UNIVERSITE PARIS – VAL-de-MARNE – PARIS-XII

FACULTE DE MEDECINE DE CRETEIL

No 61

Année 1975 N°

THESE

POUR LE DOCTORAT EN MEDECINE

DIPLOME D'ETAT

par Martine LEJONC, née DANSAN
née le 22 janvier 1949 à Paris-XII[e]

TITRE : L'apport de la littérature à l'étude psychologique de l'enfant.

Président de thèse :

Monsieur le Professeur G. LEPERCQ

UNIVERSITE PARIS – VAL-de-MARNE – PARIS-XII

FACULTE DE MEDECINE DE CRETEIL

Année 1975 N°

THESE

POUR LE DOCTORAT EN MEDECINE

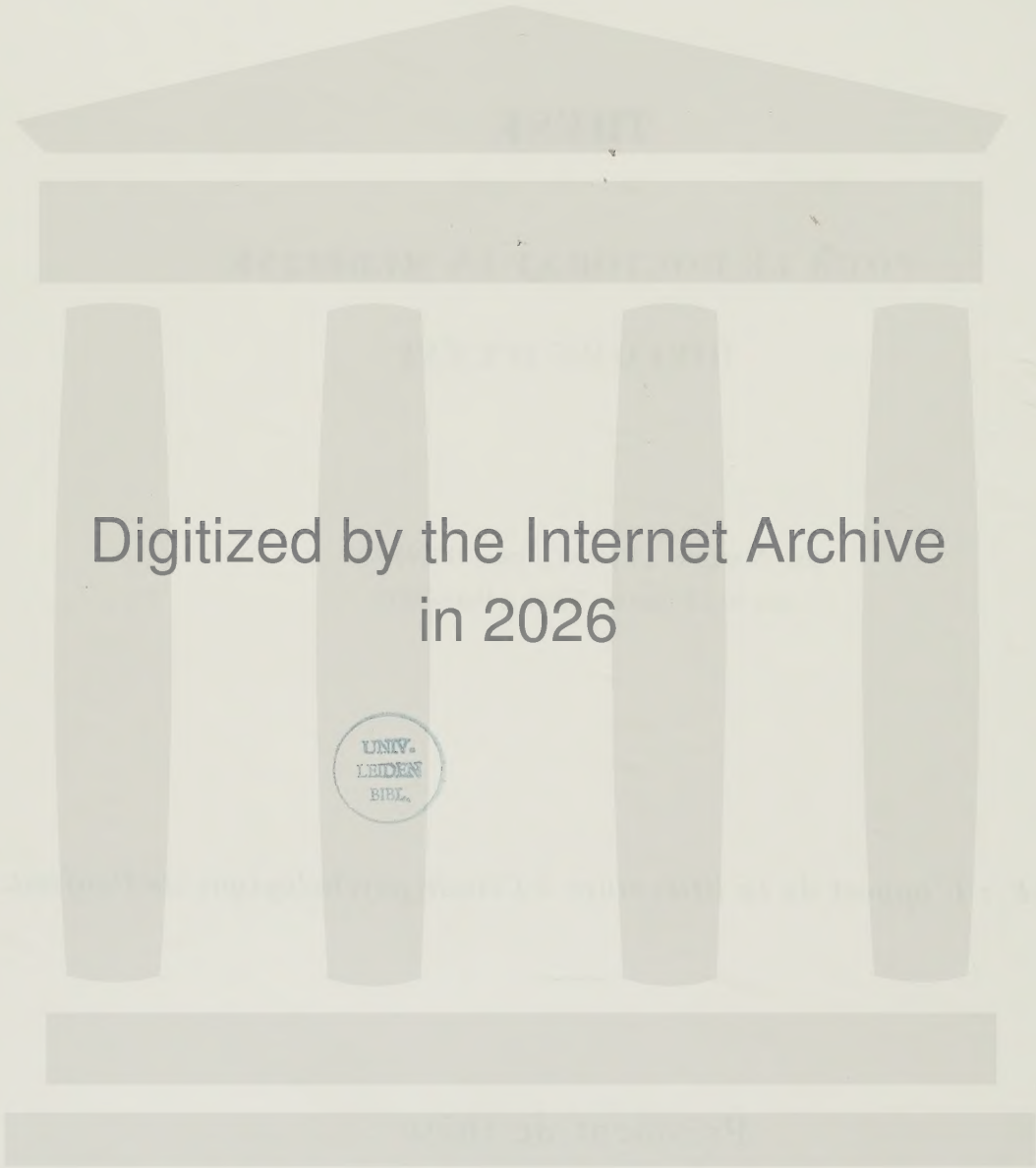
DIPLOME D'ETAT

par Martine LEJONC, née DANSAN
née le 22 janvier 1949 à Paris-XII[e]

TITRE : L'apport de la littérature à l'étude psychologique de l'enfant.

Président de thèse :

Monsieur le Professeur G. LEPERCQ


Digitized by the Internet Archive
in 2026
UNIV.
LEIDEN
BIBL.
https://archive.org/details/IA41548117_0022

UNIVERSITE PARIS – VAL-de-MARNE
Président : Monsieur le Professeur BEAUMONT

FACULTE DE MEDECINE DE CRETEIL

Doyen : Monsieur le Professeur RAPIN
Assesseurs : Monsieur le Professeur DUVAL
Monsieur le Professeur agrégé PORTOS

PROFESSEURS TITULAIRES ET A TITRE PERSONNEL

Anatomie-pathologique	Pr. GOUYGOU
Biochimie	Pr. GONNARD Pr. ROSA
Cardiologie	Pr. HATT
Chirurgie générale	Pr. GERMAIN
Chirurgie orthopédique et traumatologique	Pr. DEBEYRE
Chirurgie thoracique et cardio-vasculaire	Pr. GALEY
Dermatologie-vénérologie	Pr. TOURAINE
Médecine interne et hématologie	Pr. DREYFUS
Médecine interne	Pr. BEAUMONT
Médecine interne	Pr. HAZARD
Nephrologie	Pr. LAGRUE
Neurologie	Pr. BARBIZET
Neuro-chirurgie	Pr. CARON
Physiologie	Pr. LAURENT
Pneumologie	Pr. CHRETIEN
Radiologie thérapeutique	Pr. PIERQUIN
Réanimation médicale	Pr. RAPIN
Rhumatologie	Pr. VILLIAUMEY
Urologie	Pr. AUVERT
Neurologie	Pr. GAUTIER
Cardiologie	Pr. VERNANT

PROFESSEURS SANS CHAIRES ET PROFESSEURS ASSOCIES

Bactériologie-virologie	Pr. DUVAL
Hépato-gastro-entérologie	Pr. BADER
Histologie	Pr. CHEVREAU
Pédiatrie	Pr. LEPERCQ
Psychiatrie	Pr. BOURGUIGNON
Radiologie diagnostic	Pr. FERRANE

MAITRES DE CONFERENCES AGREGES

Anatomie	Pr. Ag. KENESI
Anatomie-pathologique	Pr. Ag. PINAUDEAU
Anesthésiologie	Pr. Ag. HUGUENARD
Biochimie	Pr. Ag. BOIGNE
Biophysique	Pr. Ag. GALLE
	Pr. Ag. HERSZBERG
	Pr. Ag. MORETTI
Cardiologie	Pr. Ag. ACAR
Chirurgie générale	Pr. Ag. JULIEN
	Pr. Ag. LATASTE
	Pr. Ag. MEILLIERE
Chirurgie orthopédique et traumatologique	Pr. Ag. BOMBART
	Pr. Ag. GOUTALLIER
Chirurgie plastique	Pr. Ag. GRELLET
	Pr. Ag. BARUCH
Chirurgie thoracique et cardio-vasculaire	Pr. Ag. CACHERA
Gynécologie-obstétrique	Pr. Ag. GAUTREY
Hématologie biologique	Pr. Ag. SULTAN
Hépato-gastro-entérologie	Pr. Ag. BERTHELOT
	Pr. Ag. FOUET
	Pr. Ag. LE PARCO
	Pr. Ag. LE QUINTREC
	Pr. Ag. CATTAN
Histologie	Pr. Ag. POIRIER
Maladies infectieuses	Pr. Ag. LAFAIX
Médecine interne	Pr. Ag. CACHIN
	Pr. Ag. PORTOS
	Pr. Ag. JACOTOT
Médecine interne endocrinologie	Pr. Ag. PERLEMUTER
Médecine interne et hématologie	Pr. Ag. ROCHANT
Nephrologie	Pr. Ag. WEIL
Neurologie	Pr. Ag. DEGOS
Neuro-chirurgie	Pr. Ag. HURTH
Neuro-radiologie	Pr. Ag. DEBRUN

MAITRES DE CONFERENCES AGREGES (suite)

Ophtalmologie	Pr. Ag. COSCAS
Parasitologie	Pr. Ag. HOUIN
Pédiatrie	Pr. Ag. BARBET
Pharmacologie	Pr. Ag. TILLEMENT
Physiologie	Pr. Ag. SEROUSSI
Radiologie diagnostic	Pr. Ag. VALETTE
Radiologie Opt. radiothérapie	Pr. Ag. BAILLET
Réanimation médicale	Pr. Ag. LE GALL

DELEGUES DANS LES FONCTIONS DE M.C.A.
MAITRES DE CONFERENCES AGREGES

Chirurgie thoracique et cardio-vasculaire	Pr. Ag. BLOCH
Hépato-gastro-entérologie	Pr. Ag. DHUMEAUX

* * *

A MES PARENTS

A Monsieur le Professeur G. LE PERCQ
qui a su sensibiliser mon attention sur ce sujet

A Monsieur le Professeur R. DIATKINE

et

A Monsieur le Docteur C. KOUPERNIK,

dont les conseils m'ont été fort utiles à l'élaboration de ce travail,

A Monsieur le Professeur A. BOURGUIGNON

qui m'a donné le goût de la pratique psychiatrique,

et chez qui j'ai été heureuse .

A mes Maîtres dans les hôpitaux

Externat : *Pr. DREYFUS*
Pr. LAGRUE
Pr. LATASTE
Pr. Le QUINTREC
Pr. VERNANT

Internat : *Pr. BARBIZET*
Pr. DUGAS

PLAN

INTRODUCTION

CHAPITRE 1 LES PARENTS

CHAPITRE 2 EVADES DANS UN MONDE AUTRE

CHAPITRE 3 LES ENFANTS ENTRE EUX

CHAPITRE 4 LES ENFANTS CONFRONTES AUX ADULTES

CHAPITRE 5 THEMES METAPHYSIQUES

CHAPITRE 6 CARACTERES ENFANTINS

CONCLUSIONS

BIBLIOGRAPHIE

I - OUVRAGES CONSTITUANT L'ECHANTILLON

(1) ARLAND (M.) — Terre natale
Gallimard, Paris 1938, renouvelé 1965 - édition 1972

(2) AUDOUX (M.) — Marie-Claire
Fasquelle, Paris 1958 ; le livre de poche, Paris, 1964

(3) AYME (M.) — Les bottes de sept lieues, in le passe-muraille
Gallimard, Paris 1943 - édition 1973

(4) de BEAUVOIR (S.) — Mémoires d'une Jeune Fille rangée
Gallimard, Paris 1958 ; le livre de poche 1966

(5) BOSCO (H.) — L'âne culotte
Gallimard, Paris 1937 - édition 1974

(6) COLETTE — L'enfant malade, in Gigi
Hachette, Paris 1960 ; le livre de poche, Paris 1971

(7) DICKENS (Ch.) — Dombey et Fils - trad : Lemonnier (L. Ledoux (F.)
Gallimard, Paris 1956 - édition 1969

(8) GIDE (A.) — Si le grain ne meurt
Gallimard, Paris 1955 - édition 1974

(9) GORKI (M.) — Enfance - trad : Davydoff (G.), Pauliat (P.)
Les éditeurs français réunis, Paris 1959 - édition 1974

(10) JALOUX (E.) — Le reste est silence ...

(11) LARBAUD (V.) — Enfantines, in œuvre
Gallimard, Paris 1958 - édition 1970

(12) MOBERG (W.) — Mauvaise note - trad : Gay (M.)
Fernand Sorlot, Paris 1941

(13) MARTIN DU GARD (R.) — Les Thibault
Gallimard, Paris 1953

(14) PAGNOL (M.) — La gloire de mon père
le livre de poche, Paris 1957 - édition 1974

(15) Le château de ma mère
le livre de poche, Paris 1958 - édition 1974

(16) Le temps des secrets
le livre de poche, Paris 1960 - édition 1974

(17) PROUST (M.) — Du côté de chez Swann
Gallimard, Paris 1954 - édition 1974

(18) ROLLAND (R.) — Jean-Christophe
Albin Michel, Paris 1931 ; le livre de poche 1973

(19) TOLSTOÏ (L.) — Enfance et Adolescence - trad : Hofmann (M.)
Edito-Service, Genève 1970 ; le livre de poche 1973

*
* *

II - OUVRAGES THEORIQUES

(20) **BRAUNER (A.)** Nos livres d'enfants ont menti : une base de discussion
Sabri, Paris 1951

(21) **CALVET (J.)** L'enfant dans la littérature française des origines à nos jours
Lanore , Paris 1930

(22) **CHOMBART de LAUWE (M.J.)**
Un monde autre : l'enfance - de ses représentations à son mythe
Payot, Paris 1971

(23) **ERIKSON (E.H.)** Enfance et Société
Delachaux et Niestlé, Neufchâtel 1966 - édition 1971

(24) **FREUD (S.)** Psychopathologie de la vie quotidienne - trad : Jankelevitch (S.)
Payot, Paris 1963 - édition 1972

(25) Essais de psychanalyse - trad : S. Jankelevitch
Payot, Paris - édition 1972

(26) Introduction à la psychanalyse - trad : Jankelevitch (S.)
Payot, Paris 1966

(27) La création littéraire et le rêve éveillé, in essais de psychanalyse appliquée
Gallimard, 1963

(28) **GUSDORF** Mémoires et personne
P.U.F., Paris 1951

(29) **LACAN (J.)** Ecrits
Le Seuil, Paris 1966

(30) **PROUST (M.)** Le temps retrouvé, in la recherche du temps perdu

(31) **WINNICOTT (D.W.)** L'enfant et sa famille - les premières relations - trad : Stronck-Robert (A.)
Payot, Paris 1957 - édition 1973

(32) L'enfant et le monde extérieur - trad : Stronck-Robert (A.)
Payot, Paris 1957 - édition 1972

*
* *

INTRODUCTION

Nous emprunterons notre introduction à Marie-José Chombart de Lauwe (22) parce qu'elle rend compte des différents niveaux permettant l'abord de la littérature sur l'enfant, justifiant ainsi le choix de ce sujet : « Les représentations de l'enfant pourraient constituer un excellent test projectif du système de valeurs et des aspirations d'une société. Elles caractérisent autant ceux qui les expriment et surtout qui les créent que ceux qui sont désignés. Cette constatation est valable pour la représentation de tout objet, mais celle de l'enfant a l'avantage de concerner le passé de chacun, son futur dans sa descendance, et l'avenir de chaque groupe humain ; elle intéresse donc les individus et les sociétés sans exception. » Reprenons les propositions ainsi énoncées et leurs implications immédiates :

L'enfant représente le passé de l'adulte, à jamais perdu, et en cela source de regrets. Nous retrouvons là le mythe du paradis perdu : l'enfant est le stade originel, la première forme et aussi la meilleure de l'homme. Par ce processus de mythification, l'enfance n'apparaît plus seulement comme une période transitoire de l'existence humaine, mais comme une autre façon d'être, en elle-même.

Si « l'autre », celui qui est différent de soi, est considéré comme l'ennemi et l'objet de racisme, l'enfant, lui, échappe à cette règle parce qu'il est une ancienne forme du moi, regrettée souvent, et très fortement valorisée.

L'enfant représente aussi le futur de l'individu ; en tant qu'il le prolonge et en justifie l'existence, il est investi des espoirs de l'adulte et rend possible ce qui n'a pu être réalisé. Il signifie pour l'adulte sa mort, et il lui permet d'échapper à la mort en se reproduisant.

L'homme qui fait resurgir son enfance tend à fantasmer sur le mythe d'origine, à en créer une image idéalisée, figée et déterminée comme entité « identique à elle-même, éternelle». (22)

Jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, si l'enfant n'était pas complètement ignoré dans la littérature, du moins sa présence était-elle pratiquement négligeable et lorsqu'un auteur lui consentait une place dans son œuvre, ce n'était qu'incidemment, de façon succincte et souvent dans le but de servir à des fins particulières, comme Jean-Jacques Rousseau dans ses «Confessions». Mais à partir du moment où les écrivains ont découvert l'enfance, la place prise par celle-ci dans la littérature est devenue de plus en plus importante et les auteurs contemporains sont nombreux à mettre en scène des enfants. En présence de cette richesse de matériaux il ne pouvait être question de prétendre se livrer ici à une étude exhaustive, d'autant que la densité de certaines œuvres aurait mérité qu'on se limitât à leur seul examen, ce qui ne correspondrait pas au propos que nous nous sommes fixée. Il a donc fallu procéder à un choix et, pour ce faire, déterminer les critères destinés à le guider. Nous nous sommes, bien sûr, tout d'abord attachée à établir une sélection — d'ailleurs difficile — parmi des œuvres qui nous ont paru caractéristiques et d'une valeur littéraire indiscutable. Ensuite il nous a semblé intéressant de retenir plus spécialement des ouvrages ne se limitant pas à la présentation d'un enfant dans un cas particulier mais le saisissant dans sa confrontation avec des situations aussi variées que possible. Nous avons en effet pensé qu'ainsi serait évité un foisonnement d'œuvres de référence, ce qui aurait pu engendrer une certaine confusion. Cette solution présente également, à nos yeux, l'avantage de nous permettre de suivre le com-

portement d'un même personnage dans des circonstances diverses. Telles sont les idées directrices de notre choix, étant bien entendu qu'il s'agissait seulement de dégager une orientation et non de fixer une règle limitativement impérative, afin de ne pas exclure de notre champ d'observation certains enfants placés par un auteur dans une situation donnée, comme par exemple «l'enfant malade» de Colette.

Notre propos ne sera pas d'aborder le problème des motivations des auteurs – problème qui constitue par lui-même un sujet d'étude – et nous nous bornerons à rappeler ses intentions délibérées et souvent exprimées.

Ainsi la plupart des écrivains qui se sont penchés sur l'enfance évoquent-ils leur nostalgie de cette existence.

Valéry Larbaud fait dire au personnage adulte de «Gwenny-toute-seule» : (11) « J'en ai assez de jouer à la grande personne depuis des années. Je m'y prends trop mal. J'ai essayé de m'intéresser à leurs idées, à leurs histoires, je n'ai pas pu. J'ai essayé de partager leurs manières de voir, leurs passions sérieuses, leurs ambitions ; je n'y ai pas réussi . J'ai tort peut-être. Mes seules vraies joies ont été mes images, mes jouets, les rêveries des poètes et le plus secret amour ». L'enfance apparaît ici comme un monde autre, plus authentique, une conception différente de la vie, un regard particulier.

Romain Rolland (18) évoque les « délicieux souvenirs, bienfaisantes images, qui bourdonneront, comme un vol harmonieux, pendant toute la vie ! ...
Les voyages qu'on fait plus tard, les grandes villes, les mers mouvantes, les paysages de rêves, les figures aimées, ne se gravent pas dans l'âme avec la justesse infaillible de ces promenades d'enfance. »

Tolstoï,(19) surtout, semble fasciné par l'enfance : « Bienheureux, heureux temps de l'enfance à jamais écoulé ! Comment ne pas aimer, ne point chérir les souvenirs qu'il vous laisse ? Les miens rafraîchissent mon âme, l'élèvent et constituent la source de mes joies les plus pures. » « Cette candide fraîcheur, cette insouciance, ce besoin d'affection, cette foi intense de l'enfant, tout cela reviendra-t-il jamais ? Quel âge peut-il être plus beau que celui qui se laisse guider par les deux vertus suprêmes : une innocente gaîté et une soif d'amour sans fin ? » Candide, innocent, pur, insouciant, telles sont les caractéristiques en effet de l'enfant mythique, comme l'exprime Dominique Fache dans ses commentaires sur l'œuvre de Tolstoï : (19) « Tolstoï part déjà lui aussi à la recherche du temps perdu. L'œuvre de Tolstoï débute par la perte du paradis. Toujours il sera en quête de l'innocence, la pureté et la simplicité irrémédiablement englouties par ces démons qui se nomment l'éducation et la société, la civilisation et la mort. » « Les différentes étapes de l'éveil de l'enfant nous sont présentées comme autant de reculs (éveil à la sensualité, à la réflexion) dans la voie du bien. Au travers de tous les épisodes une conscience se forme, confrontée à l'injustice et au mensonge, à la méchanceté et au tragique de la mort. » « A la spontanéité des pulsions enfantines, se substituent peu à peu les conduites apprises et les réflexions abstraites, enflées par l'inexpérience. » La tristesse de l'évocation de cette période bénie s'explique par sa perte définitive. Le besoin de sa propre enfance est aussi évident dans les descriptions dramatiques de la perte de cet état, comme chez Tolstoï, que dans celle de la mutilation que représente l'absence d'une enfance heureuse, comme chez Marcel Arland ou André Gide.

D'autres écrivains tentent de retrouver dans leur enfance une explication, sinon une justification de leur existence adulte. Pour Simone de Beauvoir : (4) « Dans mon cas aussi, l'individualisme de papa et son éthique profane contrastaient avec la sévère morale traditionaliste que m'enseignait ma mère. Ce déséquilibre qui me vouait à la contestation explique en grande partie que je sois devenue une intellectuelle. » Ces auteurs démythifient l'image de l'enfant et tentent de la rendre plus proche du réel.

Les déformations, volontaires ou non, apportées aux souvenirs d'enfance signifient l'importance de l'image de l'enfant pour celui qui la recrée ou pour le public qui la reçoit. Proust, dans «Le temps retrouvé» (30) exprime le caractère dérisoire qui s'attacherait à une volonté de rechercher la réalité : « La littérature qui se contente de «décrire les choses», de donner un misérable relevé de leurs lignes et de leur surface est, malgré sa prétention réaliste, la plus éloignée de la réalité, celle qui nous appauvrit et nous attriste le plus (- - -) car elle coupe brusquement toute communication de notre moi présent avec le passé, dont les choses gardent l'essence, et l'avenir où elles nous incitent à le goûter encore. » « Au travers du tamis du souvenir, les évènements ne conservent que leur sens profond, la mémoire ressuscite par associations la vie passée. Elle vibre au contact des resurgences chargées d'émotion. » Pour Freud, (27) l'artiste

« possède en outre le pouvoir mystérieux de modeler des matériaux donnés jusqu'à en faire une image fidèle de la représentation existant dans la fantaisie inconsciente, une somme de plaisir suffisante pour masquer ou supprimer, provisoirement du moins, les refoulements. » « L'importance des souvenirs d'enfance dans la vie des auteurs, découle en dernier lieu de l'hypothèse d'après laquelle l'œuvre littéraire, tout comme le rêve diurne, serait une continuation et une substitution des jeux enfantins d'autrefois. » Le remodelage inéluctable affectant tous les souvenirs d'enfant explique pour Gusdorf,(28) que « nous nous trouvons en face de nos premiers souvenirs comme en face de rêves dont nous ne sommes jamais très sûrs de n'en n'avoir pas inventé après coup l'affabulation. »

Nous garderons donc toujours présent à l'esprit ce fait que la personnalité de l'auteur interfère constamment sur les représentations qu'il nous donne de l'enfant, et nous tenterons à présent de regrouper un ensemble de réactions affectives et de comportements de l'enfant dans certaines circonstances : au sein de sa famille, seul avec lui-même, dans ses rapports avec d'autres enfants, avec les adultes.

***

LES PARENTS

Dans un premier chapitre, nous tenterons de dégager les aspects les plus fréquemment retrouvés dans la littérature du comportement de l'enfant dans sa famille, et des relations qu'il établit avec ses parents. D'une manière classique, la mère est jugée en fonction de ses capacités d'amour, de sa compréhension ; la « bonne mère » fait partie du monde heureux de l'enfance. Du père, on attend qu'il donne à l'enfant une impression d'autorité et de prestige, qui n'exclut pas pour autant l'affection. Par contre, certains personnages possèdent les mêmes caractéristiques négatives : indifférence à l'enfant, manque de disponibilité, dureté, rigidité, ou faiblesse, superficialité.

En outre, une constellation d'adultes entourent l'enfant, parmi lesquels certains occupent une place privilégiée, en se substituant aux parents dans leur rôle auprès de lui ; c'est le cas fréquent de la grand-mère, et c'est dans cette situation que nous l'évoquerons ici.

I - LA MERE

Les récits nous proposent toute une gamme d'images maternelles qui occupent la place privilégiée dans la vie de l'enfant, au moins pendant les premières années.

LE PREMIER AGE

Peu de récits abordent les problèmes du premier âge, dominés par les relations de l'enfant avec sa mère ou avec le personnage qui assure le maternage en répondant à ses besoins d'être nourri et pris dans les bras. Simone de Beauvoir, dans ses « Mémoires d'une jeune fille rangée » (4) écrit : « Ainsi vivions-nous, elle et moi, dans une sorte de symbiose. » « J'avais l'impression qu'elle m'appartenait de manière privilégiée. » Elle retrouve dans le contact avec sa mère un sentiment de sécurité mêlé d'excitation : « Ma mère, plus lointaine et plus capricieuse, m'inspirait des sentiments amoureux ; je m'installais sur ses genoux, dans la douceur parfumée de ses bras, je couvrais de baisers sa peau de jeune femme. » De la qualité de cette relation dépend pour une grande part l'orientation affective de cet âge, à cause de l'influence prédominante de la personne qui effectue les soins maternels. Romain Rolland décrit les premières angoisses de Jean-Christophe : (18) « Dans le lit, près de la mère, l'enfant s'agitait de nouveau. Une souffrance inconnue montait du fond de son être. Il se raidit contre elle. Il tordit son corps, il serra les poings, il fronça les sourcils. La douleur grandissait, tranquille, sûre de sa force. Il ne savait pas ce qu'elle était, ni jusqu'où elle allait. Elle lui paraissait immense, et ne devoir jamais prendre fin. Et il se mit à crier lamentablement. Sa mère le caressa avec de douces mains. Déjà la souffrance devenait moins aiguë. Mais il continuait de pleurer, car il la sentait toujours près de lui, en lui. »

Les transferts de responsabilité et presque de propriété parentales prennent actuellement une grande importance en raison du nombre croissant de parents qui confient ou abandonnent à d'autres, leur enfant. Si ces transferts paraissent bénéfiques quand une personne — souvent la grand-mère ou une nurse — prend en charge un enfant délaissé par sa mère, ils posent de très nombreux problèmes de rupture lorsque les parents, considérant que les premières années sont sans importance, reprennent leur enfant vers trois ou quatre ans. C'est dire l'intérêt que représenterait une meilleure connaissance par les parents de l'affectivité de leur enfant dès le premier âge.

LA CONFIANCE ET LA DEMANDE DE PROTECTION

Pour Alexis, le personnage d'« Enfance » de Maxime Gorki, (9) c'est la grand-mère maternelle qui crée le climat de protection nécessaire à la sécurité de l'enfant, et joue le rôle maternel : « Avant de la connaître, j'ayais comme sommeillé dans les ténèbres ; mais elle parut, me réveilla, et me guida vers la lumière. Elle lia d'un fil continu tout ce qui m'entourait, en fit une broderie multicolore et tout de suite devint mon amie à jamais, l'être le plus proche de mon cœur, le plus compréhensible et le plus cher. Son amour désintéressé du monde m'enrichit et m'insuffla une force invincible pour les jours difficiles. » La rencontre avec sa grand-mère est présentée comme une véritable renaissance de l'enfant : « J'avais poussé sur elle comme un greffon et, dans mes souvenirs de cette époque, je ne revois que cette vieille femme remuante, à la bonté inépuisable. » « Elle était voûtée, presque bossue, et très corpulente ; pourtant, elle se déplaçait avec aisance et légèreté, comme une grosse chatte dont elle avait aussi la douceur caressante. (...) Toute sa personne était sombre, mais ses yeux brillaient d'une lumière intérieure chaude et gaie. » « Elle prononçait les mots d'une voix chantante très particulière et ils se gravaient aisément dans ma mémoire, pleins d'éclats, de douceur et de sève comme des fleurs. Quand ma grand-mère souriait, ses prunelles sombres comme des cerises se dilataient, brillant d'une lueur indiciblement agréable. Son sourire découvrait des dents blanches et saines et, bien que la peau sombre de ses joues fût couverte de rides, son visage était jeune et radieux. » « Elle disait les contes à voix basse, avec un air de mystère. Elle se penchait vers moi et me regardait bien en face de ses prunelles agrandies, comme pour verser dans mon cœur une force qui me soulevait. Elle semblait chanter en parlant et, à mesure qu'elle contait, ses paroles devenaient harmonieuses. Je ne peux dire combien il était agréable de l'écouter. » L'enfant conserve de sa grand-mère le souvenir d'une certaine réalité, celle qu'il a vécue, telle qu'elle s'est inscrite dans le souvenir. L'expression de cette réalité subjective apparaît dans la longue description physique qu'il donne de son aïeule — description qui constitue manifestement une interprétation du portrait réel.

L'ANGOISSE DE LA SEPARATION

Lorsque la relation entre l'enfant et sa mère s'établit sur un mode fusionnel, toute séparation devient un drame pénible, que l'enfant ne peut dépasser que s'il trouve un réconfort dans la certitude du retour de sa mère. Marcel Arland évoque, dans « Terre natale », (1) les soirées d'attente et son besoin de la présence maternelle. « Mais je ne pouvais m'endormir avant que maman eût gagné l'autre alcôve. Le temps traînait, interminable. » « J'essayais de la suivre en pensée (...) Quand enfin j'entendais de nouveau grincer la clef, je me sentais défaillir de bonheur. » Parfois, l'angoisse est si massive que la réparation de l'absence qui l'avait provoquée, ne suffit pas à la calmer : « Une fois pourtant, comme je l'avais désespérément attendue, à son retour, je ne pus me contenir et me levais en pleurant. »

Dans le récit de Marcel Proust, « Du côté de chez Swann, » (17) nous trouvons une explication aux difficultés de l'endormissement chez l'enfant, dans son désir de prolonger à ses côtés la présence maternelle : « Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit. » « Mais le bonsoir durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où je l'entendais monter, puis où passait dans le couloir à double porte, le bruit léger de sa robe de jardin en mousseline bleue, à laquelle pendaient de petits cordons de paille tressée, était pour moi un moment douloureux. Il annonçait celui qui allait le suivre, où elle m'aurait quitté, où elle serait redescendue. De sorte que ce bonsoir que j'aimais tant, j'en arrivais à souhaiter qu'il vînt le plus tard possible, à ce que se prolongeât le temps de répit où maman n'était pas encore venue. » Cet épisode fournirait un matériel considérable à l'analyse et nous pourrions dire succinctement que ce désir de l'enfant évoque le sentiment de jalousie qu'il éprouve à devoir partager avec d'autres l'amour de sa mère, comme en témoigne sa douleur les soirs de réception où elle ne vient pas l'embrasser dans son lit : « Ce baiser précieux et fragile que maman me confiait d'habitude dans mon lit au moment de m'endormir, il me fallait le transporter de la salle à manger dans ma chambre et le garder pendant tout le temps que je me déshabillais, sans que se brisât sa douceur, sans que se répandît et s'évaporât sa vertu volatile et, justement ces soirs-là où j'aurais eu besoin de le recevoir avec plus de précaution, il fallait que je le prisse, que je le dérobasse brusquement, publiquement, sans avoir le temps et la liberté nécessaires pour porter à ce que je faisais cette attention (...). » L'intensité de son désir est telle que Marcel va

jusqu'à imaginer un stratagème qui doit lui permettre de se manifester à sa mère et de la revoir, au risque même de lui déplaire et de la décevoir : « Aussitôt mon anxiété tomba, maintenant ce n'était plus comme tout à l'heure pour jusqu'à demain que j'avais quitté ma mère, puisque mon petit mot allait, la fâchant sans doute (et doublement parce que ce manège me rendait ridicule aux yeux de Swann), me faire du moins entrer invisible et ravi dans la même pièce qu'elle, allait lui parler de moi à l'oreille. (...) Mais au bout de quelques secondes, je sentis qu'en écrivant ce mot à maman, en m'approchant, au risque de la fâcher, si près d'elle que j'avais cru toucher le moment de la revoir, je m'étais barré la possibilité de m'endormir sans l'avoir revue (...). Tout à coup mon anxiété tomba, une félicité m'envahit comme quand un médicament puissant commence à agir et nous enlève une douleur : je venais de prendre la résolution de ne plus essayer de m'endormir sans avoir revu maman, de l'embrasser coûte que coûte, bien que ce fût avec la certitude d'être ensuite fâché pour longtemps avec elle, — quand elle remonterait se coucher.(...) Ce que je voulais maintenant, c'était maman, c'était lui dire bonsoir, j'étais allé trop loin dans la voie qui menait à la réalisation de ce désir pour pouvoir rebrousser chemin. » La nature obsédante du désir et le caractère rituel du baiser maternel apparaissent ici.

Marcel Proust, Marcel Arland évoquent l'angoisse qui les étreint en l'absence de leur mère ; de même Léon, le personnage créé par Edmond Jaloux dans « Le reste est silence ...»[10] exprime son sentiment de désespoir et d'abandon dès qu'il est séparé d'une mère qu'il sent trop fugitive et dont il a peur de perdre l'amour : « Dehors, il tombait une brume fondante et bleue, et, à me sentir loin de maman, dans la rue froide où les becs de gaz avaient des halos d'or, il me vint une de ces profondes tristesses d'enfant que les grandes personnes ne comprennent point. » « Je marchais machinalement dans l'allée par laquelle nous étions venus, si triste et le cœur si gros que j'avais envie de pleurer. Une fois de plus, j'étais envahi d'une de ces mélancolies d'enfant, qui obéissent à des lois mystérieuses. De quoi étais-je attristé ? De la voix sèche de maman, du regard de l'inconnu ou de l'ensemble de tout cela ? Il me semblait brusquement être abandonné de tous, dans un vaste monde dangereux, hostile, effrayant. » L'enfant, repoussé par sa mère, se sent persécuté, et la proie du monde entier : « Il me semblait que tout le monde fixait les yeux sur moi, que l'on me considérait avec stupeur, que chacun se demandait d'où venait ce malheureux enfant abandonné. Les petits garçons se penchaient vers les fillettes pour leur parler à voix basse, des institutrices riaient, et je ne doutais point que tout ce petit monde ne s'occupât de moi. Et j'étais plus rouge que jamais, et je n'osais pas m'en aller. » « Je lui en voulais maintenant de s'être débarrassée de moi, je lui gardais rancune des mauvais instants que la solitude et ma timidité m'avaient coûtés, — et aussi de je ne sais quelle souffrance mystérieuse, tenace, dont je la rendais obscurément responsable et qui me fermait le cœur. » Dans la poursuite du récit, l'inquiétude de l'enfant atteint son apogée lorsqu'il assiste, terrorisé, à la violente dispute qui oppose ses parents : « J'écoutais tout cela avec horreur, avec épouvante. Il me semblait assister à un cataclysme, à la fin du monde. Je tremblais, je pleurais d'angoisse. Au dernier mot de papa, j'appelai, je suppliai maman de venir, je cognai la porte comme un dément. » La réalité du départ de sa mère le plonge dans le plus profond désespoir : « J'essaye de me persuader que maman va revenir, et, aussitôt après, je me répète que c'est fini, qu'elle ne rentrera jamais chez nous. » Les angoisses diurnes de l'enfant se répètent dans ses cauchemars ; il s'y voit partageant avec sa mère un abri trop peu sûr : « C'est moi qui m'achemine à côté de maman ; elle n'a qu'un parapluie pour nous deux, et elle m'abrite avec difficulté. » Lorsqu'il entend les allusions désobligeantes à l'égard de sa mère, et qui expriment ses propres incertitudes passées, il les perçoit comme si elles étaient directement dirigées contre lui, veut l'en défendre et s'en défendre : « Beaucoup de femmes sont là, assises, et elles parlent toutes à la fois ; je n'entends pas ce qu'elles disent, mais je comprends qu'elles s'entretiennent de maman, elles ricanent, et, certainement, elles disent du mal d'elle. Je veux la défendre et j'ouvre la bouche pour protester, mais aucun son ne sort de mes lèvres : c'est une angoisse atroce que de se sentir brusquement muet. Je me retourne vers ma mère, étonné de son silence. Je vois avec épouvante qu'elle ne m'accompagne plus. Je pousse un cri et m'élance au dehors ; elle court le long des maisons. Je me jette à sa poursuite pour la rejoindre, et comme, hors d'haleine, je la rattrape, je recule, terrifié . . . L'être que j'ai suivi, que j'ai saisi par le coude, ce n'est pas maman, que j'ai perdue dans la nuit pluvieuse. » C'est toujours auprès de sa mère que l'enfant se réfugie lorsqu'il cherche à être rassuré ; mais elle n'est plus là pour le secourir ... Son espoir de la retrouver s'évanouit bientôt et il demeure seul, confronté à la réalité de son abandon : « Je réclame maman à tous les échos. La rue est vide, il pleut, personne ne répond, et je marche au hasard dans une ville abandonnée. Je me suis perdu, je cherche ma route, je

sais qu'elle existe, mais où ? » Ce récit d'un rêve nous a paru exemplaire dans la mesure où il rend compte du matériel considérable que la littérature peut apporter à la connaissance de l'affectivité de l'enfant et de la fonction du rêve. « Le lendemain de cette longue nuit d'attente, je m'éveillai comme d'une maladie, brisé, incertain, encore ignorant de ce je ne sais quoi qui rendait mes membres si lourds et ma pensée si douloureuse. (...) Pour la première fois, j'avais eu l'impression que rien n'est solide sous les pas, que tout est bâti sur le sable et que les plus solides fondations ont une base fragile et chancelante . . . »

LES RELATIONS PREJUDICIABLES A LA SECURITE AFFECTIVE DE L'ENFANT

Ces quelques notions sur l'angoisse de la séparation nous conduisent tout naturellement à aborder les répercussions d'un climat inquiet qui préside parfois aux relations mère-enfant. La mère de Marcel Arland, (1) jeune veuve, enferme ses enfants dans un amour tyrannique : « Elle s'était consacrée à nous, pas un de ses gestes qui ne nous le rappelât. » Elle exerce sur eux un chantage affectif qui les terrorise : « " — Moi, je ne demande qu'une chose, c'est de mourir. Oh ! cela ne tardera plus maintenant ". Ces paroles, cette menace me déchiraient. Elles aussi pourtant, je les avais maintes fois entendues. Elles m'emplissaient toujours d'effroi (...) Figé d'épouvante : « Mon Dieu, implorais-je, faites qu'elle ne meure pas. Prenez moitié de ma vie pour elle ». Mais une voix en moi : "ce n'est pas assez. Tout ou rien. C'est toute ta vie qu'il faut offrir. " » Toujours inquiète, frustrée, aigrie, la mère de Marcel ne lui donne qu'une image d'insatisfaction permanente, jamais celle d'un bonheur rassurant : « " Regardez-le, on ne sait jamais ce qui lui fait plaisir."Elle le disait presque toujours au plus aigu de mon bonheur. Je n'osais répondre et prenais honte de moi» « De telles scènes nous [Marcel et son frère] atteignaient au vif, mais nous donnaient un air d'autant plus fermé qu'elles étaient plus violentes. J'y pris, à l'égard de mes propres sentiments, une ombrageuse réserve dont je ne fus pas le dernier à souffrir.» « De sa tendresse, nous ne connaissions que les querelles, les plaintes ou, pis encore, les remarques ironiques ; et peut-être n'en n'aurions-nous pas trop souffert; mais certaines minutes de silence, la supériorité que nous lui reconnaissions sur les autres femmes, ses sautes d'humeur elles-mêmes me faisaient rêver d'une meilleure tendresse. »

Léon, le personnage du roman de E. Jaloux, (10) souffre lui aussi de ne pouvoir trouver le réconfort auprès d'une mère trop vulnérable et dont les larmes lui sont intolérables : « Affolé, désorienté, je m'élançai dans les bras de la pauvre femme, je m'écriai " Ne pleure plus, maman, je t'en prie, ne pleure plus ... Qu'est-ce que tu as ? On t'a fait du mal ? " » Sa mère, sentimentalement déçue, cherche à se rassurer auprès de son fils ; lorsqu'elle lui demande d'exprimer une préférence entre ses parents, l'enfant se venge de sa propre insécurité affective et répond : « Papa, bien sûr » ; mais il ne peut supporter la détresse de sa mère et éprouve le besoin de se faire pardonner d'elle : « Elle dit cela d'une voix si navrée, si vraiment désolée, sur un ton si humble, que j'eus tout de suite un grand remord de ma conduite, et j'allai lui demander pardon et lui sauter au cou. »

Il en est de même de la mère d'Alexis, (9) qui apparaît trop lointaine et trop peu disponible : « De temps à autre, ma mère faisait une courte apparition. Elle posait sur tout le regard fin et sévère de ses yeux gris, froids comme le soleil d'hiver. Puis elle disparaissait rapidement sans que son passage me laissât le moindre souvenir. » « Son grand corps bien proportionné, son visage sombre et dur, la lourde couronne de ses cheveux blonds nattés, son aspect puissant et sévère reviennent à ma mémoire à travers un léger brouillard et, au loin, je revois ses yeux gris sans douceur, grands comme ceux de sa mère. » Cependant, avant le décès de son père, Alexis a été élevé par sa mère pour laquelle il conserve un attachement durable ; en son absence, il remodèle, dans son imagination, une image idéalisée de sa mère : « Et ma mère, où est-elle ? Je pense à elle de plus en plus souvent, je la vois au centre de tous les contes et de toutes les histoires que raconte grand-mère. Parce qu'elle refuse de vivre dans sa famille, je la place encore plus haut dans mes rêves ... J'imagine qu'elle habite dans une auberge, en bordure d'une grande route, chez des brigands qui pillent les riches voyageurs et partagent leur caverne avec les malheureux. Ou bien peut-être vit-elle dans une caverne au milieu de la forêt, toujours chez de bons brigands. » A son retour, elle conserve d'abord le prestige dont elle était revêtue dans l'imaginaire de son fils : « Je me cognai contre la porte garnie de feutre et de toile cirée. Mes mains tremblaient de froid et d'émotion et je ne parvenais pas à trouver la poignée ; enfin j'ouvris doucement la porte et je m'arrêtai sur le seuil, ébloui (...) Muet d'émotion, je me serrais contre elle et je la regardais dans les yeux (...) A côté de ma mère, tout paraissait petit, pitoyable, vieux. » Bientôt cependant, cette image idéalisée ne résiste plus à la confrontation avec la réalité quotidienne : « Elle m'interrogeait d'une voix lasse, oubliant

mes réponses, s'emportait et criait de plus en plus souvent. Cela aussi me peinait : J'aurais voulu que ma mère fût la plus juste, comme dans les contes. » « J'étais vexé de la voir se négliger aussi. Ne devait-elle pas être toujours la plus belle, la plus digne, la mieux habillée ? »

Un autre épisode du récit nous paraît mettre en évidence une particularité de l'enfant, intéressante à connaître : son intuition de la réalité de nos sentiments à son égard, qui rend vaine toute tentative pour les travestir. Ainsi le départ de sa mère lui paraît-il d'autant plus inéluctable qu'elle tente maladroitement de le rassurer : « J'avais surtout le cœur serré ; j'avais tout de suite compris qu'elle ne pouvait pas rester dans cette maison et qu'elle repartirait. » « Ces « puis » qu'elle accumulait me faisaient penser à un escalier qui m'entraînait très bas, très loin d'elle, dans l'obscurité et la solitude et j'en éprouvais une profonde tristesse. J'avais envie de lui dire : — Ne te marie pas, je t'en prie, je te nourrirai bien moi-même ! Mais je n'arrivais pas à le dire. Des pensées pleines de tendresse s'éveillaient en moi lorsque je la voyais ; mais je ne me décidais jamais à les exprimer. »

Toutes ces descriptions laissent le lecteur libre de son interprétation, mais aident, en tous cas, à une compréhension au moins partielle de certains comportements de réserve ou d'inhibition de l'enfant anxieux de perdre l'amour maternel.

II - LE PERE

L'IMAGE PRESTIGIEUSE DU PERE

Dans une deuxième partie, nous abordons les rapports entre l'enfant et son père. Le premier âge est celui de la relation exclusive à la mère ; Simone de Beauvoir (4) l'écrit : « Il [mon père] m'amusait et j'étais contente quand il s'occupait de moi ; mais il n'avait pas dans ma vie de rôle bien défini. » Ce n'est que d'une façon retardée que l'enfant découvre son père qu'il investit de prestige et d'autorité ; car il lui paraît moins accessible que sa mère : « Mon père me traitait comme une personne achevée ; ma mère prenait soin de l'enfant que j'étais. » « Il ne m'intimidait pas, en ce sens que je n'éprouvai jamais devant lui la moindre gêne ; mais je n'essayais pas de franchir la distance qui le séparait de moi (...). Il ne se penchait pas sur moi, mais me haussait jusqu'à lui et j'avais la fierté de me sentir alors une grande personne. Quand je retombais au niveau ordinaire, c'est de maman que je dépendais. » A partir de l'âge scolaire, le père prend une importance de plus en plus grande dans la vie de l'enfant car il apparaît généralement responsable de son apprentissage : « Depuis que j'allais en classe, mon père s'intéressait à mes succès, à mes progrès et il comptait davantage dans ma vie. Il me semblait d'une espèce plus rare que le reste des hommes (...). Personne de mon entourage n'était aussi drôle, aussi intéressant, aussi brillant que lui ; personne n'avait lu autant de livres, ne savait par cœur autant de vers, ne discutait avec autant de feu. » Par la suite, la recherche d'une relation privilégiée entre la fille et son père marque la période œdipienne, sur laquelle nous ne nous étendrons pas : « Mais cet après-midi, ce qui me transporta, ce fut bien moins la représentation [théâtrale] que mon tête-à-tête avec mon père ; assister, seule avec lui, à un spectacle qu'il avait choisi pour moi, cela créait entre nous une telle complicité que, pendant quelques heures, j'eus l'impression grisante qu'il n'appartenait qu'à moi. »

Gide, lui aussi, se souvient, dans « Si le grain ne meurt », (8) de l'image prestigieuse et admirée de son père : « En ce temps je restais vis-à-vis d'elle [sa mère] dans un état d'insubordination fréquente et de continuelle discussion, tandis que, sur un mot, mon père eût obtenu de moi tout ce qu'il eût voulu. » « J'aimais sortir avec mon père ; et, comme il s'occupait de moi rarement, le peu que je faisais avec lui gardait un aspect insolite, grave et quelque peu mystérieux qui m'enchantait. » « Je ressentais pour lui une vénération un peu craintive. »

Le titre donné par M. Pagnol à ses premiers souvenirs : « La gloire de mon père », exprime bien son désir d'un père admirable : « Je regardais Lili avec fierté, et je fis un petit clin d'œil qui soulignait l'omniscience paternelle. » (15) Il redoute de se voir confronté à la faillibilité de son père : « Pourtant, je sentais une sorte de gêne, une insatisfaction (...). L'oncle Jules avait parlé toute la soirée en savant et en professeur, tandis que mon père, lui qui était examinateur au certificat d'études, l'avait écouté d'un air attentif, d'un air ignare, comme un élève. J'en étais honteux et humilié. (...) Ainsi mon père préparait l'« ouverture » avec une application si minutieuse et si humble que, pour

la première fois de ma vie, je doutais de sa toute puissance, et mes inquiétudes ne faisaient que grandir. (...) « S'il ne tue rien, eh bien, moi, ça me dégoûtera. Oui ça me dégoûtera et moi je ne l'aimerai plus " ». (14) A la fin du récit, son père sort vainqueur du défi en abattant deux bartavelles, et conserve ainsi tout son prestige : « Et dans mes petits poings sanglants, d'où pendaient quatre ailes dorées, je haussais vers le ciel la gloire de mon père face au soleil couchant. » Marcel Pagnol est alors âgé de huit ans ; de son vécu de l'image paternelle dépendent pour une grande part ses possibilités d'identification, ce qui rend compte de son exigence à son égard.

L'IMAGE DEVALORISEE DU PERE : LE PERE DEMISSIONNAIRE

A l'opposé, certains personnages souffrent de ce que leur père ne constitue pas une bonne image identificatoire. Melchior, le père de Jean-Christophe (18) est un exemple de père démissionnaire, pitoyable ; pendant longtemps, l'enfant fuit cette réalité et se raccroche désespérément à une image idéalisée de son père, dont la perte s'avère catastrophique pour lui : « Quand les yeux de Christophe rencontrèrent ces yeux troubles, une terreur folle s'empara de lui. Il se sauva au fond de la chambre, se jeta à genoux devant le lit, et enfouit sa figure dans les draps. Ils restèrent longtemps ainsi. Melchior se balançait lourdement sur sa chaise, en ricanant. Christophe se bouchait les oreilles, pour ne pas entendre, et il tremblait. Ce qui se passait en lui était inexprimable : c'était un bouleversement affreux, un effroi, une douleur comme si quelqu'un était mort, quelqu'un de cher et de vénéré. » Malgré le mépris que lui inspire désormais son père, l'enfant se sent atteint par les remarques désobligeantes pour ce dernier : « Christophe sentait leur commisération. Il savait que dès qu'il était sorti, les moqueries reprenaient leur train et que Melchior était la risée de la ville. Il ne pouvait rien pour l'empêcher ; c'était un supplice pour lui. » « Le maître (...) fit une allusion inconvenante, un jour que Christophe s'était lui-même laissé choir, à certain personnage dont il semblait vouloir suivre brillamment les traces. Tous les enfants éclatèrent de rire ; et certains se chargèrent de préciser l'allusion, en des commentaires aussi clairs qu'énergiques. Christophe se leva, rouge de honte, saisit son encrier, et le lança à toute volée à la tête du premier qu'il vit rire. » La description de ce comportement nous apprend à aborder très prudemment les conflits opposant un enfant à ses parents, car il n'accepte pas volontiers qu'un étranger se mêle de ses difficultés, critique son proche entourage et à plus forte raison tente de lui extirper une verbalisation.

LE PERE INAFFECTIF

Enfin, quelques auteurs nous présentent un père caricatural dans son autoritarisme et dénué de toute affectivité à l'égard de ses enfants. C'est ainsi qu'apparaît le père de Knut dans le roman suédois de W. Moberg « Mauvaise note » : (12) « Le petit garçon l'admirait à cause de sa force, mais n'éprouvait aucune tendresse à son égard. » L'identification reste malgré tout possible ici.

Parmi les très nombreux ouvrages où Ch. Dickens met en scène des enfants, Florence Dombey (7) représente le type de l'enfant en quête permanente de l'affection paternelle et sans cesse repoussée dans un amour qu'elle n'ose plus exprimer : « [Le père] aurait pu lire dans les yeux de l'enfant négligée, les élans et les craintes qui la tenaient hésitante, le désir passionné de se jeter dans ses bras et de crier : « Père ! essaie de m'aimer ! je n'ai personne que toi ! » Il aurait pu lire la crainte d'une rebuffade, la peur de passer les bornes, de l'offenser, le besoin pitoyable qu'elle avait d'être soutenue, réconfortée, l'errance à laquelle était condamné ce jeune cœur trop plein, à la recherche d'un autre cœur à qui apporter son chagrin et son affection. (...) Les larmes qui vinrent aux yeux de l'enfant au moment où elle leva vivement ceux-ci sur le visage de M. Dombey s'arrêtèrent, glacées par son expression ; elle abaissa à nouveau son regard et tendit sa main tremblante (...) La fillette continua d'hésiter un instant comme si elle avait encore envie de l'embrasser ou comme si elle nourrissait quelque espoir attardé qu'il allait la soulever dans ses bras pour lui donner un baiser. (...) Il était bien clair que la seule présence de son père mettait Florence dans une situation défavorable. Non seulement son esprit était mal à l'aise, mais elle perdait elle-même sa grâce naturelle et la liberté de ses mouvements. » Florence, bien qu'orpheline de mère, n'est pas totalement privée d'amour car sa nurse constitue un excellent substitut maternel ; cependant l'inaffectivité de son père lui fait perdre en grande partie sa confiance en elle ; par un mécanisme défensif d'introjection, elle se rend coupable de ne pas savoir aimer son père ; elle reporte toute son affection sur son

frère Paul, dont la mort prématurée lui fait sentir plus cruellement sa solitude : « Privée de mère en même temps que de frère, car après la mort du petit Paul, cette première perte, la plus dure, l'accablait de tout son poids. » « Florence se borna à pleurer, à errer du haut en bas de la maison. Parfois, dans un élan soudain de souvenir désolé, elle fuyait dans sa chambre, se tordait les mains, cachait son visage dans son lit, sans trouver aucune consolation : rien que l'amertume et la cruauté de la douleur. » Et c'est de nouveau la poursuite vaine de l'amour paternel dont elle a le modèle dans la maison d'en face : « Pourquoi ses tristes yeux se détournaient-ils si souvent de cet ouvrage pour diriger leur regard vers la maison des enfants roses ? (...) Elles étaient sans mère comme elle ; mais elles avaient un père. (...) Cette famille était toujours gaie, mais le père observait souvent le visage de l'aînée, comme s'il avait trouvé qu'elle ressemblait à sa mère morte. Parfois, Florence ne pouvait regarder plus longtemps ; elle fondait en larmes et se cachait derrière le rideau comme si elle avait eu peur, ou s'écartait précipitamment de la fenêtre. » « Quand tout était immobile dans la maison et que toutes les lumières étaient éteintes, elle quittait silencieusement sa chambre et, à pas de loup, descendait l'escalier pour s'approcher de la porte de son père. Contre cette porte, respirant à peine, elle posait son visage et sa tête et appuyait ses lèvres dans l'élan de son amour. Elle s'accroupissait là,sur le froid dallage de pierre, toutes les nuits, pour écouter seulement la respiration de son père, dans son unique et absorbant désir de lui montrer quelque affection, d'être pour lui une consolation ; dans l'espoir de lui faire accepter de son unique enfant quelque tendresse, elle se serait agenouillée à ses pieds, si elle avait osé, dans une humble supplication. Nul ne le savait, nul ne l'imaginait. »

La situation de Jacques Thibault (13) est très proche : une mère morte, un père inaffectif, autoritaire et orgueilleux, passionné de sa seule réussite sociale ; pourtant ses réactions sont toutes différentes — il est vrai que dans ce cas nous ne possédons aucune information sur sa petite enfance. S'il se laisse, par exception, aller à exprimer son besoin de tendresse : « Jacques sentit les doigts paternels caresser ses cheveux et tapoter sa nuque avec une familiarité si nouvelle pour lui, qu'il ne put retenir son émotion, et, se retournant, saisit la grosse main flasque pour la porter à ses lèvres. », le plus souvent il réagit violemment par l'opposition agressive et refoule ses sentiments premiers : « Lui seul savait combien il souffrait de ne pas avoir demandé pardon, quelles larmes délicieuses il eût versé s'il eût reçu l'accueil de Daniel ! Non ! Et puisqu'il en était ainsi, jamais il ne laisserait soupçonner à personne ce qu'il éprouvait pour son père, cet attachement animal, assaisonné de rancune, et qui semblait même avivé depuis qu'aucun espoir de réciprocité ne le soutenait plus. »

III - IDEALISATION DES IMAGES PARENTALES

La plupart des auteurs montrent ainsi l'influence des parents — ou des personnages qui jouent leur rôle — sur la vie affective de l'enfant, à travers son besoin de références parentales sécurisantes : « Satisfaite de la place que j'occupais dans le monde, je la pensais privilégiée. Mes parents étaient des êtres d'exception, et je considérais notre foyer comme exemplaire. » « Je tenais pour une chance insigne que le ciel m'eût dévolu précisément ces parents, cette sœur, cette vie. » « Louise et mes parents détenaient le pouvoir de l'infaillibilité. » (4)

La crise se dessine lorsque le doute apparaît quant à leur invulnérabilité. Chez Simone,(4) une remarque désobligeante de Louise à l'égard de sa mère, effondre sa conception du monde ordonné où le bien et le mal sont clairement dissociés : « Je les voulais toutes deux sans faille. Je m'appliquai à vider de leur substance les paroles de Louise (...). Je n'y réussis pas complètement. Il m'arriva désormais, quand maman portait une toilette voyante ou quand elle chantait à pleine voix, de ressentir une espèce de malaise. D'autre part, sachant à présent qu'il ne fallait pas tenir compte de tous les propos de Louise, je ne l'écoutai plus tout à fait avec la même docilité qu'auparavant. » La crise de confiance éclate chez la petite fille lorsqu'elle assiste à une scène opposant ses parents : « Voilà Monsieur et Madame qui se bagarrent », dit Louise. C'est alors que l'univers chavira. Impossible que papa et maman fussent ennemis, que Louise fût leur ennemie ; quand l'impossible s'accomplit, le ciel se mélange à l'enfer, les ténèbres se confondent avec la lumière. Je sombrai dans le chaos qui précéda la création. » Lorsque l'enfant se heurte à de tels conflits qui bouleversent sa vision du monde et ébranlent sa confiance dans les êtres qui

représentent ses références identificatoires, sa sécurité même est mise en cause. Cependant, le rétablissement de la stabilité de la famille, au delà des drames, constitue un facteur de structuration pour l'enfant, lui permet de s'engager dans le processus normal d'acquisition de l'autonomie.

A l'opposé, lorsque ces conflits révèlent une dissociation profonde du foyer ou entraînent une grave dévalorisation des images parentales, ils perturbent, durablement parfois, l'avenir affectif de l'enfant. Chez Christophe, (18) l'inquiétude naît lorsqu'il découvre que sa mère, qui a tout pouvoir sur lui, doit obéir à d'autres : « De quel ton sec et cassant elle [la patronne] parlait à Louisa et comme Louisa lui répondait humblement ! Christophe en fut saisi. » « Il alla, de plus en plus rouge ; il avait honte d'entendre appeler sa mère familièrement : Louisa. Il était humilié ; il eût voulu se sauver près de son cher fleuve, à l'abri des buissons, où il se contait des histoires. » Dans la poursuite du récit, le petit garçon se trouve victime des enfants de la patronne, se bat avec eux et provoque ainsi l'intervention des parents : « Pour achever de l'accabler, Louisa, qu'on avait appelée, parut ; et, au lieu de le défendre, elle commença par le claquer, elle aussi, avant de rien savoir, et voulut qu'il demandât pardon. Il s'y refusa avec rage. Elle le secoua plus fort et le traîna par la main vers la dame et les enfants, pour qu'il se mît à genoux. Mais il trépigna, hurla, et mordit la main de sa mère (...) Enfin, il arriva, il monta en courant le vieil escalier noir,jusqu'à sa niche habituelle dans l'embrasure d'une fenêtre, au-dessus du fleuve ; il s'y jeta hors d'haleine, et ce fut un déluge de pleurs. Il ne savait pas pourquoi au juste il pleurait ; mais il fallait qu'il pleurât ; et quand le premier flot fut à peu près passé, il pleura encore, parce qu'il voulait pleurer, avec une sorte de rage, pour se faire souffrir, comme s'il punissait aussi les autres, en même temps que lui. » Cet épisode se termine sur la dispute violente qui oppose ses parents, mettant un comble au désespoir du garçon : « Il les entendait crier l'un contre l'autre, et il ne savait pas lequel il détestait le plus. Il lui semblait que c'était sa mère, car il n'eût jamais attendu d'elle une pareille méchanceté. Tous ses malheurs de la journée l'accablaient à la fois : tout ce qu'il avait souffert, l'injustice des enfants, l'injustice de la dame, l'injustice de ses parents, et — ce qu'il sentait aussi, comme une blessure vive, sans s'en rendre compte — l'abaissement de ses parents, dont il était si fier, devant ces autres gens, méchants et méprisables. Cette lâcheté, dont il prenait une vague conscience pour la première fois,lui paraissait ignoble. Tout en lui était ébranlé : son admiration pour les siens, le respect religieux qu'ils lui inspiraient, sa confiance dans la vie, ce besoin naïf qu'il avait d'aimer les autres, et d'en être aimé, sa foi morale, aveugle, mais absolue. C'était un écroulement total. Il était écrasé par la force brutale, sans nul moyen de se défendre, de réchapper jamais. »

Les récits qui ont trait aux relations parents-enfants, montrent le plus souvent une famille dissociée, du fait du décès de l'un des parents, ou d'une situation conflictuelle entre les adultes composant la cellule familiale. Les ouvrages dépeignant l'enfant heureux au sein d'une famille unie et affectueuse sont assez rares et se limitent, dans notre choix, aux « Mémoires d'une jeune fille rangée. » Mais d'autres auteurs, comme Marcel Pagnol, se souviennent de l'ambiance sereine qui entourait leur enfance, sans que cette situation soit explicitée. La plupart des écrivains montrent, en tout cas, que de la qualité de la relation que l'enfant établit avec ses parents, dépend sa sécurité affective. Ils individualisent le personnage de la « bonne mère », chaleureuse et rassurante, et celui du père, plus distant et dont l'intervention, pour en être moins fréquente, est plus efficace au niveau de la loi et de l'autorité. A l'opposé, l'étude de l'influence du personnage qui assure le rôle maternel — lorsqu'il s'agit d'une personnalité inquiète ou instable — rend compte comme chez M. Arland, de certaines anxiétés réactionnelles de l'enfant. Pour d'autres, comme M. Proust, c'est la personnalité même de l'enfant, sa sensibilité extrême, qui est en cause dans ses états d'insécurité.

* * *

EVADES DANS UN MONDE AUTRE

Dans un deuxième chapitre, nous rassemblerons les notions fort nombreuses apportées par la littérature à la connaissance du monde imaginaire de l'enfant. Certains auteurs décrivent un enfant symbolique, indifférent aux normes des adultes, libre, ouvert à d'autres valeurs, d'autres visions du monde, vivant une existence à part ; les descriptions plus réalistes expriment des idées proches concernant une aptitude particulière de l'enfant à s'évader du réel : pour Freud,(27) « tout enfant qui joue se comporte en poète, en tant qu'il crée un monde à lui, ou, plus exactement qu'il transpose les choses du monde où il vit dans un cadre nouveau tout à sa convenance ». La recherche de l'évasion apparaît parfois comme une nécessité pour l'enfant, du fait de son rejet du monde organisé par et pour les adultes, et de son inaptitude à vivre au sein de cette société. L'interpénétration de l'imaginaire et de la réalité est constante ; la réalité, servant d'aliment au rêve comme au jeu, devient tremplin de l'imaginaire : l'enfant « cherche volontiers un point d'appui aux objets et aux situations qu'il imagine dans les choses palpables et visibles du monde réel. Rien d'autre que cet appui ne différencie le jeu de l'enfant du "rêve éveillé". » (27)

Les différents modes d'abord de l'imaginaire se mêlent chez un même enfant : les jeux, véritables rêveries en action, les rêveries provoquées ou passives, les rêves nocturnes.

I - L'IMAGINAIRE

LES JEUX

Le processus du jeu est toujours le même : l'enfant en choisit le thème : « "on va jouer à ça" disions-nous. Un jour venait où le thème trop souvent ressassé ne nous inspirait plus, alors nous en choisissions un autre, auquel nous restions fidèles pendant quelques heures ou quelques semaines ». (4) L'enfant transforme alors son décor quotidien au gré de ses désirs et de ses jeux. Marcel, Arthur et Françoise, les héros de la «Grande époque » de Valéry Larbaud, (11) décident de revivre l'épopée de l'installation des premiers réseaux ferroviaires : «C'est pourquoi dès les premiers jours des vacances de cette époque lointaine, l'année dernière, les chaises de fer du jardin ont été traînées le long des allées, formant bientôt dans le sable un réseau compliqué de lignes parallèles deux à deux (...) Arthur faisait la locomotive, Françoise, dans une chaise roulante faisait les voyageurs, Marcel était chef de train et se transformait, aux stations, en chef de gare (...) on s'arrêtait à une petite station au bord d'une pampa rongée de soleil. Le rapide se ruait ensuite à travers d'immenses forêts frémissantes, et, dès que le pavillon du billard était en vue, on sentait bien qu'on approchait d'une grande ville indolente, pleine de luxe et de calme, une de ces villes coloniales (...) » L'année suivante inaugure l'ère des grandes découvertes, toujours dans ce même jardin : « J'ai une idée, dit Marcel, nous allons découvrir une île déserte. Nous y planterons notre drapeau. Nous en ferons un royaume et nous le cultiverons (...) Les petits poiriers seront les villes principales. Les groseilliers et les framboisiers sont les sous-préfectures. Ces deux petites feuilles au ras du sol, grandes comme des confetti, c'est une ferme sur le penchant d'un côteau. Nous expliquerons les bordures d'œillets et de fraisiers en disant que " la densité de la population sur les rives de la mer est considérable" ». L'imagination prime mais la réalité n'est pas négligée, les enfants ont le souci du détail et de l'interprétation de chaque élément du décor afin qu'il prenne place dans le jeu : « Justement voici Valentin, le Saint-Bernard, qui s'approche en remuant la queue. Les petits chiens le suivent.

C'est un pirate avec sa flotte. On met les côtes en état de défense.» « Et l'ère des grandes découvertes commença. Les six massifs furent six continents que l'on découvrit l'un après l'autre.» Le jardin constitue souvent pour les enfants un cadre intime à leur vie imaginaire, de même la maison et certaines pièces privilégiées par l'enfant, offrent, par leur décor, le matériel du jeu. Pour Marcel Arland : (1)« Le sol de la cuisine était creusé de cuvettes et de couloirs : océans, montagnes et vallées plus vrais que ceux de mon atlas. Je restais des heures accroupi, regardant sans me lasser ce monde qui s'étendait à mes pieds. Il suffisait de quelques billes pour susciter un peuple ; roulaient-elles, c'était une invasion, une alliance, une conquête.» Léon (10) avait"passé [son] après-midi à diriger, à travers le désert d'une table, la caravane de [son] arche de Noé (...)" Quant à Jean-Christophe, (18) « il est à la maison, assis par terre, les pieds dans ses mains. Il vient de décider que le paillasson était un bateau, le carreau une rivière. Il croirait se noyer en sortant du tapis. Il est surpris et un peu contrarié que les autres n'y fassent pas attention, en passant par la chambre. Il arrête sa mère par le pan de sa jupe : "tu vois bien que c'est de l'eau ! Il faut passer par le pont."»Le cadre de la rêverie en action est ici encore la maison ou la chambre, refuge sécurisant, clos et personnifié, où l'enfant ressent le bien-être au milieu des choses bien à leur place, comme l'écrit Marcel Arland : (1)« C'est dans ces instants-là surtout que nous sentions notre foyer. Le damier de la table abritait des moulins, des barques, des sentiers de montagne, les plus belles images du monde, cachées, jaunies, brûlées par les casseroles, mais prisonnières dans nos murs, apprivoisées, adaptées à nos mains (...) »

La nature est un cadre fréquemment associé à l'enfant, nous y reviendrons, et celui de ses jeux ; elle lui prête les éléments favorisant le jeu, au premier plan desquels nous retrouvons la branche. Pour Jean-Christophe, (18)« c'était la baguette des fées. Longue et droite, elle devenait une lance ou peut-être une épée ; il suffisait de la brandir pour faire surgir des armées. Christophe en était le général, il marchait devant elles, il leur donnait l'exemple, il montait à l'assaut des talus, quand la branche était flexible elle se transformait en fouet. Christophe montait à cheval, sautait des précipices (...) Si la baguette était petite, Christophe se faisait chef d'orchestre ; il était le chef, et il était l'orchestre, il dirigeait et il chantait ; et ensuite il saluait les buissons (...) » Ce thème est repris maintes fois, notamment par Marcel Pagnol : (16) « J'épaulai mon bâton, je pris mon temps (comme l'oncle Jules), et je criai : "Pan ! Pan !" je décidai que j'avais tué la première [alouette] mais que j'avais tiré trop bas pour la seconde et j'en fus navré.»

Comme les objets, les productions littéraires, non seulement les contes ou les romans, mais les livres d'histoire, sont susceptibles de déclencher le jeu, en fournissant des personnages auxquels l'enfant peut s'identifier, des situations extraordinaires qui frappent son imagination, répondent à son goût spontané de l'aventure : « A l'école, il apprit par cœur l'histoire de Suède. Comme Gustave Vasa en Dalécarlie, il erra déguisé dans les bois, flairant les espions danois chaque fois qu'il entendait craquer une branche (...) Dans le rôle de Gustave-Adolphe, il grimpa jusqu'au fenil et se battit contre les bottes de paille, qui figuraient la cavalerie de Tilly et une troupe de maudits catholiques.» (12) Après la lecture du « Dernier des mohicans», Marcel Pagnol et son frère Paul se promènent dans le jardin : (14)« Nous étions des Indiens, des fils de la forêt, chasseurs de bisons, tueurs de grizzlys, étrangleurs de serpents boas, et scalpeurs de visages pâles (...) Nous suivions des pistes imaginaires, marchant courbés dans les hautes herbes, attentifs aux brisées, aux empreintes invisibles, et j'examinais d'un air farouche, un fil de laine accroché à l'aigrette d'or d'un fenouil.»

Simone (4) alimente ses jeux des nouvelles du monde qui lui parviennent par la radio-diffusion : «J'étais contente quand quelque chose se passait. J'inventais des jeux appropriés aux circonstances : j'incarnais Poincaré, ma cousine, Georges V, ma sœur, le Tsar. Nous tenions des conférences sous les cèdres et nous pourfendions les Prussiens à coups de sabre.» La guerre et les restrictions modifient le mode de vie de la famille, désormais régi par les économies nécessaires du ménage ; le thème de l'épargne entre aussitôt dans les jeux : «Nous jouions souvent Poupette et moi, aux explorateurs égarés dans un désert, aux naufragés échoués sur une île ; ou bien, dans une ville assiégée, nous résistions à la famine : nous déployions des trésors d'ingéniosité pour tirer un maximum de profit des ressources les plus infimes ; c'était un de nos thèmes favoris.» L'intérêt porté en apparence à la réalité du monde extérieur n'est qu'illusion : « Je ne concevais pas que cette grande aventure collective pût directement me concerner.»

Certains enfants ne sont pas tout à fait dupes du jeu de leur imagination, mais ils veulent croire à leur monde imaginaire et à leurs propres créations comme le fait dire Tolstoï à Vladimir (19) : « Bien sûr, je le savais bien qu'on ne pouvait pas tirer un oiseau avec un bâton, et moins encore tirer un coup de feu. Mais c'était le jeu. Si l'on se mettait à raisonner de la sorte, il ne serait plus possible de voyager sur des chaises. Et pourtant, je pense que mon frère se souvient des longues soirées d'hiver où le fauteuil, recouvert d'un fichu, se métamorphosait en calèche. L'un se mettait à la place du cocher, l'autre prenait celle du valet ; les filles se mettaient au milieu ; trois chaises figuraient la troïka et ... en route ! »

Marcel Aymé entraîne une bande d'enfants à la conquête des « bottes de sept lieues. » (3) Un des participants rapportant la réalité objective de l'absence d'obstacles à cette aventure, le chef de l'expédition, promoteur et garant du jeu, s'insurge : « Au cours de sa reconnaissance il n'avait rien vu de suspect et le déclara tout innocemment. Choqué par ce manquement aux règles du jeu, qui révèlait une absence du sentiment épique, [le chef s'écrie :] alors quoi, si on s'occupe de ce qui est vrai, y a plus moyen de rien faire. » Antoine, le héros du conte, tente de prendre le parti de son camarade, mais ressent l'absence de bien-fondé de son intervention : « Il avait honte de s'être érigé en défenseur du sens commun, contre de nobles imaginations qui semblaient constituer les fondements même de l'héroïsme ». A la vitrine du bric-à-brac où se trouvent les bottes merveilleuses, le propriétaire personnifie chaque objet en lui conférant une origine unique et historique : « Toutes ces références étaient nécessairement vraies, aussi vraies qu'une chose imprimée et constituaient une garantie d'authenticité. » « Pour être en règle avec la vraisemblance, peut-être aussi pour ne pas s'exposer à voir la réalité leur infliger un démenti, ils admettaient que la vertu de ces bottes de sept lieues s'était affaiblie ou perdue avec le temps. »

LES REVERIES PROVOQUEES

L'enfant ne met pas toujours en scène ses rêveries, il se plaît aussi à les penser, à les vivre en imagination : « J'aimais aussi inventer des histoires, dans la mesure où elles s'inspiraient de mon expérience, elles la justifiaient. » (4) Elles ont en fait les mêmes caractéristiques que le jeu, utilisant la réalité, se modifiant à volonté selon les désirs et l'humeur de l'enfant : « Le doigt dans la bouche pour savoir quelle histoire il se racontera aujourd'hui : car il en est plein. Il est vrai qu'elles se ressemblent toutes, et que chacune pourrait tenir en trois ou quatre lignes. Il choisit. D'habitude, il reprend la même, tantôt au point où il l'a laissée la veille, tantôt depuis le commencement avec des variantes ; mais il suffit d'un rien, d'un mot entendu par hasard, pour que sa pensée coure sur une piste nouvelle. » (18)

Comme dans les jeux, on retrouve dans les rêveries le goût de l'enfant pour l'exotisme, thème d'évasion par excellence, où l'impression d'étrangeté, d'un ailleurs meilleur, est donnée directement : « Dembat parcourt tous les pays que l'on voit sur les cartes et dans les livres du lieutenant-colonel Galliéni (...) Quatre fois déjà on l'a vu remonter le cours du Niger dans une chaloupe à vapeur. » (11)

Parfois, l'enfant invente des personnages : dans « Le couperet » de V. Larbaud, (11) « Milou prend la résolution de ne plus jamais écouter ce que disent les grandes personnes. Il se recule un peu, sur le banc où il est assis, pour faire place à Dembat et à la petite Rose, qui ne sont pas des êtres visibles, mais qui sont bien plus dignes d'intérêt que Devincet et que tous les amis de papa. » Ils représentent une autre image de l'enfant, idéalisée et symbolique : « Ce n'est pas assez de dire que Dembat est l'ami intime de Milou. Il est Milou lui-même mais invisible et devenu homme. » (11) « Je n'était pas seul pourtant. Dans ma vie, un ami venait d'entrer, qui repondait à tous mes souhaits, le meilleur, le plus compréhensif, puisque je l'avais formé de moi-même. » (1)

Les enfants entrent dans le rêve où ils se confèrent un comportement admirable. Les garçons y ont souvent un rôle de justicier : « La petite Rose est cette enfant (de l'âge de Milou à peu près) qu'un arabe avait, par vengeance, volée à ses parents (...) Mais Milou et Dembat la protègent, et elle n'est presque plus malheureuse. » (11)

Ces types de rôles imaginaires sont des compensations évidentes au statut de l'enfant : « Milou pleurerait s'il osait pleurer devant une fille. Le sentiment d'avoir souffert une grande injustice l'accable, lui, si grand, et toujours triomphant, dans le monde invisible. » (11) Toute une série de rêveries et de jeux apparaissent centrés sur l'exaltation et la puissance du moi ; l'enfant y compense ses difficultés, y libère son agressivité :

« Il ne lui pardonnait pas de l'avoir humilié, et il était dévoré du désir de l'humilier à son tour, de la faire pleurer. (Il en chercha les moyens, et n'en trouva aucun ... Mais, pour se soulager, il supposa que tout fut ainsi qu'il le souhaitait). Il établit donc qu'il était devenu très puissant et glorieux, et il décida en même temps qu'elle était amoureuse de lui. Alors il commença de se raconter une de ces absurdes histoires, qu'il finissait par croire plus réelles que la réalité (...) Il lui disait de guérir et consentait à ce qu'elle l'aimât. » (18)

Pour plusieurs personnages, l'évasion dans le monde imaginaire demeure la solution unique pour échapper à la souffrance. Ce sont des conduites d'évitement, d'inhibition de l'agressivité, et l'enfant espère trouver un peu d'affection dans cet ailleurs auquel il aspire : « Animal ! Voilà ce que tu es ! Un animal ... un grossier personnage ... une brute ! Oui, une brute ! ... Et je te hais, je te hais ... Oh ! Je voudrais que tu fusses mort, que tu fusses mort ! (...) Oui, s'il se tuait pour les punir ? Quels remords ils auraient ! Il entendait le bruit de sa chute dans l'escalier. La porte d'en haut s'ouvrait précipitamment. Des voix angoissées criaient : « Il est tombé ! Il est tombé ! » Les pas dégringolaient l'escalier. Son père, sa mère, se jetaient sur son corps en pleurant. Elle sanglotait : « C'est ta faute ! C'est toi qui l'as tué ! » Lui, agitait les bras, se jetait à genoux, se frappait la tête contre la rampe, criant : « je suis un misérable ! Je suis un misérable ! » Ce spectacle adoucissait sa peine. Il était sur le point d'avoir pitié de ceux qui le pleuraient ; mais il pensait après, que c'était bien fait pour eux, et il savourait sa vengeance ... » (18) Jean-Christophe adopte là un mode de pensée magique.

Les filles s'imaginent plus volontiers en victime innocente et sauvée. M. Audoux fait dire à « Marie-Claire : » (2) « J'imaginais tout un monde invisible : une vieille armoire à ferrures rouillées devint l'entrée d'un palais magnifique. J'étais une petite fille abandonnée sur une montagne ; une belle dame vêtue comme une fée m'avait aperçue et venait me chercher ; des chiens merveilleux couraient devant elle. » Isabelle rend Marcel (16) spectateur de ses propres fantasmes comme si la situation exceptionnelle qu'elle y acquiert rejaillissait sur sa réalité en la rehaussant : « Un soir, quand elle revenait des commissions, un homme énorme,avec une barbe noire, l'avait poursuivie dans la rue. Il faisait nuit, elle avait couru de toutes ses forces. » « Je suis fiancée avec un prince américain. Il gagne tellement d'argent qu'il a de grandes caisses pour le mettre. Mais ça m'est défendu de vous dire son nom. »

Antoine (3) reprend à son compte le mythe de l'oncle d'Amérique ; ses camarades ont tous une fortune et des amis dont il est privé et qu'il doit inventer, pour eux mais pour lui aussi : « Pressé de questions, il fut obligé de soutenir et de développer ce premier mensonge et ce fut sans déplaisir qu'il construisit le personnage de l'oncle Victor (...) Peu à peu, il s'y habitua et, les jours suivants, il s'accommoda si bien de ce compagnon qu'il n'aurait pu se passer d'en parler. » Mais l'enfant devient prisonnier de « ce mensonge » : « Il en était à souhaiter qu'elle [sa mère] ne vint pas, tant le personnage de l'oncle Victor lui apparaissait maintenant redoutable. »

Ces « mensonges » se maintiennent à la limite, car l'enfant y adhère plus ou moins, comme en témoigne l'histoire enjolivée de ses aventures que Pagnol conte à ses parents dans «Le château de ma mère » (15) : « Le point culminant fut l'attaque du grand-duc, que je ne pouvais évidemment pas laisser immobile contre le rocher (...) Notre succès fut si complet que j'eus peur moi-même, et que bien souvent dans mes rêves – même quelques années plus tard – cette bête agressive est revenue me crever les yeux. »

De même, Vladimir (19) invente un rêve, le raconte et réagit émotionnellement au contenu de ce rêve ; il franchit ainsi deux étapes d'un processus imaginaire : « Je lui racontai que je pleurais parce que j'avais fait un cauchemar : J'avais rêvé que maman était morte et qu'on allait l'enterrer. Tout cela je l'inventai, car je n'avais pas la moindre idée de ce dont j'avais pu rêver cette nuit là ; mais lorsque Carl Ivanovytch, ému par mon récit, entreprit de me consoler et de me tranquilliser, je finis par croire que j'avais réellement fait ce rêve terrible, et mes larmes coulèrent cette fois pour une autre raison. » « C'est en rêve que j'ai pleuré, maman, lui dis-je en me remémorant les détails de mon rêve imaginaire et en frémissant à cette évocation. » Cette représentation de l'enfant affirmant avoir pleuré « en rêve » se retrouve identique dans «L'enfant malade » de Colette.

Chez Proust, (17) nous retrouvons un mode de pensée magique – l'enfant ne sait plus très bien lui-même si son imagination n'a pas le pouvoir de transformer la réalité : « Tous les soirs, je me plaisais à imaginer cette lettre, je croyais la lire, je m'en récitais chaque phrase. Et dès lors, je m'efforçais de détourner ma pensée des mots que j'aurais aimé qu'elle m'écrivît par peur, en les énonçant, d'exclure justement ceux-là, – les plus chers, les plus désirés – du champ des réalisations possibles. »

Dans la plupart de ses rêveries, l'enfant se situe hors du temps : « Peut-être son voyage dura-t-il longtemps. Mais délivré du sens de la durée il ne jugeait que de sa variété.» (6) A l'inverse, d'autres personnages se projettent dans l'avenir ; Simone (4) imagine : « Nous allions grandir ; plus jolies, plus gracieuses, plus douces que moi, ma sœur et mes cousines plairaient davantage, décidai-je ; elles trouveraient des maris : moi pas. Je n'en aurai pas d'amertume ; il serait juste qu'on me les préférât ; mais quelque chose arriverait, qui m'exalterait au dessus de toute préférence ... »

LES REVERIES PASSIVES

A côté des rêveries provoquées, l'enfant se laisse parfois entraîner dans une sorte d'état de demi-sommeil, échappant à la réalité, au temps, et comme hypnotisé.

Ce processus est fréquemment adopté par l'enfant qui désire s'évader d'un lieu d'ennui :« Les yeux fermés, je me racontais des histoires et je me promenais au bord de l'étang du parc Borely (...) » (14) « Chaque jour, pendant que je déjeunais à la table de la famille, je courais aussi dans la colline, et je dégageais d'un piège un merle encore chaud.» (15) « Mon esprit se tenait ailleurs cramponné à dix lieues de là, sur les pentes de mes collines, » (5) écrit Constantin Gloriot, le héros de« L'âne culotte » de H. Bosco.

Certains états favorisent l'intrusion de l'imaginaire ; chez Vladimir (19) c'est l'attitude de fixation qui entraîne sa réaction devant le cercueil de sa mère : « Le rêve se substituait à la réalité, avant que la réalité, à son tour, ne se substituât au rêve (...) Je sombrai dans une torpeur totale ... je sais seulement que, durant un certain temps, je fus privé du sentiment d'être, j'éprouvai une sorte de béatitude sublime inexplicablement douce et triste.» Au cours de ces rêveries, l'enfant se trouve à la limite d'un état de dépersonnalisation.

Parfois, c'est la fixation d'un objet qui aide l'enfant à s'évader dans l'imaginaire. Le personnage d'« une heure avec la Figure » de V. Larbaud, (11) vogue avec elle, se laisse entraîner dans un voyage secret, voilé dans l'obscurité : « On arrive, on demande l'entrée du port de feuillages ; on écarte les premières branches ; on s'enfonce dans la verte noirceur. On rencontre un rayon tout seul, on suit le sentier aux mille secrets, on traverse le chemin en taillis où il n'y a que des feuilles à voir, et au dessus des feuilles, un chemin bleu pareil au chemin rose du bois, et qui est un chemin de ciel.» On retrouve ici le thème du voyage, de l'étrangeté. L'enfant hésite un moment entre la réflexion et le flot des idées : « Comme c'est curieux, ce pouvoir d'imaginer les bois, comme si on y était, tandis qu'on est là, dans le fauteuil, il faudrait faire attention à cela, suivre cette idée. Mais les sentiers du bois sont plus amusants à suivre. » (11) La réalité demeure toujours présente, confondue au rêve : Jean, (6) souffrant dans son lit, relie ses blessures réelles à ses voyages imaginaires : « De bonne foi, l'enfant meurtri cherchait, un moment, puis se répondait en lui-même : " là ... mais oui, voyons – c'est cet arbre que je n'ai pas évité ... c'est ce petit toit, auquel je m'accoudais pour voir rentrer les moutons ... C'est ce gros râteau, qui m'est tombé sur la nuque, pendant que je buvais à la fontaine ... Encore heureux que Madame Maman n'ait pas vu au coin de mon œil la petite entaille, la trace du bec de l'hirondelle que j'ai heurtée en l'air. Je n'ai pas eu le temps de l'éviter, elle était dure comme une faux. Il est vrai que c'est si petit, un ciel ..." »

Cet état de rêverie floue s'accompagne souvent de la contemplation des mouvements de la nature, des nuages, images mouvantes qui paraissent déclencher la mise en marche de l'imaginaire. Jean (6) aperçoit un insecte dans sa chambre : « A califourchon sur la nuée parfumée, il errait dans l'air de la chambre, puis il s'y ennuya, s'évada par l'imposte de vitre dépolie et longea le couloir, suivi dans son vol par celui d'une grosse mite d'argent, qui éternuait dans le sillage de la lavande. Pour la distancer, il pressa de ses genoux les flancs de la nue de senteur, avec une vigueur et une aisance de cavalier que lui refusaient, en présence des êtres humains, ses longues jambes inertes, d'enfant à demi-paralysé.» Le thème du vol, symbole de volupté, associe l'image de l'élévation et du bonheur, et celle de l'évasion sans limites. Ici la rêverie permet à Jean d'échapper à la souffrance, à l'ennui, aux contraintes de son corps paralysé.

Parmi les sources auxquelles s'alimente la rêverie enfantine, les livres occupent une place de choix, et la lecture favorise cette évasion de l'esprit : « Après avoir fermé le livre, je m'accoudai à la lucarne du grenier. Le jour était presque fini, et les sapins paraissaient moins verts. Le soleil s'enfonçait dans des nuages blancs, qui bouffaient et se creusaient comme du duvet. Sans savoir comment cela s'était fait, je me trouvai tout à coup au dessus du bois avec Télémaque. Il me tenait par la main, et nos têtes touchaient

le bleu du ciel. Télémaque ne disait rien, mais je savais que nous allions dans le soleil.»(2) «Quand je lisais, je rêvassais souvent pendant des pages entières à tout autre chose.» (17) Ces instants de rêveries surviennent abruptement, sans que l'enfant les recherche consciemment, il est comme attiré dans son monde imaginaire : «Au milieu de ses jeux, il avait des instants de rêvasserie étrange et de complet oubli. Tout ce qui l'entourait s'effaçait, et il ne savait plus ce qu'il faisait, il ne se souvenait même plus de lui-même.» (18)

La période d'endormissement, ou celle du réveil, semblent favoriser chez l'enfant cette impression de se trouver entre les deux mondes imbriqués du rêve et de la réalité, comme l'écrit Constantin : (5) « Entre mon sommeil et les formes à peine éclairées de ce bois, j'hésitai sans doute longtemps à me détacher du monde antérieur où me tenaient encore les puissances obscures, ce monde jeune et frais baigné d'une paisible lumière qui sans secousse m'avait fait simplement changer de rêve.» « Je pris sans doute une autre position entre le sommeil et la veille, j'occupai un point de moi-même où me parvenaient à la fois et les mystérieuses féeries et la simple fraîcheur de la nuit.»

Gide (8) se souvient de sa croyance en une « deuxième réalité » à la frontière de la réalité et du rêve ; c'est un monde inconnu et mystérieux qui lui apparaît pendant la veille : « J'écoute, je tâche de surprendre quelque bruit plus distinct, de comprendre ce qui se passe, je tends l'oreille. A la fin, n'y tenant plus, je me lève, je sors de la chambre à tâtons dans le couloir sombre et, pieds nus, gagne l'escalier plein de lumière (...) Rien n'a l'air coutumier ; il me semble que je vais être initié tout à coup à une autre vie, mystérieuse, différemment réelle, plus brillante et plus pathétique, et qui commence seulement lorsque les petits enfants sont couchés.» « Et quand je me retrouve dans mon lit, j'ai les idées toutes brouillées et je pense, avant de sombrer dans le sommeil, confusément : il y a la réalité et il y a les rêves ; et puis, il y a une seconde réalité. La croyance indistincte, indéfinissable, à je ne sais quoi d'autre, à côté du réel, du quotidien, de l'avoué, m'habita durant nombre d'années.»

L'évasion dans l'imaginaire apparaît donc, dans l'ensemble des récits comme une capacité spécifique de l'enfant, liée à son désir d'une réalité autre ; en outre les contraintes imposées, la souffrance, l'ennui, sont propices à ces états de rêverie ; l'enfant fragile, malade, promis à la souffrance et à la mort, paraît plus proche encore de son imaginaire ; c'est le cas de Jean, qui perd son pouvoir en même temps qu'il acquiert la guérison ; Paul Dombey est un de ces enfants, chétif, proche de la mort et en cela très différent des enfants de son âge, bouillonnants de vie : « Il n'était jamais si chagrin qu'en la compagnie d'enfants, Florence seule exceptée.» « Par instant il était suffisamment enfant et son caractère n'était nullement morose ; mais à d'autres moments, il avait une façon étrange, vieillotte et pensive de rester assis à méditer dans son fauteuil en miniature.» « Il devenait tous les jours plus réservé et plus pensif (...) Dans les brefs moments où il n'était pas plongé dans ses livres, il n'aimait rien tant que d'errer, solitaire, par la maison, ou de rester assis sur les marches de l'escalier, à écouter la grande horloge du vestibule.» Les thèmes de sa rêverie ont, par delà leur banalité, un caractère répétitif et stéréotypé particulier : on y trouve le fleuve, la mer, les nuages, les oiseaux et les vagues qui évoquent un glissement irrésistible vers l'au-delà, à la fois attirant et angoissant : «Peu à peu, il se fatiguait du tumulte du jour, du bruit, des voitures et des charrettes et des gens qui passaient et repassaient ; il s'endormait ou bien il était de nouveau tourmenté par le sentiment fébrile et inquiet de ce fleuve qui coulait — Mais il ne s'arrêtera donc jamais, Floïe ? » « L'enfant maigre et fluet observait dans le crépuscule les vagues et les nuages de ses yeux intenses, sa poitrine heurtant la fenêtre de sa cage solitaire quand les oiseaux passaient, comme s'il avait voulu se faire leur émule, prendre son essor et s'envoler au loin !» « A la fenêtre de sa propre chambre, il y avait des foules de pensées qui se mêlaient à celles-ci ; elles se succédaient comme les vagues qui roulent. Où vivaient ces oiseaux sauvages qui planaient constamment au large par mauvais temps ? Où montaient les nuages ? Où se formaient-ils ? D'où venait le vent de sa course impétueuse ? Où s'arrêtait-il ? L'endroit où lui et Florence s'étaient si souvent assis pour regarder ces choses et en parler, pouvait-il être, sans eux, exactement ce qu'il avait été ? Pourrait-il être le même pour Florence, si lui était au loin, et Florence assise là toute seule ? Et la mer inquiète roulait toute la nuit en faisant entendre un refrain mélancolique, mais cependant agréable qui montait et descendait avec les vagues et le berçait jusqu'à l'endormir.» L'enfant se sent entraîné par ce mouvement lent et régulier qui anime de façon obsédante ses pensées : « S'il fallait mourir (...) c'était une belle nuit Après avoir écouté la mer pendant longtemps, je me suis levé et j'ai regardé au dehors. Il y avait un bateau avec une voile (...) La voile était comme un bras tout en argent. Elle

est partie au loin (...) Elle avait l'air de me faire signe ... de me faire signe de venir.» Dickens explique la signification des images qui, au travers de la réalité, s'imposent à l'enfant et des interprétations qu'il en fait. Les nuages, les oiseaux, la voile l'appellent ; le fleuve et les vagues le transportent, vers l'inconnu, la mer, sa mère, la mort : « Le vieux Glubb ne peut pas me dire pourquoi la mer me fait penser à ma maman qui est morte, ni ce qu'elle est toujours, toujours en train de me dire, mais il sait des tas de choses sur la mer.»

LA PERCEPTION PLUS VRAIE DU MONDE

L'interpénétration du rêve et du réel permet à l'enfant d'interpréter la réalité, d'y découvrir ce que les adultes ne savent pas voir. Proust (17) perçoit dans la lanterne magique : « d'impalpables irisations, de surnaturelles apparitions multicolores où des légendes étaient dépeintes comme dans un vitrail vacillant et momentané.» Là où l'adulte ne voit que des ombres, l'enfant découvre des personnages : « Sur ces murs sombres, ses yeux avaient appris à reconnaître des paysages de sa création et des bêtes et des gens qui bougeaient à la tombée de la nuit.» (3) « Il est plongé dans la contemplation d'une fissure entre les dalles. Les lignes des losanges grimacent comme des visages. Le trou imperceptible grandit, il devient une vallée ; il y a des montagnes autour. Un mille-pattes remue : il est gros comme un éléphant. Le tonnerre pourrait tomber, l'enfant ne l'entendrait pas.» (18) « Heureusement, contre l'ennui, voici la Figure. Elle est facile à retrouver, quand on sait. Mais l'enfant est seul à savoir. Lui seul a vu la Figure dans les veines du marbre de la cheminée : Une longue Figure sérieuse et jeune (...)» (11) « La petite bouche noire est entrouverte. Plus qu'à la dernière visite, on dirait. Si la Figure allait parler ! » « Non, elle se tait ... Figure, nous nous comprenons sans paroles. J'ai gardé ton secret, prince enchanté ; je n'ai dit à personne qu'il y avait une Figure dans les veines de la cheminée ; j'ai empêché les gens de regarder de ton côté. (Mais les grandes personnes ne savent rien voir heureusement).» Grâce à sa sensibilité, l'enfant perçoit une certaine réalité au delà du visible et y projette son humeur : Paul (7) « était intime avec toutes les tapisseries, il voyait dans leurs dessins des choses que personne n'apercevait, découvrait des tigres et des lions en miniature qui escaladaient les murs de la chambre à coucher et des visages qui louchaient et regardaient méchamment dans les carrés et les losanges de la carpette.» « A mesure que le temps de bonheur se rapprochait, les lions et les tigres qui grimpaient sur les murs de la chambre, devenaient apprivoisés et folâtres ; les visages sévères et rusés des carrés et des losanges de la carpette se détendaient et lui faisaient des yeux moins méchants ; la vieille horloge sévère mettait un intérêt plus personnel dans le ton de sa question machinale.»

LE CARACTERE SECRET DU MONDE IMAGINAIRE – LE BESOIN DE SOLITUDE –

Ces états de rêverie, passive ou active, ne sont possibles que dans certaines conditions, nous l'avons vu, et la solitude apparaît souvent nécessaire à l'enfant : « J'aimais mon entourage, mais quand je me couchais le soir, j'éprouvais un vif soulagement à l'idée de vivre enfin quelques instants sans témoin ; alors je pouvais m'interroger, me souvenir, m'émouvoir, prêter l'oreille à ces rumeurs timides que la présence des adultes étouffe.»(4) C'est pourquoi certains enfants recherchent un cadre intime plus propice à la rêverie : le lit, la chambre : « parfois sous le prétexte d'un besoin impérieux, je me sauvais au cours d'une leçon, je me réfugiais dans sa chambrette, je m'y installais, et j'y rêvais tout haut,» (19) le grenier ou le toit : « son attitude me déplut et je m'enfuis ; je grimpai sur le toit où je restai longtemps, dissimulé derrière une cheminée,» (9) parfois aussi un des recoins de la ferme lorsque l'enfant vit à la campagne : « selon son habitude, après une expérience désagréable, Knut courut se cacher dans l'étable.» (12) Tous ces lieux constituent le cadre quotidien de l'enfant, un endroit clos qui le protège de l'extérieur ; l'île, pour A. Gide, (8) a les mêmes avantages :« Qui dira l'amusement pour un enfant d'habiter une île, une île toute petite, et dont il peut, du reste s'échapper quand il veut ? » « A l'extrême pointe de cet îlot, je venais rêver ou lire, juché sur le tronc d'un vieux saule et caché par ses branches, surveillant les jeux aventureux des canards, délicieusement assourdis par le ronflement de la meule, le fracas de l'eau dans la roue, les mille chuchotis de la rivière, et plus loin, où lavaient les laveuses, le claquement rythmé de leurs battoirs.»

D'autres enfants éprouvent le besoin de construire un abri qui remplit ces conditions d'isolement et de protection : « L'envie me prit d'arracher ces ronces et ces mauvaises herbes, d'enlever les morceaux de brique et les poutres, tout ce qu'il y avait de

sale et d'inutile, d'aménager là un coin propre et d'y vivre seul pendant tout l'été, loin des grandes personnes.» (9) Noir-Asile remplit les mêmes fonctions dans « L'âne culotte » pour Hyacinthe et pour Constantin (5) qui décrit toute l'attirance qu'exerce sur lui la cachette : « Cependant, même en son absence, jamais je n'avais pénétré dans sa cabane, peut-être par orgueil, mais peut-être aussi parce que j'avais le culte des refuges, la religion des caches, comme tant d'enfants qui se créent pour eux seuls de petites retraites, où ils vivent plus familièrement qu'ailleurs avec les compagnons imaginaires de leur âge.» « Resté seul dans le jardin, je ne tardai pas à sentir l'attrait de cette cabane de chiens, qui, pendant si longtemps avait abrité les mystérieux conciliabules d'Hyacinthe avec elle-même. Après l'étrange, l'inoubliable Belle-Tuiles, c'était pour moi l'un des plus graves habitats de l'enfance.»

Le caractère secret du monde imaginaire est une constante. Les refuges que choisit l'enfant témoignent de son besoin de cacher les productions de son imagination : « Ils ne parlent guère qu'à eux-mêmes, sincèrement, quand ils sont sûrs d'être bien seuls et qu'ils peuvent se raconter des histoires secrètes, celles sans doute de ce tiers mystérieux qui les accompagne partout comme le Génie de l'enfance et dont, pendant quelques années encore, ils auront encore le bonheur d'entendre la voix, cette voix si semblable à la leur et cependant étrange – qui bientôt s'éteindra à jamais.» (5) « Nulle des personnes du monde matériel, de la vie qu'on subit, ne s'est encore élevée jusqu'au monde invisible de Milou, à la vie qu'on invente.» (11) « A l'idée de prononcer le nom de Dembat devant sa grand-mère, Milou se sent pris de vertige.» C'est bien d'une protection qu'il s'agit, car les adultes ne peuvent que profaner les secrets, les juger, comme l'exprime Marcel Arland (1) lorsque sa mère découvre son cahier secret, détenteur de sa vie fantasmatique et émotionnelle : « Soudain je fus sans forces, bras et jambes coupés, cœur vide : elle refermait le cahier où tout à l'heure j'avais écrit (...) Et moi, immobile : "ce n'est pas possible, me répétais-je, ce n'est pas possible." Ce fut peut-être la minute la plus pénible de mon enfance. Une chute, une honte atroce, un vrai désespoir. Je me sentais bafoué dans ce que je pouvais avoir de meilleur. Et un tel jour ! J'ai pendant quelques instants passionnément souhaité la mort.» La réaction de Milou (11) est identique lorsque Julia devine son amour pour Justine qu'il introduit dans son monde invisible ; or Julia appartient pour lui au monde des adultes qu'elle préfigure : « Milou s'arrête, et chancelle, foudroyé. Une bête immonde vient de violer la sainteté des Invisibles (...) Milou hurle pour couvrir l'ignoble voix profanatrice. Puis il supplie et menace»

II - LA NATURE

Dans un processus de rapprochement par analogie, enfants et éléments naturels symbolisent ensemble les mêmes valeurs. « L'enfant est nature » dit-on, il doit donc se sentir à l'aise au sein de la nature qui lui ressemble dans son essence, il doit en comprendre le langage. La nature attire l'enfant soit par son caractère familier : c'est le jardin ou un coin de campagne à l'image du jardin, soit par son caractère sauvage et primitif.

LE JARDIN – LA NATURE FAMILIERE –

Le jardin fait partie de la vie imaginaire de l'enfant qui, lorsqu'il en possède un, le transforme et le meuble de toutes ses créations imaginaires ; les enfants de « la grande époque » vivent leur épopée dans le jardin ; l'assemblage Jardin-Enfant recrée l'Eden et retrace le mythe du paradis perdu : c'est « le vieux jardin d'Adam, englouti après le péché, intact.» (5) Comme l'écrit Simone : (4) « Je lisais à petits pas, et je sentais contre ma peau la fraîcheur de l'air s'attendrir ; le mince glacis qui voilait la terre fondait doucement ; le hêtre pourpre, les cèdres bleus, les peupliers argentés brillaient d'un éclat aussi neuf qu'aux premiers matins du paradis : et moi j'étais seule à porter la beauté du monde et la gloire de Dieu, avec au creux de l'estomac un rêve de chocolat et de pain grillé.»

Un coin de nature, par son caractère familier, intime reproduit les fonctions du jardin : « Un chemin dont chaque ornière, chaque caillou, chaque creux m'étaient familiers et chers depuis longtemps.» (19) Pour Jean-Christophe : (18) « La place de

chaque pierre avait un sens pour lui, il les connaissait toutes. Le relief d'une ornière lui semblait un accident géographique à peu près du même ordre que le massif du Taunus.»

L'enfant semble se fondre à la nature : ses bruits, ses odeurs, la vie dont il l'anime sont source de bien-être et de plaisir : « Mais à peine entré, j'étais chez moi. Souvent, l'été surtout je m'y glissais et, gagnant un sentier ou une ravine, je le suivais jusqu'au soir. Et d'abord je ne percevais rien que le bruit de mes pas sur la mousse, un cri d'oiseau, l'écoulement d'une eau dans la pénombre. Puis il me semblait sortir lentement d'une torpeur et m'éveiller dans un monde plus subtil. C'était une minute étrange et presque douloureuse. Quelle vie inconsciente avais-je pu mener jusqu'alors ? J'allais enfin, m'arrachant à moi-même, m'apercevoir, différencié des choses et de l'instant.»(1) « Les parfums de la forêt succédant à l'orage, ces odeurs où se mêlent le bouleau, la violette, les feuilles pourries, la morille et le merisier en sont tellement captivants que je ne puis rester dans le cabriolet. Je saute du marchepied, cours vers le petit bois et indifférent aux gouttes de pluie qui tombent sur moi de toutes parts, j'arrache des branches de merisier, je m'en frappe le visage et m'enivre de leur senteur.» « Je commençais à ressentir dans le nez un léger picotement, annonciateur des larmes qui me montaient aux yeux toutes les fois que j'allais exprimer une pensée secrète, longtemps inavoué.» (19) « A plat ventre, mi-soulevé sur les coudes, je respirais une odeur de terre et d'herbe humide, et c'est là d'abord tout ce qui me frappait de la prairie. Puis, vus de si près, les brins d'herbe semblaient grandir, se séparer et prendre chacun une forme particulière : l'un s'érigeait en voile, un autre rampait comme une chenille, un autre, sec, net, jaunâtre ressemblait à M. Laurent (...) J'étais bien.» (1) « Si passionnante que fût la poursuite, peut-être le contact avec les biens de la terre, les plongeons dans l'épaisseur des récoltes et les bains d'odeurs variées, faisaient le plus vrai des plaisirs (...) » (8)

De nombreux auteurs ont associé l'odeur à cette symbiose de l'enfant et de la nature ; l'évocation de leur enfance est souvent rattachée à des saveurs ou des parfums : « Mais à l'instant même où la gorgée mêlée de miettes de gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de cause (...) Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant, identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi ? » (17) « On y sentait une odeur de menthe, d'eau de cologne, de camomille et de gouttes d'Hoffmann. Elle me frappa tellement que depuis, lorsque je la respire ou simplement, lorsque j'y pense, mon imagination me transporte instantanément dans cette chambre sombre et étouffante, me fait revivre l'horrible minute dans ses moindres détails.» (19)

La nature se met à vivre sous les yeux de l'enfant qui la peuple à son gré de personnages étranges : « Car tout prenait une âme ; il n'était que de rester silencieux, immobile pour la sentir, et le monde se peuplait ainsi de compagnes amicales et stables, d'autant plus précieuses que nul autre que moi ne semblait les connaître.»(1)

Knut (12) éprouve un véritable sentiment d'incorporation physique et psychique à la nature : « Il s'étendit sur le dos, dans l'herbe épaisse, à flanc de colline. Comme toujours, il se vît le point central du monde, avec le milieu du ciel juste au dessus de sa tête. De tous côtés poussaient jacinthes, noisettes et pâturins (...) Tout s'immobilisait dans une délicieuse paresse.» « A travers les fenêtres ouvertes monte l'odeur des bourgeons de bouleau et du sol mouillé de pluie. Il s'en remplit les narines, et, à la lecture du catéchisme se mêlent des pensées qui s'enfonçant comme des coins entre les phrases du texte sacré, dispersent l'attention de Knut, entraînant son esprit bien loin de là.»

« Mais j'avais beau rester devant les aubépines à respirer, à porter devant ma pensée qui ne savait ce qu'elle devait en faire, à perdre, à retrouver leur invisible et fixe odeur, à m'unir au rythme qui jetait leurs fleurs, ici et là, avec une allégresse juvénile à des intervalles inattendus comme certains intervalles musicaux, elles m'offraient indéfiniment le même charme avec une profusion inépuisable mais sans me laisser approfondir davantage, comme ces mélodies qu'on rejoue cent fois de suite sans descendre plus avant dans leur secret.» (17) La nature devient un refuge, une confidente : « Ma mère me trouva en larmes dans le petit raidillon contigu à Tançonville,en train de dire adieu aux aubépines, entourant dans mes bras les branches piquantes (...) "O mes pauvres petites aubépines, disais-je en pleurant, ce n'est pas vous qui voudriez me faire du chagrin, me forcer à partir. Vous, vous ne m'avez jamais fait de peine, aussi je vous aimerai toujours" » (17) L'enfant immortalise un certain visage de la nature, et réciproquement cette image se fond à l'idée de bonheur ; tout aspect similaire de la nature parle immédiatement au cœur dans la suite de l'existence :«Les bleuets, les aubépines, les pommiers

qu'il m'arrive quand je voyage, de rencontrer encore dans les champs parce qu'ils sont situés à la même profondeur, au niveau de mon passé, sont immédiatement en communication avec mon cœur.» (17) «Ce sont de tels instants qui m'apparaissent d'abord si je songe à mon enfance. Ils n'étaient faits de rien : le sable d'une chènevière, un arbre qui se balance au-dessus de moi, un mur, et pas même. Et je ne puis dire que j'étais sensible à la rareté d'une couleur, ni aux grandes lignes d'un paysage.» (1)

LES ASPECTS MYSTERIEUX DE LA NATURE

D'autres personnages ressentent le mystère de la nature, le goût de l'inconnu, l'attirance pour les découvertes. Gide (8) aime l'impression d'infini que lui procurent les bois de la propriété familiale : « Il n'y avait, du temps de mon père, que peu de sentiers tracés, et d'être si difficilement pénétrables, ces bois me paraissaient plus vastes. Je fus bien désolé le jour où maman, tout en me permettant de m'y aventurer, me montra sur une carte du cadastre leur limite, et qu'au delà, les prés et les champs recommençaient. Je ne sais plus trop ce que j'imaginais au delà des bois ; et peut-être que je n'imaginais rien ; mais si j'avais imaginé quelque chose, j'aurais voulu pouvoir l'imaginer différent. De connaître leur dimension, leur limite diminua pour moi leur attrait ; car je me sentais à cet âge moins de goût pour la contemplation que pour l'aventure, et prétendais trouver partant de l'inconnu.» « J'ai dénoncé déjà cet enfantin besoin de mon esprit de combler avec du mystère tout l'espace et le temps qui ne m'étaient pas familiers. Ce qui se passait derrière mon dos me préoccupait fort, et parfois même, il me semblait que, si je me retournais assez vite, j'allais voir du je – ne – sais – quoi.» (8)

Constantin Gloriot, (5) après avoir vu « l'âne culotte » et d'autant qu'il lui a été interdit de le suivre, est obsédé par le désir de franchir les limites permises de ses promenades ; l'opposition du connu et du mystérieux, se superpose à celle de l'autorisé et du défendu. Il est à la fois effrayé « de se retrouver un beau jour, seul, égaré dans ce pays terrible de la liberté, où l'on ne peut plus compter que sur soi-même, c'est à dire un peu sur le démon.», et surtout attiré par l'aventure et la découverte : « A partir de ce moment je n'eus plus qu'un désir, un désir absurde, un désir sacrilège : franchir le pont de la Gayolle. Tel fut le premier effet de cette défense (...) Je me contentai donc de rêver chaque jour au pont de la Gayolle.» « On n'y voyait jamais personne. Ce fait éveilla mon attention et donna encore plus de charme à cet au-delà mystérieux et attirant du pont qui marquait la limite de mes libertés.» « C'est alors que je sentis vraiment la tentation. A mesure que montait le printemps, une inquiétude se levait en moi. Je ne tenais plus en place. Une sourde envie me prenait de quitter les lieux que j'habitais avec les miens, ce petit village de Peirouvé (...) et d'aller ailleurs, plus loin que les haies connues, dans les chemins inexplorés et singulièrement dans ce sentier de la Gayolle qui depuis quelques mois, avait orienté mes rêves.» « A force de me taire de dissimuler mon désir, il en était arrivé à un tel excès de puissance que je le contenais avec peine et que, chaque jour, le pont de la Gayolle non seulement m'attirait davantage, mais devenait une limite plus fragile à mes vagabondages solitaires.»

D'autres enfants tentent de faire passer dans l'acte, leur désir d'aventure. Marcel Pagnol veut éviter la rentrée des classes qui doit l'éloigner des collines et des chasses de ses vacances ; il décide de vivre en ermite dans la caverne connue seulement de lui et de son ami Lili. Ce dernier l'admire pour son courage, qui, lui, diminue en raison inverse ; il finit par trouver un prétexte pour y échapper.

LES ASPECTS ANGOISSANTS DE LA NATURE

Nous venons de voir que la plupart du temps, la nature se trouvait positivement valorisée ; à l'inverse, les aspects mystérieux de cette même nature sont parfois perçus de façon angoissante par certains enfants. C'est le cas de Marie-Claire, (2) élevée dans le monde clos de l'orphelinat, lorsqu'elle prend contact avec la ferme : « Un grand silence s'étendait autour de la ferme, et de tous côtés on ne voyait que les sapins et les champs de blé. Il me semblait que je venais d'être transportée dans un pays perdu (...) Il faisait très chaud, j'étais engourdie par une lourde envie de dormir, mais la peur de tout ce qui m'entourait, m'empêchait de céder au sommeil.»

L'identité, au sens le plus mythique, entre cette nature et l'enfant n'apparaît plus, mais bien au contraire l'inquiétude, la peur des mystères qu'elle recèle : « Maintenant, j'avais peur dans les champs, depuis que je savais que les hommes pouvaient se cacher pour prendre les moutons ; je croyais toujours voir remuer quelqu'un derrière les buissons.» (2)

L'orage est une source fréquente de terreur chez l'enfant ; Vladimir (19) s'en souvient : «L'angoisse, la terreur avaient grandi en moi à mesure que l'orage prenait de l'ampleur; lorsque arriva la solennelle minute de silence qui précède toujours le déchaînement de la tempête, mon émotion avait atteint un tel degré que si la tension s'était prolongée un quart d'heure de plus, mon cœur aurait éclaté sans aucun doute.» L'orage transforme la nature et les êtres en des images monstrueuses et horribles : « Je ne saurais décrire l'impression de terreur glacée qui pénétra mon âme. Un frisson me parcourut tout entier, tandis que mes yeux étaient fixés sur le mendiant avec une terreur hébétée » (19) « Je n'avais pas peur, mais je sentais une inquiétude étrange, une angoisse profonde, animale.» (15)

Le brouillard aussi réveille l'angoisse de l'enfant qui se retrouve seul dans la nature : c'est son silence, l'impression d'isolement total qui inquiète Marie-Claire : (2) « Le brouillard s'étendait sur les terres labourées, et les bois étaient pleins de silence. Il y avait des jours où je me sentais si abandonnée que je croyais que la terre s'était écroulée autour de moi.»

LA PEUR DE L'OBSCURITE

Dans la plupart des cas, l'obscurité est montrée enveloppant l'enfant, non d'un rideau protecteur, mais d'une substance indéfinie, mystérieuse et comme apparentée à la mort : «Quel tourment de rester dans son lit sans oser ouvrir les yeux ! L'obscurité se vautrait sur lui. Elle se pressait contre ses paupières, se glissait dans sa bouche et pénétrait jusqu'au fond de sa gorge. Elle lui comprimait la poitrine, l'empêchant de respirer. Son cœur épouvanté battait violemment (...) » (12) Le silence et l'obscurité exacerbent les sens de l'enfant, et amplifient le bruit le plus faible, le plus petit mouvement : « La nuit se distinguait à peine du jour et je n'y entrais jamais le cœur léger. J'étouffais, j'avais peur.» (1) « Les moindres bruits résonnaient dans les ténèbres : celui d'un ver dans une table, celui d'un charbon sous la cendre, d'un peu de vent dans les poiriers du jardin.» (1) « Les grands arbres se balançaient avec un bruit assourdissant, leurs ombres qui ressemblaient à des bêtes noires, s'allongeaient brusquement sur la route, puis elles s'éloignaient en glissant pour se cacher derrière les arbres.» (12) Le soir, la nuit, la propre vie imaginaire de l'enfant, font naître des fantasmes inquiétants, visions floues et mal définies, terrifiantes par leur seule présence, ou directement agressives contre l'enfant : « Je soufflai la lampe, et tout de suite je vis des milliers de points brillants, pendant que je sentais un grand froid sur les joues. Je devinais sous les lits des dragons verts avec des gueules enflammées. Je sentais leurs griffes sur mes pieds, et des lumières sautaient de chaque côté de ma tête. J'éprouvais un grand besoin de m'asseoir et en arrivant à mon lit, je croyais fermement qu'il me manquait les deux pieds.» (2) L'enfant découvre intuitivement les problèmes de l'inconnu, de la mort et l'angoisse métaphysique qui s'y rattache. Jean-Christophe (18) « avait peur du mystérieux qui s'abrite dans l'ombre, des puissances mauvaises qui semblent guetter la vie, du grouillement de monstres, que tout cerveau d'enfant porte en lui avec épouvante et mêle à tout ce qu'il voit : derniers restes sans doute d'une faune disparue, des hallucinations des premiers jours près du néant, du sommeil redoutable dans le ventre de la mère, de l'éveil de la larve au fond de la matière» La nuit serait angoissante en ce qu'elle fait revivre à l'enfant les angoisses prénatales, parce qu'elle évoque la mort : « Knut supplia Jésus de ne pas l'aimer. Il ne pouvait supporter la pensée d'être couché sous la terre comme Sture. L'obscurité lui faisait trop peur.» (12) Autant le monde imaginaire de l'enfant apparaît chargé de plaisir dans la rêverie diurne, autant il est escorté de fantasmes anxiogènes à l'approche du sommeil : « Pendant plusieurs années, les cauchemars empoisonnèrent son repos. (...) Il s'éveillait suffoquant, claquant des dents ; et il continuait de trembler, longtemps après s'être réveillé, il ne parvenait pas à chasser son angoisse (...) Dans cet état d'extrême tension nerveuse, voisin du cauchemar, la moindre secousse lui était une souffrance (...) La nuit l'écrasait, elle ne finirait jamais, ce serait toujours ainsi ;» (18) Les angoisses de la vie quotidienne réapparaissent presque à nu dans les cauchemars et prennent une dimension terrifiante ; nous avons déjà rendu compte du rêve dans lequel Léon (10) revit le départ de sa mère ; dans ce même rêve, certaines images s'associent à son sentiment d'abandon et c'est ainsi qu'il se trouve au sommet d'une corniche :«Le lit de la mer est à peu près vide. A d'incommensurables profondeurs, on aperçoit, en se penchant sur le parapet, de rares flaques d'algues qui se dessèchent. Et de loin en loin, quelque formidable carcasse de monstre marin, un cadavre de baleine échouée en train de se décomposer sur des pierres. J'ai l'impression que c'est la fin du monde.» Rarement l'enfant tente

de se défendre contre ses terreurs nocturnes : il recourt alors à des procédés magiques : « Brusquement, Christophe se réveillait, pris d'une sourde inquiétude. Il levait les yeux : la nuit, il écoutait le silence. L'enfant bondissait, traînait le fauteuil, les deux chaises et la table au coin le plus abrité de la chambre ; il en formait une barrière : au milieu, il installait une double échelle ; et juché sur le sommet, avec son livre et quelques autres volumes comme munitions en cas de siège, il respirait ayant décidé, dans son imagination d'enfant, que l'ennemi ne pouvait en aucun cas traverser la barrière : ce n'était pas permis. » (18)

A l'opposé, mais bien plus rarement l'enfant accède au monde poétique de la nuit qui l'enveloppe d'une autre lumière, intime ou mystérieuse : « La nuit tombait, et, avec elle quelque chose de fort, de rafraîchissant comme la tendre caresse d'une mère, se déversait dans la poitrine ; le silence vous effleurait le cœur de sa main chaude et veloutée et tous les mauvais souvenirs, toute la poussière brûlante et fine de la journée s'effaçaient de la mémoire. » (9) La nuit est alors associée à l'image maternelle, rassurante et protectrice : « Depuis longtemps j'avais fait amitié avec la nuit. Elle me cachait bien et j'avais confiance en elle (...) Elle avait toujours satisfait mon goût des présences secrètes. » (5) « quelquefois j'y avais surpris le passage furtif des animaux qui hantent les ténèbres mais, plus que leur fuite invisible, ce qui me troublait à l'abri de son ombre, c'était ce qui ne bouge pas (...) » « Jamais je n'ai reculé d'épouvante aux apparences de la nuit ; car j'ai pénétré la nuit même. L'effroi qu'inspirent les fantômes, l'horreur de leurs figures, mon enfance les a ignorés. » (5)

III - LA MUSIQUE

L'enfant, de par la sensibilité particulière que lui confèrent les auteurs, peut être ému par la musique ; ses réactions sont authentiques, indifférentes aux modes et aux conventions. Pour Jean-Christophe, (18) le premier contact avec la musique est une expérience bouleversante : «On est suspendu dans l'air comme un oiseau » «On est libre, on est heureux, il fait soleil. » « Ainsi l'enfant se promène dans la forêt des sons, et il sent autour de lui, des milliers de forces inconnues, qui le guettent et l'appellent, pour le caresser ou pour le dévorer. » Les thèmes de l'inconnu et de son appel, de la liberté, de l'envol vers le bonheur se retrouvent ici. L'enfant ne peut verbaliser les sentiments que suscite en lui la musique, comme l'exprime Vladimir : (19) « Ma mère jouait souvent deux morceaux et je me souviens parfaitement des sentiments qu'ils éveillaient en moi — On eût dit des souvenirs, mais lesquels ? J'avais l'impression de me rappeler des choses qui n'avaient jamais existé (...) » « La musique opérait ces miracles. Elle baignait les objets d'une atmosphère vaporeuse, où tout devenait beau, noble et désirable. Elle communiquait à l'âme un besoin dévorant d'aimer ; et en même temps elle lui offrait des fantômes d'amour, pour remplir le vide qu'elle-même avait creusé. Le petit Christophe était éperdu d'émotion. Il y avait des mots, des gestes, des phrases musicales qui le mettaient mal à l'aise ; il n'osait plus lever les yeux ; il ne savait pas si c'était mal ou bien, il rougissait et pâlissait tour à tour ; il en avait des gouttes de sueur au front ; et il tremblait que les gens qui étaient là ne s'aperçussent de son trouble. » (18) «Christophe ne pouvait pas répondre ; il était encore intimidé par son émotion, et il ne voulait pas parler, de peur de briser le charme ; il dût faire un effort, pour murmurer tout bas (...) » La musique aide l'enfant à s'évader dans son imaginaire ; réveillant son émotion, elle fait écho à quelque chose d'enfoui en lui ; inversement, l'enfant utilise la musique et l'intègre à ses rêveries : Milou (11) « tire de Madame Sauvin des plaisirs qui appartiennent à son monde à lui. Par exemple, il lui fait chanter des chansons dont il n'écoute pas les paroles, mais dont la musique accompagne les visions de son monde caché. » En fait, le plaisir pour la musique est exceptionnellement décrit dans les ouvrages.

IV - LES MOTS, LE LANGAGE, LES LIVRES.

LES MOTS ET LE LANGAGE

La plupart des romanciers accordent une grande importance à la découverte des mots qui, pour l'enfant peut prendre une double signification : elle le confronte au monde des adultes qui les a créés, avec ce que cela comporte de difficultés dans l'utilisation, mais elle est aussi le point de départ de la vie imaginaire et son instrument.

Le langage est d'emblée perçu comme fabriqué d'avance par et pour les adultes ; il ne répond donc pas à sa propre recherche d'expression : « Mais les mots, tous les mots de la langue française sont là rangés comme une armée qui lui barre la route(...) Il succombe soudain, et abandonne l'entreprise ; accablé, avec une sorte d'écœurement, et la sensation d'un vide immense en lui-même » « Oh ! se rendre maître d'une centaine de mots seulement et les forcer à dire cette chose très importante qu'il a à dire ! » (11) « Et une fois encore, ce fut la bataille avec les mots. Une fois encore ils se refusaient à nous. Pourtant, nous les avions bien accueillis lorsque nous les avions rencontrés pour la première fois dans les livres.» (11) « Il éprouvait un malaise étrange : il lui semblait mentir malgré lui, et que, plus il cherchait à dire la vérité, moins il y parvenait.» (13)

Confronté aux difficultés du langage, l'enfant en reprend les mots et leur associe, souvent du fait de la sonorité, une image et une signification personnelles : « Et le ton dont les grandes personnes prononcent ces mots de leur langage particulier ! Milou voudrait gifler ces messieurs ... L'usufruit est une pomme qui est tombée dans l'herbe et qui pourrit, toute ratatinée et fendue, sous les pluies de novembre. Les hypothèques sont d'affreux échafaudages noirs qu'on met devant les façades blanches des maisons » (11) « Et c'est alors qu'il trouve un mot qui contient d'une façon inexplicable tout ce qu'aurait embrasé la fable intitulée "La misère du couperet" et, la tête sous les draps, la main arrondie sur la bouche, il chuchote imperceptiblement : Justine ... Justine ... Justine ... » (11) « L'enfant malade » (6) reconstitue un langage personnel : « Jean avait choisi les mots qui convenaient au jeu de dames, au "solitaire" étoilé de billes de verre, au trou-madame, à maints divertissements désuets qui employaient l'ivoire, les bois de citronnier et la marquetterie.» « Dans le secret de son vocabulaire Jean appelait cette potion "le ravin aux cadavres" Mais rien n'aurait pu arracher de lui, jeter pantelantes aux pieds de Madame maman des syllabes aussi affreuses.» Colette fait de lui un authentique poète.

Parfois, les mots sont en eux-mêmes source de plaisir pour l'enfant : « Ce que j'écoutais, ce que je guettais c'étaient les mots : car j'avais la passion des mots, en secret, sur un petit carnet, j'en faisais une collection, comme d'autres font pour les timbres. J'adorais grenade, fumée, bourru, vermoulu et surtout manivelle : et je me les répétais souvent, quand j'étais seul, et pour le plaisir de les entendre. » (14)

Le plus souvent les mots incitent l'enfant à la rêverie, au voyage et exacerbent son imagination ; c'est le cas de Proust (17) lorsqu'il évoque les noms de villes : « Mais si ces noms absorbèrent à tout jamais l'image que j'avais de ces villes, ce ne fut qu'en la transformant, qu'en soumettant sa réapparition en moi à leurs lois propres ; ils eurent ainsi pour conséquence de la rendre plus belle, mais aussi plus différente de ce que les villes de Normandie ou de Toscane pouvaient être en réalité et, en accroissant les joies arbitraires de mon imagination, d'aggraver la déception future de mes voyages.» « Sans doute parce que j'y avais accumulé du rêve, ils aimantaient maintenant mes désirs.» « Je me serais rendu compte que ce que je voyais n'était nullement une ville, mais quelque chose d'aussi différent de tout ce que je connaissais, d'aussi délicieux, que pourrait être pour une humanité dont la vie se serait toujours écoulée dans des fins d'après-midi d'hiver, cette merveille inconnue : une matinée de printemps.» Si, chez Proust, l'imagination comble le mystère de l'inconnu, pour V. Larbaud (11) le pouvoir des mots est tel qu'il substitue l'imaginaire à la réalité : « Quand Arthur chantait cette chanson, en remuant les yeux, en arrondissant ses deux bras et en frappant le sol de ses talons, il devenait vraiment un Bamboula ... A ce moment, si on avait demandé quelque chose à Arthur, il ne savait pas le français ; il aurait poussé quelques cris étranges.»

LES LIVRES

La découverte des mots nous amène à aborder la fonction des livres pour l'enfant. Ils sont fortement valorisés pour de multiples raisons et en particulier parce qu'ils favorisent la rêverie et offrent à l'enfant des modèles d'identification, une occasion de découverte ; le goût pour la lecture est parfois présenté comme une passion dévorante, comme un désir obsédant : « Sans le bégaiement, il leur aurait expliqué qu'il se sentait poussé vers la lecture par une force irrésistible.» (12) « Son besoin de lire ne fit que croître, ce qui le rendit de plus en plus timide et méfiant en présence d'autrui. Telle fut la forme que prit chez Knut le refoulement (...) le plus grand supplice de son enfance.» (12)

Proust (17) imagine le livre : « non comme une chose ayant beaucoup de semblables, mais comme une personne unique.» Jean (6) désire avoir ses livres près de lui : « Ce n'est pas pour les lire, Madame Maman c'est pour qu'ils se réhabituent à moi...» Pour Marie-Claire, (2) son Télémaque fait figure d'ami : « J'aimais ce livre, il était pour moi comme un jeune prisonnier que j'allais visiter en cachette. Je l'imaginais vêtu comme un page et m'attendant assis sur la solive noire.»

Nous avons déjà vu que les héros des livres peuvent constituer un modèle d'identification : « Je m'identifiai passionnément à Joe, l'intellectuelle. Brusque, anguleuse, Joe se perchait, pour lire, au faîte des arbres ; elle était bien plus garçonnière et plus hardie que moi ; mais je partageais son horreur de la couture et du ménage , son amour des livres. Elle écrivait : pour l'imiter, je renouai avec mon passé et composai deux ou trois nouvelles.» (4) Le livre joue alors, par des processus d'introjection ou de projection, un rôle majeur dans le renforcement et la révélation des aspects de l'idéal du moi et du moi-idéal.

Comme précédemment, il est l'occasion d'évasions dans l'imaginaire et de connaissances nouvelles : « Parfois pourtant le livre me parlait plus ou moins confusément du monde qui m'entourait ou de moi-même : alors il me faisait rêver, ou réfléchir et quelquefois il bousculait mes certitudes.» « On ne me donnait que des livres enfantins choisis avec circonspection ; ils admettaient les mêmes vérités et les mêmes valeurs que mes parents et mes institutrices.» « Malgré leur conformisme, les livres élargissaient mon horizon.» (4) C'est ainsi que Knut découvre dans la bible les explications sur la procréation que lui refusent ses parents et son entourage.

Si l'on examine la question sous les aspects littéraires ou poétiques des ouvrages, on constate que les enfants sont rarement attirés par ces qualités. Gide, (8) cependant écoute son père lui lire le livre de Job : « Je ne jurerais pas naturellement que j'ai compris la pleine beauté du texte sacré. Mais cette lecture, il est vrai, fit sur moi l'impression la plus vive, aussi bien par la solennité du récit que par la gravité de la voix de mon père.»

En conclusion, l'imaginaire de l'enfant constitue un des thèmes importants et parfois unique, des récits. D'un langage sur l'enfant et ses représentations nous passons à un langage à partir de l'enfant : les descriptions débutent sur le monde de la petite enfance, modèle positif par excellence et fortement valorisé, existant dans une vie semi-rêvée où les jeux et les objets sont transformés par la seule force du désir. Ce langage fonde en l'enfant authentique la vérité et le meilleur de l'homme, puis il ordonne le monde en fonction de cette vérité primordiale.

« La croyance en l'état excellent d'un premier être humain que l'enfant reproduirait parce que son ontogenèse répète la phylogenèse de l'espèce, ou parce qu'il est un avatar de cette forme première, fait bien penser aux mythes de création.» (22) L'évolution de l'enfant dans ses oppositions au monde des adultes et sa transformation rappelent l'abandon du principe de plaisir et la soumission au principe de réalité. Au niveau du contenu également, les personnages symboliques sont dotés d'une puissance et d'un savoir extraordinaires qui les rapprochent encore des personnages sacrés du mythe traditionnel : ils communiquent directement avec l'univers, perçoivent des réalités invisibles aux adultes.

Ces notions nous conduisent naturellement à poser la question : tout personnage d'enfant recréé par l'auteur n'est-il pas symbolique ? En effet la représentation de l'enfant signifie pour l'écrivain l'évocation d'un autre état, passé et perdu, qui en ce sens permet à tous les fantasmes de combler les oublis du souvenir. Le récit ne peut apporter une description, mais s'il est moins objectif, il est chargé d'affectivité.

En fait il est difficile d'opposer le personnage symbolique à celui qui exprime le réel : les parts de symbolique, d'imaginaire, de réel s'associent en proportion variable, et sont difficilement dissociables.

Car il est des auteurs qui démythifient lucidement les stéréotypes à l'égard de l'enfant et se refusent à le figer en une nature spécifique, étrange, mystérieuse, voire douée de pouvoirs particuliers. En règle, les autobiographies, romancées ou non, présentées ou non comme telles, tentent cette approche de la réalité. Ces écrivains reprennent des caractéristiques réelles correspondant à des stades du développement de l'enfant : la non-dissociation de soi et du monde, la fusion de l'imaginaire et de la réalité.

Pour ce qui concerne la fonction des jeux enfantins, nous emprunterons à S. Freud (25) une affirmation qui nous paraît bien illustrée par les citations que nous avons extraites des ouvrages : « On voit les enfants reproduire dans leurs jeux tout ce qui les a impressionnés dans la vie, par une sorte d'ab-réaction contre l'intensité de l'impression dont ils cherchent pour ainsi dire à se rendre maîtres. Mais il est, d'autre part, assez évident que tous leurs jeux sont conditionnés par un désir qui, à leur âge, joue un rôle prédominant : le désir d'être grand et de pouvoir se comporter comme des grands. » Quant aux rêveries, « ces rêves éveillés ne sont autre chose que des accomplissements de désirs ambitieux et érotiques. ... »

***

LES ENFANTS ENTRE EUX

Dans un troisième chapitre nous évoquerons les regroupements spontanés d'enfants dans la mesure où ils complètent le modèle du personnage authentique et du «monde autre». Les regroupements imposés par les adultes révèlent l'opposition entre l'enfant et la société ; tous ces aspects sont abordés concomitamment dans les mêmes récits, cependant nous n'aborderons ce deuxième volet que dans le chapitre consacré aux images de la socialisation. Aux représentations des collectivités d'enfants, nous associerons celles des attachements affectifs qui unissent deux enfants.

I - LES REGROUPEMENTS SPONTANES D'ENFANTS

Pour la plupart des auteurs le groupe est le lieu d'une communion entre les enfants, dans une même vision du monde, par l'entraide et les buts poursuivis. Il se structure le plus souvent autour du jeu : aventures, cérémonies rituelles, récits imaginaires.

Ces groupes se constituent spontanément, sans contrainte externe apparente, dans un souci de protection, de réassurance contre l'extérieur, contre les autres, contre ceux qui sont différents : la famille, les adultes, d'autres groupes d'enfants : «Il n'avait pas envie de passer pour un dégonflé, d'autre part, il tenait beaucoup à faire partie de la bande (...)»(3) «Je vis avec plaisir quelques blouses neuves, qui, comme moi, n'osaient pas s'avancer trop loin, et qui ne parlaient à personne (...)»(16) «Ceux-là étaient mes amis, et formaient mon petit univers, dans lequel se passait continuellement des évènements d'une importance considérable». «D'un autre côté, nos familles ignoraient presque tout de cette vie scolaire : je n'en racontais à la maison que les épisodes plaisants, ou glorieux,(...).»(16)

Le groupe, parfois décrit comme un être collectif, est souvent l'occasion de partager un monde secret. Ainsi les «bottes de sept lieues»(3) sont-elles le «trésor commun» et secret de la bande : «Apprenant qu'il allait entrer en possession des bottes de sept lieues, les compagnons de Frioulat manifestèrent un mécontentement si vif qu'il éprouva le besoin de les rassurer». Et Antoine «en voulait à Frioulat d'avoir parlé à sa mère de ce qui aurait dû rester un secret d'écoliers». «Antoine en eût froid au cœur. Les bottes n'étaient plus ce trésor commun où chacun avait pu puiser sans risque d'approuvir le voisin».

Le groupe est aussi, par ailleurs, le lieu de cérémonies ritualisées, scellant son union et son indivisibilité, concrétisées par les serments et parfois les échanges de sang : «Si tu me jures de ne jamais en parler à personne, je vais te faire voir quelque chose. Mais il faut que tu jures croix de bois, croix de fer»(15) «C'était un serment solennel, qui n'était exigé que dans les grandes occasions»(15) «Sans doute ne trouvais-je pas à fumer un plaisir réel ; mais c'était un rite, celui de notre âge et de notre quartier ; il nous unissait comme les cartes ou le billard pouvaient unir nos aînés ; davantage même,d'être célébré dans un grenier perdu, cerné par la neige, battu certains jours par un vent terrible»(1) Les caractéristiques du monde «autre» de l'enfant, nous les retrouvons dans ces collectivités. Certains auteurs conçoivent, ici encore, une enfance éternelle et toujours identique à elle-même : «L'un après l'autre, nous faisions la même course sans cause, silencieux, comme un rite oublié des hommes et qui tout à coup renaîtrait, parce que dix enfants sont groupés une nuit d'été entre deux collines, parmi les bêtes et les plantes ... Dieu ! comme il faisait bon se retrouver les yeux noyés de fumée, mais coude à coude autour de notre feu !»(1)

Les enfants se soutiennent entre eux à l'égard des adultes : «Les enfants n'aiment pas se distinguer les uns des autres. Aucun d'eux n'avait envie d'être montré du doigt»(12) Ce soutien se manifeste soit lorsque ils sont opposés à d'autres groupes, soit lorsque l'un d'entre eux est la proie du clan adverse. C'est ainsi que Pagnol (16) se fait une réputation de redresseur de torts et de combattant valeureux en défiant un de ses compagnons de classe, appartenant au groupe des externes, qui avait humilié un interne et à travers lui l'ensemble des internes : «Il y avait les pensionnaires, les demi-pensionnaires et les externes qui constituaient une espèce très différente de la nôtre».

Le groupe apparaît bien structuré, régi par certaines règles, sous l'égide du chef qu'il s'est désigné. Enfreindre ses lois, s'opposer à son chef, se distinguer des autres individualités constituant le groupe, exposent l'enfant à s'en faire rejeter. Knut (12) en fait la triste expérience ; une première fois lorsqu'il se voit condamné à l'affront d'un déshabillage intégral, pour s'être heurté avec le chef de la bande : «Il avait subi une terrible épreuve. Après ce que lui avait fait Hugo, il se sentait livré sans défense à la curiosité de tout l'univers, comme s'il n'y avait plus rien de secret en lui, plus rien qui fut son bien propre. Comment oserait-il regarder quelqu'un en face ? Son cœur semblait sur le point de se briser. Il sanglota, grinça des dents, donna des coups de poing dans la mousse, torturé par le sentiment de sa faiblesse, par cette impuissance à se défendre, qui est le pire supplice d'un enfant maltraité.» «En même temps germait dans son âme un sentiment de révolte — non seulement contre les coupables, mais contre le monde entier — à la pensée qu'il lui faudrait attendre bien longtemps pour obtenir justice et vengeance.» Dans la poursuite du récit, Knut lance une plaisanterie désobligeante à l'égard de son institutrice. La violence des réactions de cette dernière, la gravité insoupçonnée de la situation, amènent les autres écoliers à se désolidariser de leur camarade : «L'atmosphère est oppressante. Les autres semblent avoir peur de lui. Personne ne rit plus de sa plaisanterie du matin. On la lui a restituée, et un silence absolu règne maintenant dans la classe.» Gide,(8) distingué par l'institutrice à l'occasion d'une récitation, subit la même expérience : «Ce stupide succès de récitation, et la réputation de poseur qui s'ensuivit déchaînèrent l'hostilité de mes camarades ; ceux qui d'abord m'avaient entouré me renoncèrent ; les autres s'enhardirent dès qu'ils ne me virent plus soutenu : je fus moqué, rossé, traqué. Le supplice commençait au sortir du lycée (...). Avec quelle appréhension j'attendais la fin de la classe ! Et sitôt dehors, je me glissais, je courais (...) Je sentais chez eux moins l'amour du jeu que la haine du misérable gibier que j'étais.»

De façon plus générale, tout enfant qui apparaît différent, selon les critères qui réunissent un groupe, se voit aussitôt exclu et isolé par l'être collectif qui ne se reconnaît pas en lui. En opposition avec une image de l'enfance, race à part, dont les membres communiquent entre eux de façon secrète et privilégiée, apparaissent les sentiments agressifs qui animent les enfants. C'est ainsi que Gide (8) devient la victime désignée des élèves de l'école communale, qui voient en lui le représentant de l'institution privée : «Je surpris au passage des ricanements, des regards narquois ou chargés de fiel, et continuai ma route du plus digne que je pouvais (...) Mon sang tombait dans mes talons ... je gardais, tout en marchant, les yeux fichés en terre, mais sentais son regard qui me braquait, et, dans mon dos je sentais le regard des autres.(...) Mais ce qui m'était le plus douloureux encore, c'était les rires des autres, leurs quolibets et les applaudissements qu'ils adressaient à mon agresseur.»

Ailleurs c'est le caractère particulier de l'enfant qui l'empêche de s'adapter à une collectivité et l'enferme dans un douloureux isolement : «Je me refusais à jouer avec les autres enfants ; je restais à l'écart, maussadement, près de ma bonne. Je considérais les jeux des autres enfants. Ils faisaient à l'aide de seaux des rangées de jolis pâtés de sable (...) Soudain, à un moment que ma bonne tournait la tête, je m'élançais et piétinais tous les pâtés.» (8)

*
* *

II - LA FRATRIE

La fratrie, dans le regroupement de fait qu'est la famille, prend les aspects les plus divers, mais se rapproche bien souvent du modèle des regroupements spontanés ; c'est pourquoi nous l'étudierons ici.

La naissance d'un enfant provoque un sentiment de frustration chez les aînés dans leurs relations avec leur mère, comme l'exprime Marcel Pagnol : (14) «De plus notre mère lui donnait le sein, ce qui me choquait beaucoup et effrayait Paul. Il disait «elle nous la mange quatre fois par jour». Mais quand elle se mit à tituber et à bégayer elle nous révéla notre force et notre sagesse, et nous l'adoptâmes définitivement.» Knut (12) ne peut communiquer avec son jeune frère Sture, si différent de lui parce que malade, et qu'on lui propose en modèle : «Sture ne se faisait jamais gronder. Et Jésus l'aimait tant, du moins à ce que disait leur mère, que Knut était jaloux. L'aîné prenait sa revanche quand ils couraient ensemble dans les champs labourés.» Marcel Arland (1) se trouve dans la même situation : «Et je tenais à lui, [son frère] sans doute, au point de ressentir comme mon propre mal tout mal qui l'atteignait, mais il n'y avait pas d'amitié entre nous, pas de confidences, pas de secrète et commune patrie.»

Des relations très affectueuses peuvent cependant s'établir entre les membres de la fratrie, le plus souvent empreintes d'un sentiment de supériorité de la part de l'aîné. Simone (4) et sa sœur cadette Poupette partagent les mêmes jeux, les mêmes connivences, en cachette des adultes : «Les amusements solitaires me semblaient fades : tout juste une manière de tuer le temps. A deux, une partie de balle ou de marelle devenait une entreprise, une course derrière un cerceau, une compétition.» «Il n'y avait rien de suspect dans nos propos ; néanmoins par l'importance que mutuellement nous leur accordions, ils créaient entre nous une connivence qui nous isolait des adultes : ensemble, nous possédions notre jardin secret.» «Pour l'instant, je me sentais protégée et guidée à la fois sur la terre et dans les voies célestes. Je me félicitais en outre de n'être pas livrée sans recours aux adultes ; je ne vivais pas seule ma condition d'enfant ; j'avais une pareille : ma sœur.» Le fait d'être l'aînée la conforte dans son sentiment d'importance : «Ce que j'appréciais le plus dans nos rapports, c'est que j'avais sur elle une emprise réelle. Les adultes me tenaient à leur merci. Si je leur extorquais des louanges, c'était encore eux qui décidaient de me les décerner (...) Entre ma sœur et moi, les choses se passaient pour de bon.» En grandissant, les liens se desserrent, Poupette revendique son indépendance et Simone connaît d'autres amitiés : «Mes parents me parlaient, et moi je leur parlais, mais nous ne causions pas ensemble ; entre ma sœur et moi, il n'y avait pas la distance indispensable aux échanges. Avec Zaza, j'avais de vraies conversations, comme le soir papa avec maman.»

Ailleurs, du fait de la différence d'âge qui sépare les enfants d'une fratrie, et du fait de l'absence réelle ou fantasmatique des parents, les aînés peuvent représenter une référence parentale pour les plus jeunes. Jacques Thibault (13) qui n'est plus un petit enfant, établit avec Antoine des relations du type enfant – parents, recherchant auprès de lui tendresse et protection : «Jacques, sans bien entendre, se serrait contre Antoine, avec un appétit soudain de tendresse. Il eût voulu se blottir près de lui, et rester là, longtemps, sans bouger, dans la tiédeur fraternelle de son corps.» «Il dévisageait son frère avec un intérêt passionné, et sa physionomie avait pris à l'improviste une expression d'intelligence et de maturité qui lui donnait dix ans de plus que son âge.» «Ses yeux clairs brillaient ; une sorte d'irritation vibrait dans sa voix. Il avait un pli bizarre au coin des lèvres : on eût dit qu'il en voulait à son frère d'avoir ainsi bouleversé son âme par ce souffle inattendu : il eut un rapide frisson ; puis son visage se détendit, prit une expression de fatigue extrême.»

Florence Dombey (7) qui, reproduisant le mode de pensée de son père, se situe exclusivement par rapport à son frère, «je m'appelle Florence Dombey ; je suis la sœur unique de mon petit frère.», représente pour celui-ci un substitut d'image maternelle. Florence absente, «Paul restait là ; il y avait dans son jeune cœur un vide douloureux ; tout ce qui l'entourait était devenu si froid, si nu et si étrange qu'il paraissait avoir loué la vie comme un appartement non meublé et attendre en vain la venue du printemps.» L'apparition de Florence à la fenêtre déclenche chez Paul des sentiments divers : «La façon dont il passa si vite à un état de plaisir sans bornes, debout à la fenêtre, envoyant des baisers, frappant dans ses mains, la manière dont la lumière quitta son visage lorsqu'il cessa de voir Florence et prit une expression de patiente mélancolie(...)»

«Il entendit s'élever dans le silence cette voix vibrante, si naturelle et si douce, qui établissait un lien d'or entre lui et tout l'amour et tout le bonheur de sa vie, et il détourna son visage pour cacher ses larmes, non, comme il le dit quand on recommença à lui parler, que la musique fut trop plaintive ou trop triste, mais parce qu'elle lui était si chère.» Sa fierté à l'égard de sa sœur reproduit les sentiments habituels des jeunes enfants pour leurs parents : «Son petit cœur se gonflait, son visage brillait en voyant combien chacun admirait sa sœur et qu'elle était le plus ravissant bouton de rose de la soirée.» De même il exprime son désir de ne pas lui déplaire, de répondre à l'image qu'elle peut se faire de lui : «Florence verrait que ses camarades l'aimaient ; elle en serait heureuse ; çà c'était son grand sujet.»

III - L'AMITIE

Après avoir étudié les différents aspects des relations de l'enfant et de la collectivité de ses semblables, nous en arrivons naturellement à aborder leurs attachements affectifs. Bien que de nature très variable selon l'âge, la personnalité et le sexe des enfants, nous tenterons de les regrouper dans deux parties concernant, l'une les enfants de même sexe, l'autre ceux de sexes opposés. Ils constituent un sujet de description important pour une variété assez étroite d'auteurs.

LES ATTACHEMENTS AFFECTIFS POUR DES ENFANTS DU MEME SEXE

Dans les «Enfantines» Valéry Larbaud étudie les caractéristiques très particulières des sentiments qu'une enfant de douze ans – Rose Lourdin (11) – peut éprouver pour une autre fillette, Röschen Kessler, d'un an plus âgée qu'elle, et beaucoup évoluée dans la voie de la féminité. Le comportement de Röschen apparaît prestigieux aux yeux de sa compagne qui l'admire : «Elle était rieuse et avait une certaine façon hardie de relever la tête et de partir en courant.» «J'admirai son impudence et son calme.» Alors qu'un enfant est généralement incapable de décrire de façon précise les traits physiques d'une personne, il peut le faire lorsqu'il s'agit d'un visage aimé. Ainsi Rose connaît «tous les traits de sa belle figure blanche et fraîche.»

Le caractère secret de tels sentiments est une notion fondamentale, car il apparaît très marqué chez l'enfant, et comme spécifique. C'est ainsi que l'enfant en redoute la découverte tant de la part de celui ou de celle qui inspire ces sentiments que de la part de son entourage, par crainte essentiellement d'être l'objet de leur moquerie : «Oh ! l'orage de mon cœur : tout mon être en déroute accueillait sa présence, et je n'osais la regarder que lorsqu'elle était un peu loin de moi.» «Je ne lui avais encore jamais parlé, mais je la regardais autant que je le pouvais, et chaque soir avant de m'endormir je pensais à elle avec tendresse.» «Il y eut des mois où ma vie fut remplie par le souci de voir Röschen, et l'espoir de lui rendre, si l'occasion s'en présentait, quelque grand service. Mais j'étais trop timide pour lui faire des avances.» «Oui, j'oserais lui dire tout cela, tout à l'heure, à la sortie de la classe. Il m'arrivait de courir vers elle, et tout à coup je m'arrêtais, hors d'haleine, le cœur battant sans mesure, la tête perdue. Je remettais à plus tard ma démarche. Jamais les occasions n'étaient assez favorables.» On demande à Rose de désigner une camarade pour lui tenir compagnie : «J'allais répondre «Kessler». Mais quelque chose de son regard m'arrêta. Il me sembla qu'elle lisait ma pensée et qu'elle attendait ma réponse pour éclater de rire. Alors je nommai une mauvaise élève de ma classe, qui était stupide et tapageuse et qui me taquinait parfois ...» «Dans un éclair j'avais vu quelqu'une des autres découvrant mon secret, et une pensée de meurtre avait traversé mon esprit.»

Ce type d'attachement n'a d'existence que dans le rêve, il ne dépasse pas le stade du désir et se définit, chez l'enfant, par l'absence d'accomplissement dans la réalité, par l'absence de passage dans l'acte : «Tout me séparait d'elle ; et j'imaginais volontiers des catastrophes – comme l'incendie du pensionnat – qui me permettrait de me lier à jamais d'amitié avec elle, en lui sauvant la vie.»

Cependant l'érotisation est loin d'être absente, même lorsqu'elle n'est pas reconnue comme telle. Rose éprouve les premiers désirs de contact corporel ; elle se revêt, toujours en cachette, des vêtements de Röschen, elle imagine des situations de contact empreints de sensualité : «Ou bien j'aurais voulu la taquiner, en passant près

d'elle dans la cour, la mettre en colère, et l'obliger à me battre. Etre battue, ou seulement bousculée par elle!»

Enfin c'est un sentiment exclusif, tant parce que l'enfant est jaloux des amitiés nouées en dehors de lui, que parce que l'objet de ses sentiments amoureux est unique : «Un soir, comme elle sortait pour monter au dortoir, une grande la prit par la taille et lui dit quelques mots à voix basse ... J'éprouvais alors une douleur aiguë et fis un grand effort pour ne pas crier. (...) De toute la nuit je ne pus dormir.»

L'amour de Vladimir pour Serioja (19) se situe dans le même contexte. Ici encore, c'est l'image prestigieuse de Serioja qui éveille l'amitié passionnée de Vladimir : «Je ne saurais vous dire combien je fus subjugué par son héroïsme : malgré une souffrance atroce, il ne s'était pas mis à pleurer ; il n'avait même pas montré qu'il avait mal, ni oublié le jeu un seul instant !» «L'originalité de sa beauté m'avait frappé immédiatement et j'avais éprouvé pour lui un attrait irrépressible. Il me suffisait de le voir pour me sentir heureux, et, quand il m'arrivait, en ce temps-là, de passer trois ou quatre jours sans lui, je m'ennuyais et je me sentais triste à pleurer.» Vladimir, tout comme Rose, est capable de décrire le visage aimé :«Le puîné des Ivine, Serioja, était un gamin aux cheveux bouclés, à la peau hâlée, au nez ferme et retroussé ; il avait des lèvres pourpres et fraîches qui recouvraient à peine la rangée supérieure proéminente de ses dents blanches, de beaux yeux d'un bleu foncé et d'une expression particulièrement hardie.» «Etait-ce enfin et surtout parce que c'est là un signe incontestable d'adoration, mais j'éprouvais pour lui autant de crainte que de tendresse. La première fois que Serioja m'adressa la parole, je pâlis, je rougis et ne pus rien répondre, éperdu d'un bonheur inespéré.» La crainte de la découverte de ses sentiments oblige l'enfant à les travestir : «Jamais un mot ne fut prononcé entre nous qui eut trait à mon adoration ;(...) Quant à moi, bien que je désirasse lui révéler mon âme, j'avais trop peur de lui pour être franc, aussi m'efforçais-je de feindre l'indifférence, me soumettant à lui sans murmurer.» «J'éprouve beaucoup de tristesse à évoquer ce sentiment merveilleux et frais, cet attachement désintéressé et sans bornes qui devait mourir sans s'être épanché, sans avoir provoqué d'échos.» Tolstoï aborde ici le caractère éminemment durable de ce type d'attachement. Seul l'imaginaire de l'enfant reçoit ses confidences : «Dans mon sommeil ou à l'état de veille, toutes mes rêveries se rapportaient à lui. Au moment de m'endormir, je souhaitais qu'il m'apparût en songe ; je le voyais, et j'étais heureux au-delà de toute limite. J'attachais tant de prix à ce sentiment que jamais je ne l'aurais confessé à quiconque.»

Gide (8) se souvient des brefs sentiments amoureux à l'égard d'enfants de son âge : «Il y en avait un pour qui je m'étais épris d'une véritable passion ... Il était peu considéré par les copains et participait rarement à leurs jeux ; pour moi, dès qu'il me regardait, je me sentais honteux de m'amuser avec les autres, et je me souviens de certaines récréations où, surprenant tout à coup son regard, je quittais tout net la partie pour venir auprès de lui. On s'en moquait. J'aurais voulu qu'on l'attaquât, pour avoir à le défendre.» Lorsque l'ami disparaît, «du moins une sorte de pudeur ou de timidité me retint de questionner les maîtres qui auraient peut-être pu me renseigner, et je gardai secrète une des premières et des plus vives tristesses de ma vie.» C'est un désir d'identification à l'ami qui entraîne Gide à ressentir la honte en partageant les jeux auxquels cet ami ne participe pas ; le même processus lui fait imiter l'enfant aveugle qui disparaît, lui aussi, brusquement : «Je m'en allai pleurer dans ma chambre, et durant plusieurs jours, m'exerçai à demeurer longtemps les yeux fermés, à circuler sans les ouvrir, à m'efforcer de ressentir ce que Mouton devait éprouver.» L'ambivalence est le plus souvent présente chez l'enfant qui craint ce qu'il désire le plus. Gide et Tolstoï ont tenté de l'exprimer : «Je ne pouvais déprendre de lui mes regards. J'eusse voulu attirer les siens, et tout à la fois je le craignais, à cause de mon accoutrement ridicule ; et je me sentais laid, misérable.» (8)

Ailleurs les auteurs décrivent les amitiés partagées entre enfants du même sexe, assez différentes dans leur conception, mais sous-tendues par les mêmes processus narcissiques. Jean-Christophe et Otto (18) décident d'être amis ; c'est un même désir d'amour qui les rapproche, eux si différents de par leur goût et leur éducation. L'imaginaire est ici encore le terrain d'élection pour le développement des sentiments tendres, tandis que la réalité s'avère décevante : «En route, ils ne parvinrent pas à échanger dix mots. Ils essayèrent d'y suppléer par des regards éloquents : cela ne réussit pas mieux. Ils avaient beau vouloir se dire ainsi quels amis ils étaient : leurs yeux ne disaient rien du tout, ils jouaient la comédie. Christophe s'en aperçut avec humiliation. Il ne comprenait

pas pourquoi il ne parvenait point à exprimer, ni même à sentir tout ce qui lui remplissait le cœur, une heure auparavant ... La vérité était que les deux enfants avaient depuis huit jours monté leurs sentiments à un diapason tel qu'il leur était impossible de les y maintenir dans la réalité, et qu'en se retrouvant, leur première impression devait être une déception : il en fallait rabattre. Mais ils ne pouvaient se résoudre à en convenir.» Une comparaison rapide entre ce récit et ceux qui précèdent montre combien les auteurs attachent de valeur au désir : non satisfait dans la réalité, il demeure présent au souvenir, à l'âge adulte même, car jamais déçu tant qu'il demeure au stade du plaisir imaginaire Sa réalisation ne peut qu'entraîner déceptions et échecs. L'image idéalisée que Jean-Christophe se fait de l'amitié rend compte de son intransigeance à l'égard d'Otto qui doit être tel que son ami l'imagine : «Sa nature loyale et emportée, qui, pour la première fois, faisait l'épreuve de l'amour, s'y donnait tout entière et voulait qu'on se donnât tout entier. Il n'admettait pas le partage en amitié. Il avait honte de la scène qu'il avait faite ; mais il était soulagé d'un grand poids. Ils se regardaient tous deux, plantés l'un en face de l'autre, immobiles et se tenant la main ; ils étaient très heureux et embarrassés de leur personne.» Jean-Christophe et Otto se rendent malheureux en exigeant une amitié qu'ils ne peuvent atteindre, et ce n'est qu'en redevenant des enfants spontanés qu'ils accèdent au bonheur : «Ils étaient tout à fait heureux maintenant et satisfaits d'eux-mêmes. C'est qu'ils n'essayaient plus de jouer aux amis héroïques ; ils étaient franchement ce qu'ils étaient : deux enfants.» «Ils avaient des façons spéciales d'écrire leur adresse sur la lettre, de poser le timbre-poste (...) Ces secrets puérils avaient pour eux le charme de doux mystères d'amour.» Nous retrouvons ici encore le besoin du secret qui entoure l'amitié ; découverte et jugée par les adultes, elle devient impossible. Les auteurs sont nombreux à contester les normes des adultes qui détruisent les sentiments authentiques et pudiques des enfants :«Ils essayèrent encore de se voir en cachette. Mais il fut impossible de retrouver l'abandon des entretiens passés. Les deux enfants, qui s'aimaient d'une tendresse si craintive qu'ils n'avaient jamais osé se donner un baiser fraternel, et qui n'imaginaient pas de plus grand bonheur que de se voir et de partager leurs rêves, se sentaient salis par le soupçon des cœurs malhonnêtes.»

Jacques Thibault,(13) lui aussi frustré sur le plan affectif, de caractère violent et emporté, se jette sans réserve dans l'expérience de son amitié pour Daniel de Fontanin à qui il peut enfin exprimer la tendresse de ses sentiments, jusque là jamais écoutée : «Je n'oublierai jamais les moments, trop rares, hélas, et trop courts, où nous sommes entièrement l'un à l'autre. Tu es mon seul amour ! Je n'en aurai jamais d'autre, car mille souvenirs passionnés de toi m'assailliraient aussitôt. Adieu, j'ai la fièvre, mes temps battent, mes yeux se troublent. Rien ne nous séparera jamais, n'est-ce pas ? Oh ! quand serons-nous libres ? » Cette amitié secrète, aussitôt que découverte à cause du «cahier gris» de leur correspondance, sera jugée par les professeurs et le père de Jacques, et condamnée selon les normes sociales, alors qu'elle conservait le caractère de pureté et de sincérité que les auteurs accordent volontiers aux amours enfantines : «En entrant, la même confusion les avait troublés : avoir à se dévêtir l'un devant l'autre (...) Toute envie de dormir était dissipée. Afin de retarder le moment pénible, ils s'étaient assis sur leurs lits pour faire leurs comptes.» La découverte du cahier gris, l'échec de la fugue dans laquelle Jacques entraîne son ami dans un sentiment de révolte contre son père, le séjour de Jacques au pénitencier et la séparation qui s'ensuit entre les deux amis, alliés à l'évolution différente de la personnalité de chacun, tous ces facteurs convergent vers l'éloignement physique et sentimental des deux jeunes garçons. Jacques l'ignore encore lorsqu'il décide de retrouver Daniel et de lui confier ses tourments, car c'est auprès de lui seul qu'il espère trouver une écoute : «Le pauvre gamin s'était trouvé le cœur si vide et tout à la fois si lourd, qu'il avait cédé au besoin de confier à un être jeune le secret de sa jeunesse ; bien plus : de partager avec Daniel ce poids qui l'étouffait.» Mais il se heurte alors à la réalité : «Jacques eut une impression pénible, comme s'il eût essuyé une offense. De minute en minute son ami lui devenait étranger.»

Les échecs de ces amitiés partagées, du fait de l'intervention des adultes, mais aussi parce que l'enfant évolue et s'éloigne peu à peu de son enfance pour se rapprocher de l'âge d'homme, justifient d'une certaine manière les amours secrets, inavoués de Rose, de Vladimir, de Gide et de bien d'autres, qui en conservent intact le souvenir.

LES ATTACHEMENTS AFFECTIFS POUR DES ENFANTS DE SEXE OPPOSE

Les relations entre garçons et filles s'établissent selon des modes bien plus divers.

Bien souvent les écrivains masculins qui prennent un garçon pour héros, donnent une image très dévalorisée de la fille qui, du fait de son développement physiologique plus rapide, passe plus tôt dans le monde des adultes. Julia Devincet, petite fille hypersocialisée qui se joue de Milou,(11) est une représentation exemplaire de ces personnages féminin ; elle est hypocrite, perverse, le pousse à désobéir pour ensuite le faire gronder en rapportant la faute aux adultes ; elle provoque Milou qui se laisse prendre au piège de la perversité : «Monsieur veut-il faire l'aumône d'un baiser à sa petite servante ...»Dans «L'âne culotte»,(5) Anne-Marie exerce un chantage sur Constantin en exigeant qu'il lui rapporte un rameau d'aubépine de «noir-asile», en échange de son silence sur la visite du garçon à ce lieu interdit : «Ce défi m'exaspéra. Quoiqu'elle fut déjà grande et forte, je fus pris du désir de la gifler et de la battre.» Marcel Pagnol(16) est d'abord irrité par Isabelle, prétentieuse et sûre d'elle : «Mais parce qu'elle m'agaçait, je dis d'un air tout à fait naturel : "ce doit être un serpent. Ici c'est le vallon des serpents. Ils se nourrissent de rats, et comme il y a beaucoup de rats, ça fait qu'il y a beaucoup de serpents."» En fait, il est attiré par cette féminité plus complète que celles des filles de son âge ; il tente de se défendre de ses sentiments pour elle : «Tu inventes ça parce que tu crois que ça va me rendre jaloux. Mais moi je peux te dire que ça m'est bien égal, et même que je m'en fiche complètement. Et ce n'est plus la peine que tu m'en parles, parce que je ne t'écouterai même pas.» Puis il cède sans réserve, ne pense plus qu'à celle qui occupe désormais la place prépondérante dans son imaginaire : «Mais je n'écoutai plus leur conversation, cent fois entendue, car le souvenir d'Isabelle, perdue dans les fenouils sous une couronne de coquelicots, occupa soudain toute ma pensée. Je mangeai distraitement, et j'entendais l'immense musique à travers laquelle la voix de mon père prononçait des mots mystérieux.» «Dès que j'eus avalé la dernière bouchée de mon dessert, je déclarai que je devais me lever le lendemain de très bonne heure pour aider Lili, et je montai me coucher. En réalité, je courais à mon rendez-vous de chaque soir avec mes souvenirs de la journée.» Pagnol est totalement asservi par Isabelle qui le traite comme un objet, un «animal de cirque» dont elle s'amuse. Il accepte cette situation mais s'en défend auprès des autres, de son frère, de sa famille ; il tente de leur donner une certaine image, si différente de la réalité, de ses relations avec Isabelle : «"En tout cas, j'ai décidé de ne plus aller là-bas et je viens de le lui dire (...) Elle a pleuré ; et je crois qu'elle va partir." Je mentais vaniteusement mais sans remords, parce qu'elle m'avait dit qu'elle pleurerait en partant.»

Dans la plupart des cas, le caractère prestigieux conféré aux relations entre garçons et filles, tend à un certain désinvestissement de l'amitié entre enfants du même sexe. Ainsi, l'attraction qu'exerce Isabelle sur Marcel(16) éloigne celui-ci de son ami Lili : «Je passais désormais toutes mes journées avec Isabelle, et Lili ne revint plus à la maison. Il m'arrivait parfois de penser à mon ami, mais c'était tant pis pour lui.(...) En effet, quand je revoyais son visage, j'étais blessé par le remords, et honteux de ma trahison : mais c'est à lui que j'en voulais de cette honorable souffrance (...) Et quoiqu'il ne m'eût jamais rien demandé, je le trouvais trop exigeant, et je lui reprochais le chagrin que lui causait sans doute mon absence.» Pagnol démonte dans ce passage un processus de défense par projection.

De même, pour Vladimir,(19) la rencontre de Sonia sonne le glas de son amitié pour Serioja. Il est subjugué par Sonia, âgée de douze ans, lors d'un bal et tente de se faire remarquer d'elle : «Sonia accaparait toute mon attention. Je me souviens que lorsque je bavardais avec Volodia et Etienne à un endroit du grand salon d'où nous pouvions la voir et où elle-même pouvait nous voir et nous entendre, je parlais très volontiers, et, s'il m'arrivait de placer un mot que je croyais drôle ou bien trouvé, je haussais la voix et me tournais vers la porte du petit salon. Ailleurs, quand on ne pouvait plus nous voir ni nous entendre, je me taisais et ne trouvais plus aucun agrément à la conversation.»

Cette pudeur, ce caractère secret que nous avons rencontrés en examinant l'amitié entre enfants du même sexe, nous les retrouvons lorsqu'on s'intéresse aux sentiments éprouvés par un enfant du sexe opposé. Marcel Proust(17) est amoureux de Gilberte Swann dont le nom, tant désiré, suffit à l'émouvoir : «Ce nom, devenu pour moi presque mythologique, de Swann, quand je causais avec mes parents, je languissais du besoin de le leur entendre dire, je n'osais pas le prononcer moi-même, mais je les entraînais sur des sujets qui avoisinaient Gilberte et sa famille, qui la concernaient, où je ne me sentais pas exilé trop loin d'elle.» «Alors j'étais obligé de reprendre ma respiration, tant, en se posant sur la place où il était toujours écrit en moi, pesant à m'étouffer ce nom qui, au moment où je l'entendais, me paraissait plus plein que tout autre, parce qu'il était lourd de toutes les fois où, d'avance, je l'avais mentalement proféré.» L'enfant idéalise encore l'image de Gilberte, la lui rendant inaccessible ; dans le même temps il désire et craint de la démythifier ; la rapprocher de lui c'est d'abord imaginer qu'il puisse la blesser : «Je l'aimais, je regrettais de ne pas avoir eu le temps et l'inspiration de l'offenser, de lui faire mal, de la forcer à se souvenir de moi. Je la trouvais si belle que j'aurais voulu pouvoir revenir sur mes pas, pour lui crier en haussant les épaules : "Comme je vous trouve laide, grotesque, comme vous me répugnez."» Il est aidé en cela par l'intervention de la mère de Gilberte : «L'impression laissée en moi par le ton despotique avec lequel la mère de Gilberte lui avait parlé sans qu'elle répliquât, en me la montrant comme forcée d'obéir à quelqu'un, comme n'étant pas supérieure à tout, calma un peu ma souffrance, me rendit quelque espoir et diminua mon amour.»

Pour Milou,(11) Justine devient un personnage quasi mythique, digne d'entrer dans son «monde invisible» :«Et tout aussitôt, avant même qu'elle ait dit un mot, Justine pénètre dans le monde imaginaire de Milou.» Comme Gide, il s'identifie à elle au point de reproduire en cachette une blessure qu'elle s'est faite : «Le sang coule doucement, par petites secousses. Justine l'apprendra. (Elle pensera peut-être : "Tiens, c'est arrivé au fils des maîtres la même chose qu'à moi, et au même doigt de la même main.") Mais il vaudrait mieux qu'elle n'en sût jamais rien. Si, par hasard, elle allait deviner (...)» Continuons la pensée de l'enfant : si elle allait deviner, ... elle se moquerait certainement de lui. L'amitié permet aussi aux enfants de se comprendre mieux, et Justine, interrogée par les adultes, sait ce qu'elle doit répondre en regardant Milou : « Quand on interroge la personne que nous aimons entre toutes, il nous semble que c'est nous qu'on interroge.»

Constantin Gloriot(5) partage avec Hyacinthe un secret : la lettre qu'elle lui a adressée et qui a provoqué sa fugue pour aller retrouver sa grand-mère malade : «Tout mouvement d'approche, tout essai de contact m'eût inspiré de la répulsion. Mais du moment que, d'elle à moi, elle avait réussi à jeter le lien de cette complicité, il me semblait étrange qu'ensuite elle n'eût pas su établir quelque confiance dans nos rapports. Le fait que je n'avais pas montré la lettre n'était-il pas, lui aussi, comme un aveu ? N'avais-je pas ainsi fourni la preuve que j'acceptais un don obscur ? Pourquoi donc laissait-elle inachevé le travail d'un accord dont les premiers mouvements avaient été tenus secrets par moi, et si jalousement ? » «Car c'était elle que j'attendais, et je souffrais qu'elle n'eût pas répondu plus tôt à cette attente. Je pressentais que si Noir-Asile lui était devenu indifférent, du coup se dissipait le charme qui, en l'attachant à ces lieux, l'avait aussi par d'inconnaissables démarches, associée à mes secrets d'enfant et liée aux puissances obscures. Je l'aimais.»

Il apparaît très artificiel d'envisager ainsi les enfants entre eux, sans évoquer leurs rapports avec la société en général. Cette conduite nous a été dictée par un souci de clarté relative dans l'exposé, même si cette schématisation falsifie quelque peu l'intention des auteurs.Certains d'entre eux retrouvent dans le groupe les caractéristiques de l'enfant isolé dans ses jeux et ses rêveries. D'autres mettent davantage en évidence la double fonction du groupe : répondre au désir de communication de l'enfant et lui permettre aussi d'exprimer son agressivité.

La découverte de l'amitié et de l'amour apparaît très fortement valorisée dans les récits qui, pour la plupart, montrent sa dégradation du fait de la socialisation de l'enfant et des conceptions des adultes, aspect que nous développerons dans le chapitre suivant. L'évocation de l'amitié chez l'enfant, et surtout celle de ses attachements passionnés pour un autre enfant, nous semble particulièrement intéressante car elle rend compte de leur nature spécifique ; leur compréhension est d'un apport capital dans la connaissance de l'affectivité de l'enfant. Les récits que nous avons choisis décrivent ces expériences qui ont pu échapper aux souvenirs personnels ; ils en présentent le caractère

- secret, du fait de la peur qu'a l'enfant d'être moqué
- érotisé, alors que le désir n'a d'existence que rêvée, et ne se réalise jamais
- exclusif
- durable aussi, dans le souvenir de l'écrivain
- généralement porté sur l'entourage familier d'un enfant aux approches de la puberté.

***

LES ENFANTS CONFRONTES AUX ADULTES

Dans une quatrième partie nous analysons donc les rapports enfants-adultes, le plus souvent perçus dans la littérature comme un système oppositionnel dont le pôle positif est représenté par l'enfant authentique et le pôle négatif par l'adulte, préfiguré par l'enfant socialisé, modelé par lui. Les personnages adultes renforcent, dans cette optique, l'image mythifiée de l'enfant évadé du quotidien et des normes catégorisantes ; on y retrouve les multiples visages sous lesquels les adultes sont apparus à des enfants et ont été figés de façon caricaturale par le souvenir. La majorité des adultes ne comprennent pas l'enfant ou s'opposent à lui. Parfois cependant «une grande personne» est capable de percevoir l'image de l'enfant authentique, voire de partager son univers. En fait, les premières réactions de l'enfant à l'égard de l'adulte sont souvent présentées sous un jour favorable : l'enfant recherche l'affection de l'adulte et sa sécurité auprès de lui. Les déceptions seront à l'origine de l'image dévalorisée de l'adulte. Nous aborderons successivement ces deux types de relation opposés que l'enfant établit avec les adultes.

I - LES SENTIMENTS POSITIFS A L'EGARD DES ADULTES

LES RELATIONS DE CONFIANCE

Certains auteurs adoptent le regard de l'enfant pour observer l'adulte ; ils décrivent les sentiments et les attitudes de l'enfant devant l'adulte, ses échanges avec lui. Ils montrent des enfants débordant de tendresse et de confiance dans l'adulte, exprimant leur peur de perdre l'amour.

Gide,(8) à la mort de son père, se sent «enveloppé par cet amour (maternel) qui désormais se refermait sur (lui)»

Simone (4) éprouve un sentiment de protection dans la présence de Louisa, sa gouvernante : «C'est à Louisa que j'ai dû ma sécurité quotidienne.» «Sans mystère puisqu'elle n'existait – du moins je le croyais – que pour veiller sur ma sœur et sur moi.» «Sa présence m'était aussi nécessaire et me paraissait aussi naturelle que celle du sol sous mes pieds.» Les adultes «me garantissaient le monde, et je ne tentais que rarement de le pénétrer sans leur secours.» Vladimir (19) ressent l'existence auprès de lui de sa gouvernante comme naturelle et nécessaire, sans en prendre conscience : «Aussi loin que remontent mes souvenirs je me rappelle Nathalia Savichna, son affection, ses caresses. Mais c'est seulement maintenant que je suis capable de les apprécier (...) J'étais tellement accoutumé à sa tendresse désintéressée que je n'imaginais pas qu'il pût en être autrement ; je n'éprouvais aucune gratitude à son égard.»

Pour Constantin Gloriot,(5) «la conduite de grand-mère obéissait toujours à des raisons sacrées. On ne l'interrogeait pas ; on la contemplait. Il suffisait qu'on se sentit aimé, compris, guidé, protégé.»

Marcel Arland (1) éprouve plus de bien-être et de sérénité avec son grand-père qu'auprès de sa mère : «Ce n'était point la tendresse exigeante que je portais à ma mère en dépit de nos querelles, mais une affection plus sourde, plus grave, plus timide aussi, une ébauche, un pressentiment d'amitié virile. Sa seule présence m'apaisait. Placés l'un près de l'autre, à table, en face de ma grand-mère, je croyais découvrir entre lui et moi je ne sais quelle connivence.»

LES RELATIONS DE PRESTIGE

Son admiration pour l'adulte est souvent évoquée ; elle régit dans la plupart des cas les rapports de l'enfant et de son père, mais d'autres personnages peuvent constituer une image d'identification possible : «Hassler fut le modèle vivant sur lequel Jean-Christophe eût les yeux fixés.» (18) «Il tressaillait d'orgueil, comme si ces honneurs étaient pour lui. Il jouissait de voir le visage de Hassler s'illuminer d'un contentement enfantin.» (18) Pour Vladimir, (19) le personnage de Gricha prend une dimension quasi surnaturelle lorsqu'il l'observe alors que le mendiant se croit seul : «J'avais cru m'amuser en me cachant dans le débarras ; au lieu de cela je tremblais et mon cœur se serrait (...) Continuant d'épier les propos et les gestes de Gricha, avec un sentiment d'admiration enfantine, de pitié et de vénération (...) »

LE BESOIN D'AMOUR

Par ailleurs, les enfants débordant naturellement de tendresse, ont d'autant plus besoin de se sentir aimés qu'ils le sont moins. Le désir de Paul (7) «c'était d'être un bon petit garçon, serviable et paisible, qui s'efforçait sans cesse de s'attirer l'affection et l'amitié de ses semblables.» «De jour en jour, à mesure que le moment du départ approchait, il s'était mis à désirer toujours davantage être aimé de toute la maison ; (...) il se sentait un besoin graduellement croissant d'aimer toutes choses et tout le monde chez le Docteur Blimber.» Ce désir répond chez lui à celui de faire plaisir à sa sœur, et il évoque aussi son rapport avec la mort prochaine, car le départ de l'internat est préparé par Paul, sans espoir de retour. Le besoin toujours insatisfait d'être aimé rend aussi l'enfant plus vulnérable : «Le bon Christophe se laissait toujours prendre ; il avait un tel besoin d'être aimé qu'un mot affectueux suffisait pour désarmer sa rancune. Il leur eût tout pardonné, pour un peu d'amour.»(18)

L'enfant est toujours sensible aux égards qu'on a pour lui. Knut (12) rencontre pour la première fois une expression de la confiance d'un adulte, son institutrice : «Elle les [les livres] lui avait prêtés, voilà tout, sans aucune arrière-pensée. Il en fut profondément ému, car c'était la plus grande preuve de confiance qu'il eût jamais reçue d'un être humain. Le cœur gonflé de reconnaissance, il souhaita s'en montrer digne.» Alexis (9) est profondément ému de la tendresse qu'il découvre entre ses grands-parents et qu'ils lui font partager : «Les sanglots m'étouffaient moi aussi ; n'y tenant plus je sautai à bas du poêle et je courus vers mes grands-parents ; je pleurais de joie parce que je ne les avais jamais entendus prononcer d'aussi belles paroles, et de chagrin car je partageais leur peine ; je pleurais aussi parce que ma mère était revenue ... Ils me laissaient pleurer avec eux, comme si j'étais leur égal, ils m'embrassaient, me serraient dans leurs bras en m'arrosant de larmes.» Vladimir (19) exprime à l'égard de son précepteur des sentiments aussi extrêmes que contradictoires parce qu'il est à la fois trop proche et trop disponible : «Comme il est bon et comme il nous aime ! Et moi qui pensais tant de mal de lui ! (...) Je m'en voulais à moi-même et j'en voulais à Carl Ivanytch, j'avais à la fois envie de rire et de pleurer : mes nerfs étaient irrités.» «L'expression de son visage de brave Allemand, l'intérêt avec lequel il essayait de deviner la cause de mes larmes me firent pleurer encore plus abondamment. J'éprouvais des remords, je ne comprenais pas comment quelques instants plus tôt, j'avais pu détester Carl Ivanytch, trouvant «infects» sa robe de chambre et son bonnet à glands. Maintenant, au contraire, tout cela me semblait plein de charme, et le gland, accroché à son bonnet, devenait un indice de sa bonté.»

LA SENSIBILITE POUR LA SOUFFRANCE DES ADULTES

La sensibilité particulière de l'enfant lui fait partager la souffrance d'autrui, celle des êtres qu'il chérit. Lorsqu'il est hospitalisé, Antoine (3) pense à sa mère demeurée seule dans leur chambre, inquiète pour lui, et attend sa visite : Il «y pensait depuis la veille. Il avait eu peur pour sa mère de cette nuit d'angoisse dans la mansarde froide et de toutes les nuits à venir.» Marcel Arland (1) est, lui aussi, sensible à la misère des autres : «Toutefois si je restais indifférent à ma pauvreté, si peut-être même j'en tirais quelque orgueil, celle des autres m'atteignait durement.» Il partage leur gêne et leur honte : «Notre compagnie, la charité satisfaite de ma mère, le silence qui s'établit soudain, il n'était rien qui ne dût l'atteindre (...) Au revoir, messieurs, dames, dit-elle. Merci. Peu de choses m'ont causé plus de honte que ce merci.» Alexis (19) ne comprend

pas le manque de reconnaissance que témoigne son grand-père à son ancien ouvrier Grigori, devenu aveugle, et contraint de mendier son pain : «Je le voyais souvent sans jamais entendre un son sortir de ses lèvres et ce silence m'oppressait douloureusement. Jamais je ne m'approchais de lui, une force irrésistible m'en empêchait. Au contraire, dès que je l'apercevais, je rentrais à la maison, en courant et j'annonçais à grand-mère :
– Voilà Grigori

– Vraiment ? s'écriait-elle d'une voix compatissante et inquiète. – Tiens, cours vite lui porter ça !

Je refusais brutalement avec colère.» «Une fois, il demanda où j'étais ; grand-mère m'appela, mais j'allai vite me cacher derrière le tas de bois. J'avais trop honte en sa présence et je sentais bien que grand-mère éprouvait le même sentiment.

– Pourquoi te sauves-tu, demanda-t-elle tout bas.

– Et pourquoi donc grand-père ne lui donne-t-il pas à manger ? demandai-je à mon tour.»

LES PERSONNAGES PRIVILIGIES

L'enfant éprouve souvent de l'amitié pour les adultes qu'il sent proches de lui par l'âge ou la fragilité : Simone (4) aimait «tante Lili parce qu'elle était jeune : elle vivait chez ses parents, comme une enfant, et me semblait plus proche que les autres adultes.» Marcel Arland (1) parle de M. Laurent : «Il semblait pouvoir se passer du monde, et tant d'indépendance m'avait d'abord effrayé. Mais il m'arriva de le voir troublé par une attention, une parole aimable, un sourire. Son regard devenait indécis, sa démarche moins autoritaire. Il se révélait vulnérable ; je pouvais l'aimer.»

LE DESIR DE RETROUVER UN ETRE CHER – LES FUGUES

L'enfant, dans la mesure où il se sent protégé par certains adultes et leur en témoigne sa reconnaissance, supporte mal d'en être séparé. Marie-Claire,(2) éloignée de sœur Marie-Aimée, la fait revivre en imagination : «J'avais une si grande envie de la voir qu'il m'arrivait de fermer les yeux en imaginant qu'elle venait dans le sentier.» Le refus du fermier de l'accompagner pour aller lui rendre visite, la désespère : «J'en restai tout étourdie. C'était comme si j'avais appris un grand malheur et, chaque fois que j'y pensais, je voyais sœur Marie-Aimée comme une chose très précieuse que le fermier aurait brisée par mégarde.» Elle tente une fugue et, rattrapée, ne peut que répéter : «Je veux aller voir sœur Marie-Aimée.» «Je levai les yeux sur lui pour dire que je me sauverais encore s'il ne voulait pas me conduire vers sœur Marie-Aimée.» Constantin Gloriot,(5) à l'annonce de la maladie de sa grand-mère, fugue aussitôt pour la rejoindre : «Je rentrai aussitôt à la maison, déposai sur la table la lettre destinée aux cousins et montai dans ma chambre. (...) A pied, il me faudrait deux jours pour les parcourir, car il ne me vint pas à l'esprit de prendre le train ou la diligence ; on m'y aurait vite retrouvé.»

LA CRAINTE DE PERDRE L'AMOUR DE L'ADULTE

Plusieurs personnages expriment la peur de l'enfant de perdre l'amour de l'adulte, et son besoin d'en être approuvé. Marie-Claire (2) craint de déplaire à sœur Marie-Aimée : «J'entendais d'avance le reproche si mérité. Les jours où je n'entendais pas de reproches, je voyais un front plissé, des yeux courroucés qui me suivaient longtemps sans se détourner ; j'étais si écrasée de honte que je pouvais à peine lever les pieds.» De nombreux enfants préfèrent être punis sévèrement lorsqu'ils sont en faute, plutôt que de ressentir le jugement de ces adultes dont l'amour leur est nécessaire : «Je baissais la tête car je n'aimais pas raconter mes fredaines devant grand-mère Saturnine. Grand-mère Saturnine ne grondait guère, mais il arrivait qu'on vit se former sur le coin de sa bouche un petit sourire de travers. Il restait là un bon moment, juste ce qu'il fallait pour vous donner envie d'entrer sous terre.»(5) La même crainte de décevoir sa mère, ou de la peiner, anime Simone(4) : «Quand elle était fâchée, elle me «faisait les gros yeux» ; je redoutais cet éclair orageux qui enlaidissait son visage ; j'avais besoin de son sourire.» «Je crois que je craignais, autant que ma propre déchéance, ces remous de son cœur.» «Si elle m'avait convaincue de mensonge, j'aurais ressenti plus vivement son scandale que ma honte : l'idée m'en était si intolérable que je disais toujours la vérité.» «Il y avait un mot dont elle usait volontiers et qui nous paralysait

ma sœur et moi : «c'est ridicule !» Marie-Claire,(2) malgré son innocence en l'occurrence, est effrayée à l'idée de décevoir son ami : «Je fus pris d'une grande honte en pensant qu'il pouvait penser que je mentais, et je ne pus m'empêcher de pleurer.» Les enfants éprouvent alors le besoin de se racheter, ainsi Dolly (11) auprès de son professeur : «Le lendemain de ces jours où elle avait fait la méchante, elle se montrait pleine d'égards pour moi. Elle pensait m'avoir profondément blessé ; elle avait besoin d'être pardonnée ...»

LE BESOIN DE FLATTERIE

Simone de Beauvoir (4) tente avec force, nous l'avons vu, de démythifier le personnage de l'enfant ; elle montre le piège dans lequel il peut tomber, celui de se laisser aliéner par les désirs et les goûts de l'adulte : «Non seulement les adultes brisaient ma volonté, mais je me sentais la proie de leurs consciences. Celles-ci jouaient parfois le rôle d'un aimable miroir ; elles avaient aussi le pouvoir de me changer en bête, en chose.» Elle franchit, non sans réticence, le pas étroit qui sépare le besoin d'être aimé et de ne pas décevoir ou déplaire, de celui de plaire : «Il n'en faut pas beaucoup pour qu'un enfant se change en singe ; auparavant je paradais volontiers ; mais je refusais d'entrer dans les comédies concertées par les adultes ; trop âgée à présent pour me faire caresser, câliner, cajoler par eux, j'avais de leur approbation un besoin de plus en plus aigu.» «Je m'étais définitivement métamorphosée en enfant sage. Les premiers temps, j'avais composé mon personnage ; il m'avait valu tant de louanges, et dont j'avais tiré de si grandes satisfactions, que j'avais fini par m'identifier en lui : il devint ma seule vérité.» L'enfant finit par tirer profit de sa situation et utilise les adultes comme ils l'aliènent : «Je me plaisais et je cherchais à plaire.» «Les amis de mes parents encourageaient ma vanité : ils me flattaient poliment, me cajolaient (...) je tenais particulièrement à les intéresser : je bêtifiais, je m'agitais, guettant le mot qui m'arracherait à mes limbes et qui me ferait exister dans leur monde à eux pour de bon.» «On disait aussi, non sans un soupçon de fierté : «Simone est têtue comme une mule.» J'en pris avantage. Je faisais des caprices ; je désobéissais pour le seul plaisir de ne pas obéir (...) Ces menues victoires m'encouragèrent à ne pas considérer comme insurmontables les règles, les rites, la routine.» D'autres auteurs ont insisté sur les effets néfastes de la flatterie à l'égard de l'enfant : lui faire sentir qu'il est un personnage important l'entraîne à jouer les vedettes, à ne plus supporter de ne pas être le centre des conversations et de l'intérêt de tous ; Milou, (11) le jour de son anniversaire «est très gai, et ses mauvais penchants d'enfant gâté se donnent libre carrière. Il pose des questions aux invités et appuie ses coudes sur la table.» Nous avons vu Milou, enfant authentique ; il est déformé sans en avoir conscience et profite de sa situation d'héritier ; cependant le modèle idéal de l'enfant qu'il aurait dû être demeure latent, incarné par Dembat dans son monde invisible. Paul, (7) lui aussi, «était conscient de sa propre importance et de la dépendance des personnes et des choses à son égard.»

Parfois, l'enfant parvient à cliver sa vie sociale et sa vie personnelle, l'une étant le prix à payer pour sauvegarder l'autre et la garantir de l'intrusion des adultes. Le personnage de «Devoirs de vacances»(11) en est un exemple : «Une fois accomplis les petits tours de politesse qu'on nous avait appris, nous nous repliions sur nous-mêmes, et il n'y avait pas moyen de nous tirer une parole.» Mais, le plus souvent, l'enfant, à se compromettre ainsi, perd son authenticité et sa sincérité. Pour Knut (12) «sensible aux punitions, il obéissait par crainte, sur le moment. Le repentir et l'amélioration disparaissaient en même temps que la souffrance. Enclin au mensonge, il mentait pour échapper au travail.»

LA CRISE DE CONFIANCE

L'enfant, en découvrant les faiblesses de l'adulte qui assurait sa sécurité, est déçu et perd en même temps une partie de sa confiance en lui-même. La plupart des auteurs signalent l'importance de cette confrontation avec cet aspect de la réalité dans l'évolution de l'enfant. Marcel Arland (1) se défend contre la réalité des mensonges de sa mère : «Je me refusais souvent à y croire. «Elle s'est trompée, me disais-je.», ou bien «elle a oublié». Mais qu'elle fît un mensonge sachant que c'était un mensonge, qu'elle nous tendît un piège, qu'elle nous trompât, cela me semblait monstrueux ; c'était toute notre vie bafouée.» «J'eus un sentiment d'accablante tristesse. Maman mentait.» Knut (12) éprouve les mêmes sentiments à l'égard de son institutrice : «Non, non, il ne

fallait pas douter de son innocence. Elle n'était pas capable de cela. Le jeune garçon se raccrochait désespérément à cette foi. Il voulait garder intacte l'image qu'il s'était forgée.» Marcel Pagnol (14) découvre le mensonge de son oncle : «Et il avait l'audace de me mentir «pour mon bien» ! C'était donc me faire du bien que me réduire au désespoir ? Et moi, qui l'avait serré sur mon cœur si tendrement ! Je lui vouai, solennellement, une rancune éternelle.» «Je découvris ce jour-là que les grandes personnes savaient mentir aussi bien que moi, et il me sembla que je n'étais plus en sécurité parmi elles.» Pour Marie-Claire(2) : «Une sorte de déconsidération me venait pour sœur Marie-Aimée, que j'avais toujours crue sans défaut.»

La plupart des auteurs montrent que le sentiment d'injustice est d'autant plus cruellement ressenti qu'il est provoqué par un être plus cher à l'enfant. Edmond Jaloux (10) s'oppose à cette idée : «L'injustice n'indigne les enfants que lorsqu'elle leur vient de ceux qu'ils n'aiment pas ; sinon, ils en souffrent mais sans rancune.» De même Marguerite Audoux(2) : «Comme je n'avais pas menti, la pénitence me laissa indifférente.»

II - LES SENTIMENTS NEGATIFS A L'EGARD DES ADULTES LA CONFRONTATION CONFLICTUELLE DE DEUX MONDES

L'attitude de l'enfant à l'égard de l'adulte est un peu plus souvent critique, méfiante ou même hostile, que confiante, affectueuse ou admirative. Mais on retrouve ces deux versants chez les mêmes enfants, en proportion variable. L'enfant est décrit recherchant la confiance et la tendresse des adultes, capable aussi de leur exprimer de tels sentiments, et ce sont les adultes qui, par leur incompréhension, le poussent à d'autres sentiments : la méfiance, la peur, voire l'hostilité.

LE DESIR DE SE LIBERER DES CONTRAINTES

L'ordre social, dont les adultes sont le garant, apparaît comme un ensemble de limitations, auxquelles l'enfant se heurte parce qu'il ne les comprend pas. Simone(4) éprouve un sentiment pénible d'impuissance face aux interdits : «Partout je rencontrais des contraintes, nulle part la nécessité.» «Mais je refusais de céder à cette force impalpable : les mots ; ce qui me révoltait c'est qu'une phrase négligemment lancée : «il faut... il ne faut pas» ruinât en un instant mes entreprises et mes joies.» «J'étais vaincue, mais je ne me rendais pas. J'accomplissais le travail de la défaite. Mes soubresauts, les larmes qui m'aveuglaient, brisaient le temps, effaçaient l'espace, abolissaient à la fois l'objet de mon désir et les obstacles qui m'en séparaient. Je sombrais dans la nuit de l'impuissance.»

L'enfant authentique refuse de subir ou de se laisser emprisonner dans le rôle que lui impose son milieu. Ainsi réagit Marcel Arland(1) : «Timide et violent, toute coquetterie, tout sourire aimable, toute formule de politesse me semblaient d'autant plus affreux qu'on les attendait de moi. Non pourtant que je n'aie point souffert de ne pouvoir les offrir.» Il est fier et refuse de céder à la menace lorsqu'il juge la contrainte inacceptable, ainsi Jean-Christophe (18) ne se soumet-il pas à l'ordre paternel d'écrire une lettre qu'il estime humiliante et injustifiée : «Une grêle d'injures s'abattit sur lui. Melchior cria qu'il serait privé de dessert. Christophe dit rageusement que c'était ce qu'il voulait. Pour le punir, Louisa annonça qu'elle commençait par lui confisquer ses bonbons. Christophe, exaspéré, dit qu'elle n'en avait pas le droit, que le sac était à lui et à personne d'autre : personne ne le prendrait ! Il reçut une gifle, eut un accès de fureur et, arrachant le sac des mains de sa mère, il le jeta par terre en trépignant dessus.»

L'enfant authentique est souvent présenté, comme nous venons de le voir, très sensible aux humiliations : «Depuis que sa mère l'a forcé, après une scène, à demander pardon à genoux, devant le portrait de grand-papa, Milou considère feu Monsieur Saurin comme le plus détestable de ses ennemis.»(11) Il est entier, extrémiste dans ses passions et dans ses actes.

L'enfant aspire à se libérer de ces contraintes en se séparant de ses parents. Ce peut être par la fugue, solution extrême que choisit Jacques Thibault : «(13) Quand nous aurons montré, par des actes, ce que nous sommes, et qu'on n'a pas besoin d'eux, tu verras comme ils nous respecterons ! Il n'y a qu'une solution : s'expatrier, gagner la vie sans eux, voilà ! Et alors, oui, leur écrire où nous sommes, poser nos conditions,

déclarer que nous voulons rester amis et être libres, parce que c'est entre nous à la vie à la mort !»

Le plus souvent l'enfant attend plus passivement un commencement d'autonomie, l'école lui en fournit l'occasion : «Est-ce que, toute sa vie, ses parents continueront ainsi à se mêler de ce qui le regarde et de ce qui ne les regarde pas ? Au moins, au collège il sera tranquille. Il est bien content de quitter la maison. Il attend beaucoup du collège.»(11) «L'idée d'entrer en possession d'une vie à moi m'enivrait. Jusqu'alors j'avais grandi en marge des adultes ; désormais j'aurais mon cartable, mes livres, mes cahiers, mes tâches ; ma semaine et mes journées se découperaient selon mes propres horaires.»(4) Marcel Pagnol (16) exprime sa joie des premiers jours d'école, et le sentiment de liberté que, paradoxalement, il y éprouvait : «Ce repas fut une merveilleuse récréation. Je n'avais jamais déjeuné avec des garçons de mon âge, sans aucune grande personne pour nous imposer le silence, ... ou nous forcer à déglutir des mets insipides ... La conversation fut d'un grand intérêt, et je savourai le plaisir, tout nouveau pour moi, de dire de gros mots en mangeant.» «Et je constate aujourd'hui que notre vie du lycée nous avait presque détachés de nos familles, dont nous ne parlions jamais entre nous.» C'est le même désir de se libérer des contraintes parentales qui fait dire au héros de «Devoirs de vacances»(11) : «Tout nous paraissait si beau, si luxueux ailleurs qu'à la maison (...) pourtant nous aimions bien nos parents, et ils étaient assurément meilleurs que la plupart des parents.»

LE DESIR D'ACCEDER AU MONDE DES HOMMES

L'enfant assimile le désir de se libérer des interdits et des contraintes à celui de «devenir un grand» : «Je mangeais pourtant, et j'étais fière de grandir ; je ne souhaitais pas demeurer à jamais un bébé.»(4) «Comme tous les enfants il ne vivait que du présent, car le passé s'évanouissait tôt dans l'oubli, et l'avenir n'éveillait en lui qu'impatience.»(13) Les enfants vivent la situation de l'adulte comme toute puissante, car ils ne la voient le plus souvent que par rapport et dans ses rapports avec eux. Knut (12) pense que «malheureusement, seules les grandes personnes ont le bonheur d'agir à leur guise.» «Il couperait dans la miche de plus longues tranches, car il avait hâte de faire partie du monde heureux des grandes personnes.»(12) «Nous étions si pressés de devenir des hommes pour n'être plus surveillés et pour être enfin un peu pris au sérieux.»(11) Jean-Christophe «ne connaissait d'autres limites à sa volonté que celle de ses parents, qui n'était pas bien gênante, puisqu'on le laissait pousser à peu près au hasard ; il n'aspirait qu'à devenir grand, pour pouvoir faire tout ce qu'il voulait.»(18) «Il pensait que quand on est grand, on ne s'étonne plus de rien, on est fort, on connaît tout.» Quand Vladimir (19) travaille dans sa chambre, il entend sa mère dans le jardin : «Je percevais vaguement un bruit de rires et de conversations, j'étais furieux de ne pouvoir aller là-bas, et je me disais : «quand donc enfin serai-je grand ? Quand pourrai-je m'arrêter d'étudier pour passer mon temps en compagnie de ceux que j'aime ? » Mon dépit se muait en tristesse, et je me laissais si bien absorber que je n'entendais même plus Carl Ivanovytch qui ronchonnait contre nos fautes.» L'existence des adultes est fréquemment vécue comme toute puissante, et l'enfant, qui en est la victime, désire y accéder ; mais les préoccupations des grandes personnes lui paraissent étranges, dénuées d'intérêt, ennuyeuses ; aussi l'enfant se montre-t-il plus inquiet de leur ressembler. Nous retrouvons dans la plupart des récits cette ambivalence du désir de l'enfant à l'égard de la société des adultes : «Tous ces messieurs se ressemblent et leur vue suffit à rassasier Milou d'ennui. Il se demande si on ne va pas le trahir et faire de lui, sans qu'il le sache, un monsieur.»(11)

Les enfants aiment que les adultes les traitent en égal, leur confient des responsabilités. Quand Simone (4) apprend la vérité sur le Père Noël, elle se réjouit : «Ils me parlaient aujourd'hui comme à une grande personne ; fière de ma dignité neuve, j'acceptai qu'on eût leurré le bébé que je n'étais plus (...) Moi j'avais passé du côté des adultes, et je présumai que dorénavant la vérité m'était garantie.» Vladimir (19) doit quitter la campagne pour aller vivre avec son père et son frère à Moscou : «Je fus pris d'une immense pitié pour ma mère, mais conjointement, je me réjouissais d'être devenu un «grand .» Jean-Christophe,(18) lorsqu'on lui confiait la garde de deux enfants plus jeunes que lui «était fier qu'on le traîtât en homme, et il s'acquittait de sa tâche gravement. Il amusait de son mieux les petits, en leur montrant ses jeux ; et il s'appliquait à leur parler comme il avait entendu sa mère causer avec le bébé.» Alexis,(9) chargé de surveiller l'arrivée de son oncle éprouve des sentiments analogues : «Effrayé à l'idée que

mon oncle en fureur allait bientôt faire irruption chez nous, mais fier de la mission qui m'était confiée, je me penchai à la fenêtre et j'observai la rue.»

Parallèlement, les enfants détestent être traités en bébé. Parce qu'on lui refuse les explications qu'il demande, Gide (8) se révolte : «Tu n'as pas besoin de comprendre cela maintenant ou : tu comprendras plus tard (Elle avait un grand choix de réponses de genre qui m'enrageaient.)» Parce qu'on l'exclut des plaisirs partagés entre adultes, Knut (12) se sent rejeté : «Que de choses on lui cachait ! C'était injuste. Il prenait part au battage et il devait donner autant de coups de fléau que les autres, mais on le tenait à l'écart quand ils se divertissaient.»

L'enfant, surtout, ne tolère pas qu'on dispose de lui : «Ces messieurs qui lui arrangent son avenir dégoûtent l'enfant (Milou). Il voudrait les insulter, les scandaliser, leur dire à la suite tous les mots grossiers qu'il sait.»(11) Jean-Christophe (18) refuse l'attitude paternaliste et condescendante des adultes : «Tout l'humiliait : il était humilié si on ne lui parlait pas, humilié si on lui parlait, humilié si on lui donnait des bonbons, comme à un enfant, humilié surtout si le grand-duc, avec un sans-façon princier, le renvoyait en lui mettant une pièce d'or dans la main.» «Il pensait qu'on le regardait comme un animal curieux qui faisait partie de la ménagerie du prince, et que les éloges s'adressaient plus à son maître qu'à lui. Il se croyait avili, et il devenait d'une susceptibilité maladive, dont il souffrait d'autant plus qu'il n'osait la montrer.» «Il sortit avec les siens, et il se trouva entouré, dans les couloirs du théâtre, et jusque dans la rue, de gens qui le complimentaient ou qui l'embrassaient, à son grand mécontentement ; car il n'aimait pas à être embrassé, et il n'admettait point qu'on disposât de lui, sans lui demander la permission.» Sa situation d'enfant veut que les parents soient considérés comme responsables de ses talents de musicien prodige ; il ne comprend pas que les félicitations leur soient adressées à eux et non à lui : «Christophe avait un profond sentiment de la justice : il alla bouder dans un coin ; il associait dans son mépris son père, la princesse, le monde entier. Il fut blessé aussi de ce que les voisins venaient féliciter ses parents et rire avec eux, comme si c'étaient ses parents qui avaient joué les morceaux, et comme s'il était leur chose à tous.»

Le désir d'accéder au monde libre des adultes comporte son «revers de la médaille» : le désir de «faire grand». L'enfant socialisé est sensible à l'image de lui qu'il donne aux adultes. Vladimir (19) est fier de son costume de ville, signe de son évolution : «— Enfin, j'ai des pantalons à sous-pieds, des vrais ! me disais-je, fou de bonheur, en contemplant mes jambes sous tous les angles. Je me sentais étriqué, mal à l'aise dans mon nouveau costume, mais je n'en laissais rien deviner (...).» Toujours en opposition avec l'enfant authentique, l'enfant socialisé attache de l'importance aux apparences. Dans «Devoirs de vacances»,(11) l'enfant achète des journaux illustrés : «Il s'agissait surtout de «faire l'homme» et nous avions choisi ce que nous pensions être des journaux d'homme (...) Dans l'omnibus, nous les avions tenu de manière que l'on en vît bien les titres. Nous étions tellement préoccupés de l'effet que nous produisions sur le public que nous pouvions à peine comprendre ce que nous lisions.»«Il suffira qu'on nous voie avec un livre de lui entre les mains pour qu'on nous considère comme un jeune garçon extrêmement studieux et presque comme un futur savant.»

LE SENTIMENT D'ETRE INCOMPRIS

L'enfant apparaît très sensible à l'incompréhension que lui témoignent les adultes, et la plupart des auteurs ont insisté sur cette notion de l'incommunicabilité des deux mondes, qui renforce l'image de l'existence à part de l'enfant : «Rien n'est plus difficile qu'une intimité absolue entre enfants et parents, même quand ils ont les uns pour les autres la plus tendre affection : car, d'une part, le respect décourage les confidences, de l'autre l'idée souvent erronée de la supériorité de l'âge et de l'expérience empêche d'attacher assez de sérieux aux sentiments de l'enfant, aussi intéressants parfois que ceux des grandes personnes, et presque toujours plus sincères.»(18)

Le monde des adultes apparaît effrayant et incompréhensible, inaccessible à l'enfant. Proust (17) ne comprend pas la réaction de ses parents à une situation qu'il a vécue tout différemment : «Je ne croyais pas ainsi causer d'ennuis à mon oncle. Comment l'aurais-je cru puisque je ne le désirais pas ? Et je ne pouvais supposer que mes parents trouveraient du mal dans une visite où je n'en trouvais pas ? C'est que là où

l'enfant porte un regard naïf, voire innocent, les adultes jugent selon les normes morales de la société : «Inquiet, blessé, avide, je me sentais pénétrer dans un monde où la beauté et la souillure s'unissaient en des noces secrètes, honteuses, mais au regard desquelles tout ne semblait plus que jeux d'enfant. Avais-je vécu jusqu'alors? »(1) «Christophe se repliait donc en lui, et, sans juger les siens, il sentait un fossé qui le séparait d'eux.»(18) «La seule vue des grandes personnes m'était désagréable» déclare Alexis.(9) Pour l'enfant, ses parents sont des adultes et il ne peut faire l'abstraction qui l'amènerait à imaginer les enfants qu'ils ont été : «Autrefois quand ma mère me parlait de ses années de classe, à Genève, et de ses amies d'alors, Pénélope Craigie et Rachel Frutiger, je ne savais voir que ma Mère, telle que je la connais.»(11)

Surtout, l'enfant se sent incompris, inconnu des adultes : «On dirait qu'ils ne nous ont pas connu. Ils racontent aux étrangers des anecdotes sur notre petite enfance, dans lesquelles nous ne retrouvons rien de ce que notre souvenir a gardé (...).»(11) Les auteurs montrent le déphasage entre la vision et le vécu de l'enfant et de l'adulte. Marcel Proust (17) évoque le décalage constant qui préside à ses relations avec ses parents : «Si je venais de penser à mes parents avec tendresse et de prendre les décisions les plus sages et les plus propres à leur faire plaisir, ils avaient employé le même temps à apprendre une peccadille que j'avais oubliée et qu'ils me reprochaient sévèrement au moment où je m'élançais vers eux pour les embrasser.» Lorsque Jean-Christophe (18) chante, et veut faire participer son grand-père à sa joie, on lui commande de se taire : «Il en eût une surtout qui lui parut si belle qu'il voulut attirer l'attention de grand-père. Il la chanta plus fort. On n'y prit pas garde. Il la recommença sur un ton au-dessus – puis encore une fois, à tue-tête – tant que le vieux Jean-Michel lui dit avec irritation : «Mais, à la fin, tais-toi ! Tu es assommant avec ton bruit de trompette !» Cela lui coupa la respiration, il rougit jusqu'au bout du nez, et il se tut, mortifié. Il écrasait de son mépris les deux lourds imbéciles, qui ne comprenaient pas ce que son chant avait de sublime, un chant qui ouvrait le ciel ! Il les trouva très laids, avec leur barbe de huit jours, et ils sentaient mauvais.»

L'enfant perçoit que les adultes, ses parents, sont fermés à ses sentiments. Marcel Pagnol (16) sait que ses parents ne comprennent pas la puissance de ses sentiments amoureux : «Leur erreur à tous c'était de n'avoir pas compris la force d'un sentiment unique au monde, et qu'ils n'avaient certainement jamais éprouvé puisqu'il n'y avait qu'une seule Isabelle, et qu'ils ne la connaissaient pas.» Les parents de Simone (4) croient au bonheur sans faille des enfants : «On disait parfois devant ma sœur et moi : «elles ont de la chance d'être des enfants ! Elles ne se rendent pas compte ...» En moi-même je protestais : «décidément les adultes ne savent rien de nous !» Il m'arrivait d'être submergée par quelque chose de si amer, de si définitif, que personne, j'en étais sûre, ne pouvait connaître pire détresse.» Jacques Thibault a (13) «cet air des enfants qui s'enorgueillissent de se croire méconnus.» «Ses yeux étincelaient de rancune, contre l'école, l'abbé, le lycée, le censeur, son père, la société, l'injustice universelle. «Jamais ils ne nous croiront !» criait-il. Sa voix devint rauque : «ils ont volé notre cahier gris ! Ils ne comprennent pas, ils ne peuvent pas comprendre !...»

L'enfant renonce peu à peu à se faire comprendre par les adultes : «Au demeurant, cette impuissance à me justifier avait amené tout aussitôt une sorte de résignation dédaigneuse qui me permit d'essuyer sans rougir le sermon (...) A défaut de voix, je chargeais mes yeux d'éloquence : – Je n'y tiens plus du tout, à votre estime, lui disaient-ils ; dès l'instant que vous me jugez mal, je cesse de vous considérer.»(8) «Pourquoi craignions-nous de nous laisser aller à leur raconter les histoires du collège ? (...) On renonce peu à peu à se faire comprendre. La vie de collège nous a donné tant de souvenirs qui n'ont rien de commun avec ceux de nos parents : on dirait qu'ils ont tout oublié de leur enfance, eux.»(11) «Mais j'en vins à me sentir traqué dans ce qui m'était le plus cher, à le cacher pour qu'on ne pût rire, ou, me forçait-on, à le crier désespérément comme mon seul recours.»(1)

LES ATTITUDES D'OPPOSITION

Ce refus de la part de l'adulte de tenter un rapprochement, de se mettre à l'écoute de l'enfant, entraîne parfois de la part de ce dernier des attitudes d'opposition passive ou révoltée. L'enfant exprime sa réticence et sa crainte à l'égard de l'adulte : «Comme elle s'adressait généralement à des enfants par crainte des grandes personnes.»,(7) ailleurs une peur véritable : «Les parents échangeaient des regards pleins de

haine. Knut avait si peur, depuis le premier instant où il s'était réveillé, qu'il pouvait à peine respirer et qu'il devait se retenir pour ne pas crier. (...) La peur pesait sur la poitrine de Knut, sans vouloir le lâcher. Il lui semblait que quelque chose de dangereux et de menaçant était entré dans la maison ... Auparavant, l'enfant pensait que son père et sa mère se contentaient de se disputer de temps en temps ; maintenant, il avait la certitude qu'une profonde inimitié régnait entre eux.»(12)

L'opposition s'exprime parfois ouvertement, c'est la révolte, la haine, la violence, la vengeance. «le coup ne lui a pas fait mal : mais quelle humiliation ! Sa mère use peu de cette forme de châtiment. Il se retourne contre elle avec l'intention de la tuer.»(11) Alexis (9) assiste à une scène violente opposant ses grands-parents : «De la soupente où j'étais, je me mis à leur jeter des oreillers, des couvertures, des bottes qui se trouvaient sur le poêle, mais grand-père, dans sa fureur, ne s'en apercevait pas (...) Je ne l'avais encore jamais vu battre grand-mère d'une manière aussi vile et aussi terrible. Dans l'obscurité, je croyais voir son visage écarlate, flamboyant de fureur, et ses cheveux roux qui flottaient. La colère bouillonnait dans mon cœur brûlant d'indignation et je souffrais de ne pouvoir trouver une juste vengeance.» L'enfant déchirera en menus morceaux un calendrier religieux auquel tient son grand-père. Plus tard, c'est une scène entre sa mère et son beau-père qui le traumatise : «Je fus tellement stupéfait et humilié que je fis un bond sur la couchette en me cognant la tête au plafond, et me mordant la langue jusqu'au sang (...) Il y avait sur la table un couteau à couper le pain, c'était le seul souvenir qui me restait de mon père ; je le saisis de toutes mes forces, je frappai mon beau-père au côté (...) J'étais sincère et parfaitement conscient de ce que je disais quand je lui répondis que j'égorgerais mon beau-père et que je me tuerais moi-même ensuite.» L'enfant réagit impulsivement, dans le vif de l'action, au moment où ses réactions émotionnelles atteignent leur acmé et que l'excès de tension doit pouvoir s'extérioriser. D'autres enfants, dans une situation identique ne réagissent pas d'une façon aussi impulsive, et le sentiment d'impuissance lié à leur condition d'enfant, leur fait projeter dans l'avenir leur désir de vengeance : «En rentrant le soir chez lui, il s'arrêta devant un large tremble, sortit son canif et grava en grosses lettres dans l'écorce le mot VENGEANCE ... Tout le monde pourrait le lire, mais lui seul en connaîtrait la signification — Knut se résolut de rosser un jour le maître d'école. Dès qu'il serait assez grand, il lui donnerait une bonne correction.»(12)

III - LES IMAGES DE LA SOCIALISATION

Jusqu'alors nous avons rassemblé dans ce chapitre les éléments que nous apporte la littérature sur la vision par l'enfant du monde des adultes et de la société en général. Il nous faut à présent examiner le rôle des adultes lorsqu'ils interviennent au niveau des relations entre enfants. Les auteurs abordent cette question selon deux aspects : d'une part l'intervention des adultes dans certains rapprochements voulus par les enfants, d'autre part les tentatives des adultes pour réunir certains enfants qui spontanément ne se sentaient aucune affinité particulière.

Nous avons déjà évoqué le premier volet de ce problème en analysant brièvement le rôle du père de Jacques Thibault dans la rupture de son amitié avec Daniel. Nous en trouvons un autre exemple dans «Le couperet»(11) où le désir de Marcel de jouer avec les petites filles d'un ouvrier de son père se heurte aux conventions sociales concrétisées par la réaction d'Arthur : «Et, tu sais, nous ne jouons pas avec les enfants des ouvriers (...) Papa dit que c'est mieux comme ça.» Après qu'ils aient partagé leurs jeux tout l'été, Arthur lui fait ses adieux :

«— Eh bien, au revoir, monsieur Marcel

— Pourquoi que tu ne me tutoies pas ?

— Oh ! ma foi, maintenant que vous allez au collège à Paris, vous allez être un monsieur, et je vous appellerai Monsieur ; papa dit que c'est mieux comme ça.» Cette amitié interdite l'aigrit : «Et tout à l'heure Arthur m'a appelé Monsieur. Eh bien, tant pis ! Voilà : je n'aimerai jamais plus personne.» Ce passage fait clairement apparaître la présence sous-jacente de l'adulte. En effet le père d'Arthur, bien qu'absent de la scène, en constitue un personnage essentiel. C'est en effet en conséquence de l'éducation conventionnelle qu'il a inculquée à son fils que celui-ci est amené à admettre, comme une

règle inéluctable, le clivage social. Quelles que soient ses affinités, chacun des enfants doit occuper la place qui lui est dévolue dans l'échelle sociale établie du fait de la situation de ses parents et Arthur trouve naturel d'opérer une discrimination entre un enfant d'ouvrier, celui du régisseur et celui du maître. Milou (11) se révolte contre le système de valeurs de son père : «Moi (...) je veux être domestique.»

De nombreux auteurs rapportent les échecs, souvent catastrophiques pour les enfants, des rapprochements que leur imposent les adultes. Ainsi quand le professeur tente de réunir Elsie et Dolly,(11) la petite malade compense son infériorité physique en écrasant de sa richesse l'autre, issue d'un milieu ouvrier. De son côté Elsie demeure indifférente au drame de cette enfant de son âge qui va mourir.

Christophe,(18) amené à partager les jeux des enfants de la patronne de sa mère, se voit en effet la proie de ceux-ci : «Enhardis par son silence, les deux petits riches, qui avaient pris brusquement pour le petit pauvre une de ces antipathies d'enfant, cruelles et sans raison, cherchèrent quelque moyen amusant de le tourmenter.» «Ses pieds se prirent dans l'obstacle : tout s'écroula avec lui. Il s'écorcha les mains, faillit se casser la tête, et, pour comble de malheur, son vêtement éclata aux genoux et ailleurs. Il était malade de honte ; il entendait les deux enfants danser de joie autour de lui, il souffrait de façon atroce. Il sentait qu'ils le méprisaient, qu'ils le haïssaient ... pourquoi? pourquoi ? il aurait voulu mourir.» La même situation est vécue, de l'autre côté du décor, par Vladimir (19) qui, avec ses camarades de jeu, humilie le «petit pauvre» Illinka, amené là par son père : «Ces cris de désespoir ne servaient qu'à nous exciter mieux encore ; nous étions malades de rire, et la pauvre petite veste neuve craquait sur toutes les coutures.» «Je ne puis absolument pas m'expliquer ma cruauté. Pourquoi ne suis-je pas venu vers lui pour le défendre et le consoler ? Où donc était passé ce sentiment de pitié qui parfois me faisait verser de chaudes larmes à la vue d'un petit choucas tombé du nid, d'un chiot qu'on emmenait pour le jeter par-dessus une haie ou d'un poulet que le cuisinier emportait pour la soupe ? Est-il possible que ce beau sentiment ait été étouffé par mon affection pour Serioja et par le désir de ne pas déméríter à ses yeux, de paraître aussi hardi que lui ? » Ici Tolstoï touche un point particulièrement démythificateur de l'enfance innocente : l'enfant, pour ne pas se priver de l'affection des uns, se lance dans les actions les plus cruelles à l'égard des autres ... Ni ange, ni démon, mais l'un et l'autre. Dans «Le couperet»,(11) Justine se trouve livrée sans défense à la cruauté de Milou et de Julia, tous trois réunis par le désir du père de Milou :«Si nous jouions à la rendre encore plus malheureuse, à lui chiper ses affaires, à la faire gronder par Madame, à donner sa pitance aux chats ? (...) Milou, qui se plaît à faire enrager les petits chiens de sa grand-mère, est tout joyeux à l'idée d'avoir pour souffre-douleur une fille.»

L'ECOLE

L'école est le prototype du lieu de rassemblement des enfants, imposé par la société. Nous avons vu que l'école primaire bénéficie d'un préjugé favorable chez l'enfant pour qui elle représente un commencement, une découverte et l'acquisition d'une autonomie par rapport à son milieu familial. Très rapidement elle perd cette valorisation et les auteurs évoquent la tristesse, le dégoût voire la révolte. Pour Pagnol,(16) le collège représente le monde inconnu, mais effrayant parce qu'il est anonyme, froid, dépersonnalisé : «Tout d'abord, dans cette caserne secondaire, je n'étais plus le fils de Joseph, le petit garçon que tous les maîtres tutoyaient ... Maintenant j'étais à l'étranger, chez les autres (...) Enfin j'étais cerné par un grand nombre de personnages tous différents les uns des autres, mais coalisés contre moi pour me pousser sur le chemin de la science.» «Ce que je ressentais alors c'était un dégoût sans nom pour tout ce que nous faisions en classe, pour la classe elle-même, le régime des cours, des examens, les concours, les récréations mêmes, l'immobilité sur les bancs, les lenteurs, les insipidités, les stagnances. Que mes maux de tête vinssent fort à propos, cela est sûr ; il m'est impossible de dire dans quelle mesure j'en jouai.»(8) Les auteurs ne présentent pas une critique rationnelle de l'enseignement, mais en conservent des impressions souvent désagréables : «Nous avions la même méfiance pour tout ce qu'on nous enseignait : cette nourriture intellectuelle qu'on nous présentait toute mâchée nous soulevait le cœur.»(11) Le collégien de «Devoirs de vacances» aimerait aller au fond des choses, découvrir la réalité concrète et vivante écrasée par l'enseignement abstrait, froid qu'on en fait : «Ce qui nous rebutait le plus dans nos études, c'était l'inutilité de nos travaux. Toujours s'exercer, et ne jamais rien faire.»(11)

Nous avons vu qu'un langage s'édifie en partant du personnage idéalisé, complété par la représentation des cadres de vie et des objets dont il s'entoure. L'image de l'enfance authentique pousse les auteurs à recréer leur propre image en la rapprochant de celle idéale, compensant leurs défauts et leurs échecs. D'où l'agressivité qui se libère à l'encontre d'une société faite par et pour des adultes, coupable d'avoir gâché cette sincérité initiale. Nous avons souligné l'opposition constante entre les caractéristiques qui expriment la sincérité, la vérité, la spontanéité, la liberté, la communication directe avec tout être et toute chose, et les caractéristiques négatives inverses qui signifient les normes sclérosantes et catégorisantes, les préjugés, les contraintes et les fermetures.

Lorsque l'enfant authentique grandit, il doit s'adapter au monde de l'adulte : les parents, le système de valeurs imposé par la société, l'école, étouffent l'imagination et la créativité de l'enfant, car il est «pur» mais faible et à la limite prend l'aspect d'une victime.

Autant les rapports des enfants et des adultes s'établissent sur le mode oppositionnel, autant l'enfant redoute ces situations conflictuelles et souffre du sentiment d'être incompris. L'enfant a besoin de savoir que les difficultés qu'il traverse ne constituent pas une raison d'isolement, et que sans être découvert, il peut être compris. A cet égard, on pourrait discuter de l'intérêt que représenterait, sur un plan thérapeutique, la lecture commune de certains des livres auxquels nous faisons ici référence.

***

THEMES METAPHYSIQUES

Dans cette partie nous avons choisi d'isoler les problèmes auxquels se heurte l'enfant, et qui constituent en même temps qu'une découverte, le révélateur de ses difficultés existentielles.

I - LA SOUFFRANCE

Les sentiments de peur sont souvent le reflet d'une angoisse profonde et flottante qui se fixe sur une forme évocatrice, apparue au moment où l'enfant se sent peu assuré. Certaines angoisses dépendent plus explicitement des circonstances. Mais, dans la plupart des ouvrages, elles répondent à la découverte d'une existence encore inconnue bouleversant à travers un évènement, les conceptions de l'enfant et sa sécurité. L'abandon et la trahison des êtres chers, l'indifférence de l'entourage, l'abandon affectif, les humiliations, le mépris, l'injustice touchent cruellement l'enfant, font chavirer son équilibre, et risquent de lui faire perdre peu à peu toutes les références stables et sécurisantes auxquelles il s'était accroché.

Dès la petite enfance, l'enfant découvre la souffrance, comme nous l'avons vu à propos de Jean-Christophe (18) : « Dans le lit, près de la mère, l'enfant s'agitait de nouveau, une souffrance inconnue montait du fond de son être (...) Il ne savait pas ce qu'elle était ni ou elle allait. Elle lui paraissait immense et ne devoir jamais prendre fin. »

« L'enfance » de Gorki (9) aborde avec un soin particulier toute la gamme de sentiments, de l'inquiétude à la haine, que peut éprouver un enfant en situation conflictuelle. Des scènes fréquentes, que nous avons déjà évoquées, opposent les membres de la famille en présence de l'enfant ; les adultes, loin de garantir sa sécurité, lui donnent du monde l'image de la violence, de la haine et de la mort : « J'étais assis sur le rebord du poêle, plus mort que vif. Je n'en croyais pas mes yeux : pour la première fois il [son grand-père] avait frappé ma grand-mère en ma présence . . . Cet acte odieux, qui me faisait apparaître grand-père sous un jour nouveau, me paraissait intolérable et je restais anéanti. (...) Ne pouvant surmonter la tristesse qui m'accablait, je sautai à bas du vaste lit, moelleux et chaud. Je m'approchai de la fenêtre et, saisi d'une intolérable angoisse, je contemplai, immobile, la rue déserte. » « La tête enfouie sous l'oreiller, je surveillai la porte d'un œil. J'avais envie de sauter à bas du lit et de m'enfuir. Il faisait chaud, l'odeur lourde qui me prenait à la gorge me faisait penser à la mort de Jsyganov, aux ruisseaux de sang qui s'étalaient sur le plancher. Il me semblait qu'une tumeur grossissait dans ma tête et dans mon cœur. Tout ce que j'avais vu dans cette maison défilait devant mes yeux comme un convoi sur la route en hiver. J'étais écrasé, anéanti . . . » « L'atmosphère s'était soudain tendue et je fus pris de peur. Comme toujours dans ces moments de tension extrême, j'avais l'impression que des yeux et des oreilles me poussaient sur tout le corps, ma poitrine se gonflait étrangement et j'avais envie de crier. » L'enfant soumis à un tel climat de violence, et lui-même battu atrocement, acquiert une sensibilité extrême : « Tout cela m'intriguait et me troublait. (...) Je me sentais un étranger dans la maison, cette vie m'irritait par d'innombrables piqûres, elle me rendait méfiant et me forçait à tout examiner avec une attention toujours accrue. » « Ces jours de maladie marquent une date dans ma vie. Je dus sans doute mûrir beaucoup durant cette période et des sentiments nouveaux naquirent en moi. A partir de ce moment, je prêtai une attention inquiète à tous les êtres humains. Comme si on l'eût écorché, mon cœur devint extraordinairement sensible à la moindre offense, à la moindre souffrance, que ce fût la mienne

ou celle des autres. » L'enfant éprouve toutes les variantes de l'ennui, de l'angoisse, du désespoir, du mal-être : « Cette existence me pesait ; j'éprouvais un sentiment proche du désespoir, mais, je ne sais pourquoi, je voulais le cacher et je me montrais désinvolte et insupportable. » « Il y avait dans la maison bien des distractions, mais parfois une angoisse insupportable m'étreignait. Il me semblait que quelque chose de lourd pesait sur moi, que je vivais dans une fosse obscure et profonde ; j'étais comme insensible et aveugle, à demi-mort. » « L'ennui, un ennui particulier, insupportable, pénétrait dans mon cœur et le remplissait comme une coulée de plomb fondu ; il m'oppressait et gonflait ma poitrine. J'avais l'impression d'enfler comme une vessie et je me sentais à l'étroit sous le plafond de la petite chambre pareille à un cercueil. » Ces sensations pénibles évoquent la résurgence de sentiments agressifs refoulés : « De plus en plus souvent, les feux bleus de la colère éclataient en moi et m'étouffaient ; dans mon cœur, un lourd ressentiment, la conscience de ma solitude dans ce monde absurde, gris et sans vie, couvaient comme un feu sous la cendre. » Ces réflexions et l'absence de référence stable à laquelle l'enfant puisse se raccrocher provoquent en lui un sentiment d'insécurité qui se manifeste aussi bien sur le plan physique que sur celui des affects : « Cette impression d'être cahoté sans cesse et de perdre l'équilibre, je la ressentis pendant près de deux ans, jusqu'à la mort de ma mère. »

L'analyse que nous venons d'effectuer à propos des récits de Gorki peut être reprise pour la plupart des autres ouvrages, aussi n'étudierons-nous pas ces derniers sous cet angle. Cependant il nous a paru intéressant d'insister sur le problème spécifique du sentiment d'abandon chez l'enfant. Lors du départ de sa nourrice, Paul Dombey (7) déjà orphelin de mère, est encore bébé : « Pour dire vrai Paul avait plus de raison de pleurer que les fils de cet âge n'en ont l'habitude, car il avait perdu sa seconde mère. »

Florence Dombey (7) se retrouve perdue dans la foule des Docks de Londres : « Fatiguée de marcher, poussée et bousculée, ahurie par le bruit et la confusion, inquiète au sujet de son frère et des deux bonnes, terrifiée par son aventure et la perspective de se trouver en face de son père dans un état aussi nouveau, désorientée et épouvantée à la fois par ce qui s'était passé, ce qui se passait, et ce qui l'attendait encore, Florence continuait sa route douloureuse, les larmes aux yeux, et à une ou deux reprises elle ne put s'empêcher de s'arrêter pour soulager son cœur qui crevait, en pleurant amèrement. »

Plusieurs récits autobiographiques évoquent l'existence de « crises » dont les auteurs recherchent la signification au niveau de l'inconscient. C'est le cas de Simone(4) : « Protégée, choyée, amusée par l'incessante nouveauté des choses, j'étais une petite fille très gaie. Pourtant quelque chose clochait puisque des crises furieuses me jetaient sur le sol, violente et convulsée. » Knut (12) « en avait donné des signes dès l'âge le plus tendre, quand il se jetait par terre, criant et gigotant, sans que personne pût deviner pourquoi. On avait beau faire, rien ne le calmait. Les punitions ne produisaient aucun effet. La persuasion et le raisonnement pas davantage. Il hurlait à en devenir cramoisi et à en perdre le souffle, ce qui remplissait sa mère d'épouvante. »

Gide, (8) lui, analyse la part consciente qui préside à ses évanouissements, qui ne sont ni tout à fait incontrôlables, ni tout à fait feints, et dont, en tous cas, il tire d'importants « bénéfices secondaires » : « Au premier jour qu'on me permit de me lever, un certain vertige faisait chanceler ma démarche, comme il est naturel après trois semaines de lit. Si ce vertige était un peu plus fort, pensai-je, puis-je imaginer ce qui se passerait ? Oui, sans doute : ma tête, je la sentirais fuir en arrière, mes genoux fléchiraient et soudain, je croulerais à la renverse. Oh ! me disais-je, imiter ce qu'on imagine ! Et tandis que j'imaginais, déjà je pressentais quelle détente, quel répit je goûterais à céder à l'invitation de mes nerfs. »

Pour Jacques Thibault, (13) les crises sont le signe de « sa nature mauvaise » : « Je sais bien que je suis insupportable. Ca ne peut pas être autrement. Ainsi, tiens, j'ai des colères, quelquefois, je ne connais plus rien, je casse, je cogne, je crie des horreurs, je serais capable de sauter par la fenêtre ou d'assommer quelqu'un ! » On peut, à la lecture de ce passage, se demander s'il ne reprend pas le discours de son père.

La souffrance de l'enfant, pour être sincère, ne lui apporte pas moins certains bénéfices secondaires ; d'une part il tire une certaine complaisance à se voir malheureux : « la souffrance imméritée contient quelques gouttes de miel », d'autre part il en connaît les conventions sociales qui le revêtent d'un certain halo de prestige aux yeux de son entourage.

De nombreux enfants s'attendrissent ainsi sur leur propre souffrance : « Il ne retournerait jamais à la maison. Jamais ! Ce serait là sa vengeance. Cette idée le réconforta un peu. Ses parents regretteraient amèrement de l'avoir privé de livres. Tandis que les larmes séchaient de ses yeux enflammés, il s'attendrissait sur la souffrance que lui causait l'injustice. » (12) « Par instants, la pitié qu'il avait de lui-même lui faisait redresser la tête, et il savourait une minute de volupté perverse, faite d'amour méconnu, de haine et d'orgueil. » (13) « Je fus désespéré par cette trahison. Et mon père qui n'avait rien dit ! Mon père qui était le complice muet d'un complot dirigé contre son petit garçon (...) Et maman, ma chère maman, qui avait pensé à la consolante crème fouettée (....) Je m'attendris soudain sur mon triste sort, et je me mis à pleurer en silence. » (14) Dans tous ces exemples, l'enfant est victime d'une injustice, et, malheureux, il se complait dans son rôle d'enfant martyr.

Parfois c'est l'impression que les larmes doivent produire sur l'entourage qui les rend moins sincères : « Moi, les larmes me suffoquaient et j'avais la gorge tellement serrée que je craignais d'étouffer (...) je pleurais toujours et l'idée que mes larmes témoignaient de ma sensibilité me plaisait et me réconfortait. » (19) « Aujourd'hui quand j'évoque mes réactions, il me semble que seule cette minute d'absence avait témoigné d'un réel chagrin. Je ne cessai de pleurer avant et après l'enterrement, j'étais triste, mais je me sens honteux en pensant à cette tristesse, car il s'y mêlait constamment un sentiment d'amour-propre ; tantôt c'était le désir de montrer que je souffrais plus encore que les autres ; tantôt le souci de l'impression que je produisais sur mon entourage ; (...) De plus, je ressentais une sorte de jouissance à me savoir malheureux ; je tâchais de développer en moi la conscience de ce malheur ; et plus que les autres, ce sentiment égoïste étouffait ma douleur véritable. » (19)

Le plaisir des larmes, qui jusqu'alors rendait seulement moins sincère la souffrance véritable peut être recherché pour lui-même, alors que la douleur a depuis longtemps disparu, voire a été créée de toutes pièces dans l'imaginaire de l'enfant : « Toute la nuit je pleurai, buvant mes larmes avec ma lèvre contractée. Quand je m'arrêtais, je songeais à l'injustice de la maîtresse : je pressais ce souvenir de toutes mes forces, et des larmes de nouveau en sortaient. Je finis par pleurer exprès en songeant « demain mes pauvres yeux lui feront pitié, et elle se repentira. Alors je lui pardonnerai tout, et je l'aimerai beaucoup. » Il me semblait l'aimer déjà. Nous nous promènerions ensemble dans la cour. Elle serait ma grande amie . . . Mais elle ne se repentit pas, et je m'amusai, par la suite, à me moquer d'elle ouvertement. » (II) J'aimais à être grondée, je crois avoir souvent fait des choses défendues exprès pour être grondée. Oh ! ce n'est pas que cela ne me fit pas de peine ; au contraire. La première fois, je crus en mourir (...) Mais j'aimais le goût des larmes retenues, de celles qui semblent tomber des yeux dans le cœur, derrière le masque du visage. Je les aimais comme un trésor. » (II) Simone (4) exprime les mêmes plaisirs : « Je ne sais pas si mon bonheur était entrecoupé de crises de tristesse, mais souvent la nuit, je me faisais pleurer pour le plaisir ; » « Parfois, modifiant ce livret, je me rêvais coupable d'une faute mystérieuse, et je frémissais de repentir aux pieds d'un homme beau, pur et terrible. Vaincu par mes remords, mon objection, mon amour, le justicier posait sa main sur ma tête courbée, et je me sentais défaillir. » L'érotisme apparaît là lié au plaisir masochiste : Je jouais volontiers à la victime. Parfois, je mettais l'accent sur ses triomphes : le bourreau n'était qu'un insignifiant médiateur entre le martyr et ses palmes. » Milou, (II) dans son imaginaire, se transforme en la victime qu'il n'est pas ; mais il voudrait concrétiser sa situation d'enfant soumis à la volonté des adultes : « Désormais, Milou se figurera que ses parents sont en réalité des patrons qui le paient et qui le rendent malheureux. Il refusera toutes leurs douceurs. Il ne se mettra jamais plus en colère, comme ce matin, et tout ce qu'il entendra dire qui lui fera de la peine, il le gardera en lui pour en souffrir davantage. »

II - LA PEUR

Nous ne reviendrons pas sur la peur de l'enfant dans l'obscurité, sa peur du noir, de la nuit, propice à l'incursion de ses fantasmes inquiétants, qui ont déjà été évoquées antérieurement.

L'enfant a peur du monstrueux, de la bête agressive, nous retrouvons le mythe de la peur du loup vécue dans la réalité par Marie-Claire (2) : « Je restais quelques instants sans savoir si j'avais eu peur. Puis je sentis que je ne pouvais plus détourner mes yeux du fossé. Mes paupières étaient devenues si raides qu'il me sembla que je ne pourrais jamais plus les fermer. Je voulus crier pour qu'on m'entendît de la ferme, mais ma voix ne voulut pas sortir. Je voulus courir aussi, mais mes jambes tremblaient si fort que je fus forcée de m'asseoir sur la terre mouillée. » Elle décrit aussi sa peur de la face déformée du mouton, piquée par un serpent :« Par instant il me semblait que cette face qui se balançait de droite à gauche me faisait des reproches. Alors quelque chose chavirait dans ma tête, et je sentais venir la folie. Je compris que j'étais capable de le laisser mourir de faim. » La même terreur étreint Knut, (12) lorsqu'il assiste au dépècement de la jument : « Knut se sentit le cœur serré, mais il ne put détacher ses yeux du spectacle (...) quelque chose se mit à trembler dans la poitrine de Knut, sans qu'il pût vaincre ce tremblement (....) Il se retrouva chez lui sans savoir comment il avait pu parcourir le chemin (....) Il aurait voulu tout raconter à sa mère, mais aucun son ne voulait sortir de sa bouche. Il n'arrivait plus à parler. Il avait à peine la force de respirer. Il ne pouvait pas dire où il avait mal (...) Les mots venaient par bribes, à de longs intervalles parce que quelque chose lui serrait la groge. Il dut bégayer pour s'en tirer. Ce bégaiement lui resta. »

Nous pouvons également rapprocher de la peur du monstrueux, celle que l'enfant éprouve à la vue de son sang. Milou (11) s'aperçoit que l'ongle du doigt blessé pend, à demi détaché de la phalangette. Alors il s'enfuit épouvanté (....)» « Je frottais vigoureusement ma tête bourdonnante : je vis ma main rouge de sang. Je crus que c'était le mien, et j'allais fondre en larmes, lorsque je constatai que les volatiles étaient eux-mêmes ensanglantés, ce qui me rassura aussitôt. » (14)

III - LA MORT

Pour la plupart des auteurs, le petit enfant n'a pas la perception consciente de la signification de la mort ; l'identification de la mort et du sommeil ou du voyage est assez spontanée chez lui. Ainsi Marie-Claire, (2) âgée de cinq ans, lorsqu'elle perdit sa mère, fut « bien étonnée de voir que [sa] mère avait une bougie allumée près de son lit . . . . [et] dormait les mains croisées sur la poitrine. »

La mort peut aussi signifier la disparition ; l'enfant fait alors appel à elle, pour lui, dans un désir d'évasion d'une situation pénible, ou pour les autres, dans un désir de vengeance. Jean-Christophe,(18) humilié par les enfants de la maîtresse de sa mère, « aurait voulu mourir ! », c'est-à-dire fuir, disparaître. En outre, s'imaginer mort équivaut aussi à se voir regretté, donc précieux : Knut (12) décide ainsi de mourir pour se venger de ses parents qui lui refusent l'autorisation de lire : « Le jeune garçon monta sur un rocher moussu au bord de l'étang et la mousse parut douce et tiède à ses pieds (...)Descendre là-dedans serait un bon moyen de se venger. Cela ne lui ferait pas grand mal. Moins mal, certainement que l'injustice. L'eau cèderait sous son corps comme un lit de plumes il s'endormirait et ne sentirait plus rien ... Non, il ne souffrirait pas beaucoup (...) Et alors les parents seraient bourrelés de remords. Ils se lamenteraient de ne lui avoir rien donné à lire. Ils se rappelleraient une à une les injustices qu'ils avaient commises à son égard. Voilà ce qu'on ressentirait lorsqu'il serait trop tard. » Soudain, le jeune garçon, qui a auparavant assisté à l'enterrement de son frère, prend conscience de l'horreur de la mort : « L'état d'esprit d'un enfant change parfois d'une minute à l'autre. Knut fut terrorisé en se voyant d'avance mort (...) La pensée qu'il se trouverait sans défense ne lui était pas venue jusque là (...) L'épouvante s'empara de lui. Il ne fallait pas mourir. Mourir était plus terrible que tout. »

Ailleurs, les enfants apprennent réellement le décès d'une personne de leur entourage, mais libres à l'égard de l'idée de la mort, ils n'en ressentent souvent aucune émotion. Marie-Claire (2) se trouve dans ce cas, mais elle connaît la convention de la souffrance devant la mort et joue la comédie de la douleur : « D'entendre une plainte si profonde, je me mis à sangloter aussi, en cachant ma figure dans mes mains. Mais cela ne dura pas longtemps, et je sentis que je n'avais pas de chagrin ... J'avais un peu honte

de moi parce que je croyais qu'on devait pleurer quand quelqu'un mourait ; et je n'osais pas découvrir mon visage dans la crainte que sœur Marie-Aimée crût que j'avais mauvais cœur. » Gide, (8) lui, est plus bouleversé par la souffrance de sa mère que par le décès de son père : « En route j'appris tout. Pourtant mon chagrin n'éclata que lorsque je vis ma mère en grand deuil. » « J'étais surtout sensible à l'espèce de prestige dont ce deuil me revêtait aux yeux de mes camarades. »

En fait, si la plupart des auteurs admettent que l'enfant n'a pas une perception consciente de la signification de la mort, d'autres lui en reconnaissent une intuition spontanément angoissante. Autant A. Gide (8) avait paru indifférent à la mort de son père, autant il est angoissé quelques années plus tard, par celle d'un camarade puis d'un cousin qui lui sont pourtant moins proches : « Je n'avais vu que deux ou trois fois le petit Emile Widmer et n'avais point ressenti pour lui de sympathie bien particulière ; mais je n'eus pas plus tôt compris qu'il était mort, qu'un océan de chagrin déferla soudain dans mon cœur. » « Ce n'était pas précisément la mort de mon petit cousin qui me faisait pleurer, mais je ne savais quoi, mais une angoisse indéfinissable. »(8)

L'enfant peut être terrorisé parce que sa conception de l'existence a été bouleversée en apprenant cette fin des êtres, cet arrachement ou cette dégradation qui accompagnent la mort. C'est le cas de Jean-Christophe (18) lorsque lui sont révélées en même temps l'existence et la mort de son frère aîné : « Ainsi, il y avait eu un enfant, un petit garçon de sa mère, tout comme lui, qui avait le même nom, qui était presque pareil, et qui était mort. — Mort, il ne savait pas au juste ce que c'était, mais c'était quelque chose d'affreux — Et jamais on ne parlait de cet autre Christophe ; il était tout à fait oublié. Ce serait donc de même pour lui, s'il mourait à son tour ? (...) Il les détestait tous ; il avait envie de pleurer sur lui-même, sur sa propre mort, d'avance. »

Knut, (12) lui, adopte une conduite d'évitement devant la mort de son frère Sture : « Le fait que Sture ne bougeait pas l'inquiétait un peu. Il éprouvait un vague sentiment de remords, comme si c'était lui qui avait abattu l'enfant d'un coup de poing. » « Knut, étonné de bien des choses, questionnait son père. Comment s'y prendrait-on pour transporter Sture au ciel ? Le laisserait-on dans cette boîte ? Est-ce que quelqu'un l'accompagnerait ? » Le jeune garçon se raccroche à la croyance inculquée par sa mère, selon laquelle la mort ouvre les portes du ciel, ce qui le rassure d'abord. Mais cette explication ne résiste pas à la confrontation avec la réalité de l'enterrement : « Knut veut absolument savoir ce que sont devenus Sture et son petit lit de bois. Il se penche au bord de la fosse pour en estimer la profondeur. Au même instant, une pierre se détache d'une levée de terre sous ses pieds et dégringole dans le trou, où elle heurte quelque chose avec fracas ... Pris d'une terreur folle, il se met à crier de toute la force de ses poumons (...) Tout le monde avait dit que Sture irait au ciel, parce que Jésus l'aimait beaucoup. Et voilà qu'on l'a enfoui sous la terre (...) Et il fait toujours sombre autour de lui . . .aussi sombre qu'à cette heure angoissante où Knut se cache la tête sous les couvertures. » Nous retrouvons ici l'association de l'obscurité et de la mort.

Dans certains récits enfin, l'enfant est terrorisé par les fantasmes qui naissent dans la vision du masque de mort ; ainsi Vladimir (19) ressent-il l'angoisse dans la fixation du cercueil de sa mère : « Je grimpai sur une chaise pour observer son visage ; mais, là où il aurait dû être, quelque chose de pâle, de transparent et de jaunâtre s'offrit à mes yeux, Je ne pouvais croire que ce fût son visage (...) Plongé dans ma contemplation, je sentais qu'une force irrésistible, inexplicable rivait mes yeux à ce visage sans vie . J'oubliais que c'était elle (...) Dominant une terreur instinctive, (...) mes yeux pleins de larmes, mes nerfs ébranlés m'empêchèrent de distinguer quoi que ce soit. Tout se brouillait bizarrement. » Le cri d'une fillette terrorisée par le visage de la morte, réveille en lui une horreur analogue : « Un cri jaillit de ma poitrine, encore plus horrible, je crois, que celui qui m'avait frappé, et je quittai la pièce en courant (...) L'idée que ce visage, naguère paré de beauté et de tendresse, que le visage de celle que j'avais aimée plus que tout au monde pût inspirer l'effroi — cette idée me fit découvrir brusquement l'amère vérité et remplit mon âme de désespoir. » Comme lui, Jean-Christophe (18) semble découvrir l'horreur de la mort sur le visage qu'elle raidit : « Mais quand il aperçut les yeux renversés, blancs et sanglants, il fut glacé d'horreur, il la [la tête] laissa retomber en poussant un cri aigu. Il se releva épouvanté, il se sauva (...) Christophe, attiré par l'horreur, épiait, du seuil de la porte entrouverte, le tragique visage (...) Il perdit connaissance. Il se retrouva dans son lit, hurla d'effroi, parce qu'on l'avait laissé seul un instant, eut une nouvelle crise, et s'évanouit encore. »

Ainsi donc, les récits semblent s'opposer quant à leur abord de la perception de la mort par l'enfant. Pour les uns, le jeune enfant n'apparait pas touché par le fait de la mort parce qu'il en a une vision différente de celle des adultes, et qu'elle n'existe pas pour lui. Pour d'autres, la mort peut être utilisée par l'enfant – en ce qu'elle signifie une disparition – soit dans un processus défensif de fuite, soit dans celui d'un chantage à l'égard des adultes. Pour d'autres, enfin, l'angoisse de mort est connue par l'enfant dès le premier âge, ou plus souvent reconnue dans les fantasmes qui s'y rattachent. Les thèmes d'obscurité, de mort et d'horreur sont souvent associés, avec parfois la notion complémentaire de l'attirance par la peur.

IV - LA RELIGION - LES CROYANCES

Pour la plupart des auteurs, l'enfant n'est pas dérouté par les mystères de la religion, du fait de son aptitude particulière à communiquer avec un monde imaginaire, situé au delà du réel.

Certains enfants ressentent Dieu comme une présence chaleureuse et sécurisante, parfois même très accessible, comme c'est le cas pour Knut (12) qui l'imagine selon les modèles que lui proposent sa vie quotidienne et son village : « Dieu voyait tout ce qu'on faisait ici-bas. Inutile de se cacher dans un coin. Quand Knut se glissait sous le métier et arrêtait les pédales, Dieu était présent, l'œil braqué sur lui, si incroyable que cela fût. Dieu avait beau être aussi vieux qu'une grand-mère ou un grand-père, il quittait parfois son fauteuil pour aller partout et tout observer (...) Le mot Dieu désignait un homme très grand, cent fois plus grand que le père de Knut, qui était pourtant le plus grand du village. » Les interprétations différentes de la religion qu'adoptent les enfants, dépendent directement des croyances de leur entourage. Ainsi, pour Simone, (4) la notion de Dieu conserve-t-elle son abstraction : « Les grands mystères de la religion étaient beaucoup trop lointains et beaucoup trop difficiles pour me surprendre. » Elle trouve cependant une impression de sécurité dans la présence divine : « Tout un peuple se penchait sur moi avec sollicitude. Dès que j'avais su marcher, maman m'avait conduite à l'église ; elle m'avait montré en cire, en plâtre, peints sur les murs, des portraits du petit Jésus, du bon Dieu, de la Vierge, des anges, dont l'un était comme Louise spécialement affecté à mon service. Mon ciel était étoilé d'une myriade d'yeux bienveillants. » Simone n'est donc pas gênée de l'image de Dieu que lui offrent les adultes ; elle juge cependant trop modeste leur comportement : « Ce qu'il y avait d'embarrassant, c'est que Dieu interdisait beaucoup de choses, mais ne réclamait rien de positif, sinon quelques prières,quelques pratiques qui ne modifiaient pas le cours des journées. Je trouvais même bizarre, quand les gens venaient de communier, de les voir si vite se replonger dans le train-train habituel. » L'enfant lui-même, en effet attend souvent de la prière, de la confession et de la communion des joies merveilleuses et pures : « Après la prière, je m'enveloppais dans ma couverture, l'âme légère, sereine et réconfortée ; un songe chassait l'autre, mais qu'évoquaient-ils tous ? Ils demeuraient insaisissables, mais pénétrés d'un amour candide,de l'espoir d'un bonheur sans nuages. » (19) « Ma confession générale n'avait pas été trop pénible : cela m'avait donné à peu près la même impression qu'un bon bain. Je me sentais très propre. » (2) Simone (4) s'attendrit même sur la pureté de son âme, vantée par son aumônier : « Je m'épris de cette âme que j'imaginais blanche et rayonnante comme l'hostie dans l'encensoir (....) » L'image qu'elle se fait d'elle se rapproche ainsi de son idéal du moi.

L'absence de coupure entre le rêve et la réalité, interprétée comme un don spécifique de l'enfance pour la vie imaginaire, se retrouve à propos de croyances diverses des enfants : Marie-Claire (2) qui, pour guérir une jeune fille infirme, entreprend avec quelques camarades de l'orphelinat une neuvaine, ne doute pas de ses effets. Elle pourra en accepter l'échec car la Sainte Vierge « sait ce qui est le meilleur pour la jeune fille. » L'enfant utilise un mode de pensée magique pour obtenir ce qu'il désire : Knut (12) « pria mentalement Dieu de le protéger contre les poux. A la récréation, il se précipita dans les bois et enleva ses vêtements. Il n'y trouva rien. La démangeaison avait été due à son imagination. Knut en remercia Dieu précipitamment. Il y avait longtemps qu'il n'a-

vait pas éprouvé un pareil sentiment de reconnaissance. » Milou (II) recourt à Dieu dans le même esprit : « Comment fera-t-il pour empêcher Julia de torturer Justine ? (...) Pourtant, il vaudrait mieux qu'auparavant la terre engloutisse Julia. " Mon Dieu, Mon Dieu, faites qu'elle meure tout de suite. " Mais il a peur que sa prière n'ait été déjà exaucée. "Mon Dieu, je vous en supplie, faites que Julia Devincet ne meure pas ! " » L'enfant croit en la toute puissance de sa pensée sur le monde.

Des croyances non religieuses sont, comme les précédentes, le reflet de la pensée magique et la conséquence de l'interprétation particulière du monde par l'enfant : l'enfant à la Figure (II) espère que le professeur ne viendra pas : « S'il n'arrivait qu'à la demie : il n'y aurait plus qu'une demi-heure de solfège. Il ne faut pas bouger : le moindre mouvement pourrait le faire venir : il faut laisser faire la destinée. » Les rites ont une valeur équivalente.Marcel Arland (1) qui pense n'avoir échappé à la foudre que par miracle, s'impose une punition ayant la signification d'un rite conjuratoire : « Il fallait dès le jour suivant, chaque matin, pendant un mois, un mois au moins, me lever à l'aube et courir jusqu'à cet arbre frappé à ma place. Je m'y engageai solennellement ; ma vie et celle des miens devaient répondre de mon serment. » Jean (6) « ne tentait pas d'échapper aux rites qui préparaient la nuit et les prodiges qu'elle pouvait engendrer. »

Les premières croyances qui correspondent à une vision du monde où le bien et le mal sont nettement définis, « les deux catégories majeures selon lesquelles s'ordonnaient mon univers, c'était le bien et le mal », (4) sont souvent ébranlées lorsque l'enfant se heurte à l'injustice, au mensonge, à la violence des adultes, ou à la mort. La religion est alors incapable de répondre à ses attentes. A la mort de son grand-père :Je le déteste ! cria Christophe haineusement, montrant le poing au ciel. » (18) et « Knut supplia Jésus de ne pas l'aimer » (12) à la mort de son frère.

LA SEXUALITE

Parmi les problèmes de l'existence qui se posent à l'enfant, ceux qui ont trait à la sexualité sont de plus en plus souvent décrits. Les interrogations portent en général sur les sensations nouvelles qui proviennent de la découverte de la sensualité, et sur le problème de la conception.

La naissance est une question mineure pour l'enfant qui en donne souvent une interprétation personnelle. Il cherche surtout à percer le mystère de la conception, sujet tabou comme tout ce qui se rattache à la sexualité. Knut (12) sent qu'on lui cache un secret important : « Donc les hommes allaient « se reposer » chez la Manda du savetier ? La mère de Knut avait dit un jour que Manda avait une mauvaise conduite. Que faisait-elle ? Il n'en savait rien, mais il devinait que c'était quelque chose de très répréhensible. Et que les hommes qui « se reposaient » chez elle commettaient également un péché. » « Toutes ces choses restaient pour lui, enveloppées de mystère. » Ses parents lui refusent une réponse :« Ne te mêle pas à la conversation des grandes personnes » qu'il trouve finalement dans la bible :« Les récits sur Jacob, ses femmes et ses servantes, lui révèlèrent le secret de la naissance des enfants. »

La découverte de la réalité n'apporte, le plus souvent que déception, voire dégoût, et une certaine dévalorisation des images parentales, en partie du fait du mystère dont l'entourent les adultes et des interdits qui s'y rattachent. Ainsi pour Knut, (12)« la découverte de la réalité lui inspira un profond sentiment de honte. Il n'osait en parler à personne (....) le plus pénible, c'était de ne pouvoir s'empêcher de considérer ses parents sous ce nouveau jour. »

Madeleine explique à peu près tout, sauf la conception, à Simone, (4) qui ne pense pas à faire le rapprochement avec les animaux qu'elle a déjà observés :« Le comportement des animaux aurait pu m'éclairer (....) Mais je ne rapprochai pas ces ébats — non plus que ceux des volailles et des mouches — des mœurs humaines. » Elle invente, se basant sur des expressions telles que « les liens du sang » une opération de transfusion sanguine entre les époux ; « Nous sentions (...) que sous des apparences anodines, quelque chose d'important se dissimulait, et pour nous protéger de ce mystère, nous nous hâtions de le tourner en dérision. Au Luxembourg, nous nous poussions du coude en passant devant les couples d'amoureux. » Les révélations de Madeleine ne répondent donc pas aux

questions de l'enfant : « Bien que décevants, les bavardages de Madeleine durent vivement nous agiter, car nous nous livrâmes alors ma sœur et moi à de grandes débauches verbales. » Là encore, la vérité déçoit : « Ma déception réduisait l'univers et les hommes à leur quotidienne trivialité. Je ne m'en rendis pas compte tout de suite, mais le prestige des grandes personnes s'en trouva considérablement diminué. »

L'éveil des sensations érotiques apparaît souvent comme une étape décisive dans l'évolution de l'enfant. Peu d'auteurs abordent ce problème chez le petit enfant – seul Gide (8) l'évoque : « Les thèmes d'excitation sexuelle étaient tout autres : le plus souvent une profusion de couleurs ou de sons extraordinairement aigus ou suaves ; parfois aussi l'idée de l'urgence de quelque acte important, que je devais faire, sur lequel on compte, qu'on attend de moi, que je ne fais pas, qu'au lieu d'accomplir, j'imagine ; et c'était aussi, toute voisine, l'idée de saccage, sous forme d'un jouet aimé que je détériorais. »

Puis le désir apparaît plus nettement au contact d'un autre être : « Il ne savait pas, ne sachant pas encore ce que c'était que l'amour. Mais par instants, quand ils [Otto et Christophe] étaient ensemble, il était pris d'un trouble étrange – le même qui l'avait étreint, le premier jour de leur amitié, dans le bois de sapins » (18) – Vladimir (19) découvre l'attirance charnelle : « Penchée au dessus de la chenille, Katenka fit ce geste, et, au même instant, la brise souleva sa collerette autour de son cou blanc – sa jeune épaule se trouva à deux doigts de mes lèvres – je cessai de regarder la chenille, fixai longuement l'épaule, puis y appuyai fortement ma bouche. »

Ensuite, les fantasmes naissent. Les images se précisent et les désirs se fixent sur des objets précis en rêverie. Simone (4) découvre un roman feuilleton : « Ce baiser me brûla ; à la fois mâle, femelle et voyeur, je le donnais, le subissais et je m'en remplissais les yeux. Assurément si j'en éprouvai un émoi si vif, c'est que déjà mon corps s'était éveillé ; mais ces rêveries cristallisèrent autour de cette image. » « Appelant un corps d'homme contre mon corps, des mains d'hommes sur ma peau. »

Enfin les transformations du corps s'accompagnent de sensations neuves, ambivalentes chez la fille. Simone (4) envie « aux grandes jeunes filles leur liberté » mais répugne à l'idée de voir son « torse se ballonner » ; et la honte l'envahit lorsqu'elle entend son père commenter son état nouveau : « J'eus horreur qu'il me considérât soudain comme un organisme. » Au seuil de la puberté, la sexualité demeure une découverte des sensations corporelles et des états amoureux ; l'accomplissement de la sexualité réalise la fin de l'enfance ; ses premiers rapports sexuels éloignent Daniel de son ami Jacques, qu'il considère dès lors comme un enfant. Jacques lui-même, éprouve les premiers désirs près de Lisbeth (13) : « Toute la journée son imagination ne cessa de préparer dans les plus menus détails, l'entrevue du lendemain ; ils étaient seuls dans l'appartement . . . . Il avait assis Lisbeth sur le canapé, à droite ; elle penchait la tête en avant, et lui, debout, il apercevait sa nuque (. . .) Pour la vingtième fois, son imagination lui représentait la scène convenue : Lisbeth assise, lui debout, la nuque . . . Il en ressentit un écœurement, mit ses mains devant ses yeux, et se jeta sur le canapé pour pleurer. Mais les larmes ne venaient pas ; il n'éprouvait que de l'énervement et de la rancune. » « Si parfois la tiédeur de ce corps féminin lui causait un trouble physique, c'était presque sans qu'il en prît conscience : il serait mort de dégoût et de honte, à la pensée que Lisbeth pût s'en apercevoir. »

La plupart du temps le problème de la sexualité chez l'enfant est abordé par les auteurs, de façon plutôt simpliste. Ils donnent une image de l'enfant innocent, ignorant la vie sexuelle et ne percevant en tout cas aucun mal en elle ; pour eux, c'est la société qui le perturbe et le culpabilise, par les mystères, les tabous, les interdits dont elle l'entoure. Par contre, la notion de l'apparition précoce des sentiments amoureux, totalement dissociés des sensations physiques du désir, est d'un apport considérable pour la connaissance de l'enfant.

Chez l'enfant, le vécu angoissé de l'existence précède toute réflexion ; l'enfant se sent petit, démuni, perdu devant l'inconnu du monde ; parfois, c'est à travers un évènement particulier qu'il prend conscience de son existence et des questions qui s'y rattachent : la découverte de la méchanceté, de la laideur, de la violence, de la souffrance et de la mort, bouleverse ses conceptions. Les auteurs situent cette transformation au niveau de la confrontation de l'enfant et de la société des adultes ; la signification de l'existence est conçue le plus souvent sur un mode pessimiste, tout au moins celle de l'existence

des adultes, qui attend l'enfant, à laquelle il devra s'adapter, dans la mesure où on l'oppose à celle antérieure de la petite enfance ou à l'existence rêvée. La vie porte en elle-même les signes de la dégradation et de la mort, mais la société les rend intolérables en enlaidissant les aspects agréables de l'existence et détruit l'enfant inéluctablement ;ainsi, pour lutter contre cette angoisse de mort les auteurs créent des personnages de l'enfance éternelle, images de l'enfant-avenir.

***

CARACTERES ENFANTINS

Au terme de cet exposé, nous tenterons de regrouper quelques notions concernant les caractères les plus fréquemment prêtés aux enfants – caractères qui, pour certains, définissent une image assez univoque de l'enfant, et pour d'autres individualisent sa personnalité propre. Nous regrouperons dans une première partie un ensemble de comportements qui apparaissent plutôt positivement valorisés par les auteurs, avant d'en envisager les aspects négatifs, sans toutefois aboutir à une catégorisation des enfants selon ces critères.

I - CARACTERISTIQUES POSITIVES

LE BOUILLONNEMENT DE LA VIE

L'enfant, avant d'exercer un contrôle rationnalisant de ses goûts, de ses émotions et de ses désirs, est souvent décrit comme impulsif, impatient, ardent, enthousiaste ; il veut tout, tout de suite.

Ses goûts et ses dégoûts sont excessifs, ainsi que l'exprime Simone de Beauvoir : (4) « Poussant mes répugnances jusqu'au vomissement, mes convoitises jusqu'à l'obsession, un abîme séparait les choses que j'aimais, de celles que je n'aimais pas.» « Par ma bouche, le monde entrait en moi plus intimement que par mes yeux et mes mains, mais je ne l'acceptais pas tout entier ... Sanglots, cris, vomissements, mes répugnances étaient si obstinées qu'on renonça à les combattre. En revanche, je profitai passionnément du privilège de l'enfance pour qui la beauté, le luxe, le bonheur sont des choses qui se mangent.» Les auteurs ont souvent repris cette idée que ce qui est attirant, plaisant pour l'enfant, se mange. Cette caractéristique des petits enfants de porter à leur bouche tout objet qui les séduit, se retrouve chez de bien plus grands. Marcel Pagnol(16) se souvient d'« une gomme à effacer si tendre et si onctueuse qu'[il] mourai[t] d'envie de la manger tout de suite, » et Marie-Claire (2) décrit son envie irrésistible des noix qu'elle épluche pour l'institution qui la recueille : « A la longue, l'envie devint si forte que je ne pensais plus qu'à cela : pendant des jours et des jours, je cherchai le moyen d'en manger sans me faire prendre, (...) et puis, j'avais envie d'en manger beaucoup.»

Ses joies, ses peines, sont marquées d'une puissante charge émotionnelle. Ainsi lors d'une chasse, la première à laquelle son père l'autorise à participer, Vladimir (19) demeure hébété et abasourdi tant est grande l'émotion qu'il éprouve en voyant le premier lièvre qu'on l'a chargé de rabattre : « Les bois retentissaient des échos des chiens. J'étais paralysé sur place. Je souriais bêtement, les yeux fixés sur la lisière de la forêt ; de grosses gouttes de sueur dégoulinaient le long de mes joues, me chatouillaient le menton, mais je ne prenais pas la peine de les essuyer. (...) Le sang me monta à la tête. Ayant tout oublié, je poussai un grand cri, lâchai mon chien et me mis à courir.» Ainsi l'imagination de l'enfant, sa réceptivité à toute nouveauté, lui permettent de tirer le plus grand plaisir d'un épisode banal aux yeux de l'adulte :« Je n'ai jamais retrouvé sur les machines les plus modernes, cet orgueil triomphal d'être un petit d'homme, vainqueur de l'espace et du temps, » écrit M. Pagnol (14) à propos de son premier voyage en tramway. Un autre épisode le confronte à la déception de ne pas participer à l'ouverture de la chasse dont, par avance, il se faisait une grande joie.«" Et puis, quand l'oncle Jules avait sept ans, son père l'emmenait toujours à la chasse. Et moi, maintenant, j'ai huit ans et demi passés ; et pourtant, il a dit que son père était

sévère. Alors c'est une injustice ... Et puis, si vous ne voulez pas, moi je vais tomber malade, et déjà j'ai un peu mal au cœur ! " Sur quoi, je courus au mur, et contre mon bras replié, je me mis à pleurer bruyamment. (...) J'étais au comble du désespoir. D'abord parce que cette ouverture m'apparaissait comme un grand départ vers l'aventure, vers les hautes garrigues inconnues que je regardais depuis si longtemps. Et surtout, je voulais aider mon père dans son épreuve (...) Mais cela, je ne pouvais pas le dire, et mon amour déçu me brisait le cœur. » Il obtient l'assurance d'y participer, et dès lors n'a de cesse que l'aventure commence : « Cette journée d'attente allait être un très long martyre. »

Ses projets sont ambitieux, subits, mais bien souvent sans lendemain : Marcel Pagnol, (14) observant la lampe-tempête de la maison de campagne de ses parents, éprouve brusquement le désir de connaître les secrets de sa fabrication : « Lorsque je la vis, suspendue à une branche du figuier, brûlante, brillante, avec la sérénité d'une lampe d'autel, j'en oubliai ma soupe au fromage, et je décidai de consacrer ma vie à la science. » Les vacances à venir sont souvent, pour l'enfant, l'occasion d'établir des projets de travail ou de loisirs aussi ambitieux que vains : « En me couchant, à demi-conscient, je décidai chaque soir de me réveiller à l'aurore, afin de ne pas perdre une minute du miraculeux lendemain. Mais je n'ouvrais les yeux que vers sept heures, aussi furieux et grommelant que si j'avais manqué le train. » (14) Dans « Devoirs de vacances, » (11) l'enfant élabore de lui-même des plans de travail : « Puisque rien ne nous y obligeait, nous allions travailler de tout notre cœur. » « Comme nous allions travailler ! Avec quel soin nous allions faire ces devoirs de vacances ! Chaque sujet serait traité à fond, et pour cela, nous ne nous contenterions pas des manuels élémentaires dont nous nous servions au collège, mais nous étudierions les questions dans des traités à l'usage des classes supérieures, et même dans des ouvrages originaux (...) Ensuite, nous recopierions ces devoirs sans une rature, en laissant à chaque feuillet deux marges, une à droite et une à gauche, comme dans les livres. Et à la rentrée, en lisant ces devoirs, le professeur de la classe dans laquelle nous allions passer, verrait aussitôt qu'il avait à faire à un excellent élève. » L'enfant y réussit pendant deux jours, éprouve alors la satisfaction du travail bien fait, sans contrainte : « Ce furent peut-être les deux meilleures journées que nous vécûmes pendant ces grandes vacances. Nous étions seul dans notre chambre, comme un homme, et, assis à notre table en face de la fenêtre, nous travaillions avec soin. »

L'impatience et l'espoir de ce que doit être le lendemain, aident l'enfant à oublier ses tourments présents ; il apparaît être le détenteur, par définition, de l'avenir. Ainsi Valdimir, (19) quittant la maison dans laquelle sa mère vient de mourir, songe à ce qui l'attend désormais : « Je ne suis pas triste : mon regard intérieur n'est pas tourné vers ce que je laisse, mais vers ce qui m'attend. A mesure que nous nous éloignons des objets, liés à de pénibles souvenirs, qui jusqu'alors avaient peuplé mon imagination, ces souvenirs s'estompent, cédant au sentiment d'une vie intense, pleine de fraîcheur et d'espoir. » Le même type de sentiment lui avait permis d'échapper à la tristesse lors de son départ pour Moscou qui signifiait plus pour lui le début d'une aventure que la séparation de sa mère : « La tristesse du moment ne m'effleura même pas l'esprit quand nous fûmes réunis dans le salon, autour de la table ronde, pour passer une dernière fois quelques minutes ensemble. (...) Mon impatience de partir était la plus forte (...) Quant à moi, j'étais toujours aussi insouciant et impatient. Les dix secondes que nous restâmes assis, toutes portes closes, me semblèrent aussi longues qu'une heure. » Subitement, le visage de sa mère lui rappelle qu'il ne la verra plus, et son humeur se modifie instantanément : « Lorsque j'entendis le son de cette voix, quand je vis ses lèvres tremblantes et ses yeux pleins de larmes, j'oubliai tout le monde, je fus pris d'un tel chagrin, d'une telle douleur et d'un tel effroi, que j'aurais préféré me sauver plutôt que de faire mes adieux à ma mère (...) Enfin, je l'entourai de mes bras et, serré contre-elle, je pleurai – je pleurai, ne pensant plus qu'à mon propre chagrin. » Cette labilité émotionnelle, reliée souvent aux modifications du vécu de l'enfant devant une situation, nous la retrouvons chez Vladimir, (19) au cours de l'épisode du bal où il devient, par maladresse, la risée de tous : « Je suis à jamais un objet de mépris pour l'humanité. Tous les chemins me sont fermés : celui de l'amitié, celui de l'amour, celui de l'honneur ... J'ai tout perdu ! (...) Le vin que j'avais bu, la compagnie et la joie de Sonia me firent complètement oublier mes malheurs de la Mazurka. »

Le bouillonnement de la vie explique aussi le besoin qu'à l'enfant de se dépenser physiquement. M. Proust (17) qui, pourtant, se décrit plutôt comme un enfant sen-

sible et délicat, n'omet pas cet aspect de son comportement : « Quand j'étais fatigué d'avoir lu toute la matinée dans la salle, jetant mon plaid sur mes épaules, je sortais : mon corps obligé depuis longtemps de garder l'immobilité, mais qui s'était chargé sur place d'animation et de vitesse accumulées, avait besoin ensuite, comme un toupie qu'on lâche, de les dépenser dans toutes les directions. » De même Alexis, (9) tourmenté par la tension qui règne dans son foyer, se jette à corps perdu dans les batailles de rues : « Me battre était ma seule distraction ; je n'en avais pas d'autre, aussi m'y livrais-je avec passion. »

La violence des désirs et des émotions se retrouve dans la détermination de certains enfants d'aller jusqu'au bout de leurs refus. Après que Jean-Christophe (18) eût essuyé les réflexions désobligeantes de ses camarades de classe à l'égard de son père, il « rentra chez lui, blême, rageant en silence ; et il déclara froidement qu'il n'irait plus à l'école. On ne fit pas attention à ses paroles. Le lendemain matin, quand sa mère lui rappela qu'il était l'heure de partir, il répondit avec tranquillité qu'il avait dit qu'il n'irait plus. » Sa mère le força à aller en classe, mais, « Revenu à son banc, il commença par casser méthodiquement tout ce qui se trouvait à sa portée. (...) On l'enferma au cabinet noir. Quelques instants après, le maître le trouva, son mouchoir noué autour du cou, tirant de toutes ses forces sur les deux coins : il tâchait de s'étrangler. » Ces enfants montrent un visage grave et sérieux, car ils vivent avec conviction chaque instant de leur existence, ne sont ni légers ni superficiels. La fierté, l'amour-propre caractérisent souvent leurs attitudes et leurs conduites. Ainsi Constantin Gloriot (5) préfère-t-il s'abstenir de donner une réponse qu'il connaît parce que le personnage qui l'interroge lui déplait : « " Voyons, me demanda-t-il, quelle différence fais-tu entre un stère et un mètre-cube?" Je baissai la tête. Il avait gagné son pari. – " J'en étais sûr, murmura-t-il." Grand-mère soupira et regardait sans douceur M. Chamarote qui haussait les épaules d'un air singulièrement affligé (...) Quand nous fûmes seuls, je me rapprochai de grand-mère. " – Tu sais, lui dis-je, grand-mère, un stère et un mètre-cube, c'est la même chose, ça sert à mesurer le bois ; seulement il y en a plus dans l'un que dans l'autre, à cause des fentes entre les bûches." »

LA FRAGILITE DE L'ENFANT

A l'opposé, une autre série d'enfants apparaissent plus timorés, inquiets, sensibles. Edmond Jaloux (10) se décrit lui-même : « Joli, timide, point vigoureux. » « Je n'avais rien de remarquable et je ne témoignais d'aucune précocité. Nul ne répétait mes bons mots, parce que je n'en disais aucun. J'étais paresseux, distrait, gourmand, et ne montrais de goût un peu vif que pour m'amuser pendant des heures avec mes soldats de plomb ou mes Japonais de terre cuite. » La timidité de Vladimir (19) s'exprime particulièrement à l'occasion de l'anniversaire de sa grand-mère, lorsqu'il écrit à son intention un poème qu'il pense lui remettre solennellement : « Je fus soudainement pris d'une insurmontable timidité qui me privait de toutes mes facultés ; sachant que je n'aurais jamais la hardiesse de remettre mon cadeau, je le cachais derrière le dos de Carl Ivanytch (...) Les timides savent que leur sentiment s'aggrave en raison directe du temps et que la résolution faiblit en fonction inverse ; plus cet état se prolonge, plus il devient insurmontable, et moins il reste de courage (...) Mon sang battait à mes tempes; mon visage passait par toutes les couleurs, de grosses gouttes de sueur perlaient sur mon nez et sur mon front. Mes oreilles étaient brûlantes, je frissonnais, je transpirais de la tête aux pieds et me dandinais d'une jambe sur l'autre, incapable d'avancer. » Jean, «L'enfant malade», (6) appartient à ce groupe : « L'habitude et l'obligation de ménager ses forces l'avaient doté à la longue d'un répertoire de très petits signes, une mimique délicate et compliquée comme le langage des animaux. Il excellait à faire de ses sens un usage féérique et paradoxal. » Il échappe, de par sa maladie, au monde réel et n'y pénètre qu'au moment de sa guérison, où Colette l'abandonne. Leur sensibilité exacerbée, la richesse exceptionnelle de leur imaginaire, fait de ces enfants des poètes. Dans « Devoirs de vacances, » (11) l'enfant retrouve, à l'occasion des vacances, le charme de sa maison de campagne : « Il a bien fallu refaire connaissance avec la maison, en revoir toutes ces choses qui nous parlent d'un temps lointain, de vacances très anciennes. » « Nous avons retrouvé, dans les veines du marbre de la cheminée, l'étroite Figure, qui nous a regardé d'un air de reproche et de tristesse. »

II - QUELQUES DEFAUTS D'ENFANTS

Parmi les défauts considérés comme fréquents chez l'enfant, nous relèverons la saleté, le mensonge, la désobéissance, la cruauté à l'égard des plus faibles qu'eux.

Marcel Pagnol (14) se souvient de sa réticence à se laver et des duperies qu'il imaginait afin de tromper ses parents : « Pour moi qui savais extraire de mon nez, avec l'ongle de mon index, les matériaux sifflants qui gênaient ma respiration, l'usage du mouchoir me semblait être une superstition parentale.» « Je commençai par m'habiller des pieds à la tête, puis je fis semblant de me laver à grande eau : c'est à dire que vingt ans avant les bruiteurs de la radiodiffusion, je composai la symphonie des bruits que suggère une toilette.» « Devant la question de ma mère : "tu t'es lavé les pieds ? " comme je savais qu'elle attachait une importance particulière à cette opération futile, et dont la nécessité me paraissait inexplicable (puisque les pieds, ça ne se voit pas), je répondis avec assurance : "tous les deux." » Autant l'auteur conte avec une complaisance amusée ces anecdotes, autant il conserve un pénible souvenir de sa fugue avortée et des prétextes inventés pour ne pas déméríter aux yeux de son camarade :« Je me couchai, honteux et glacé... J'avais eu peur, je n'étais qu'un lâche, un cœur de "Squaw." J'avais menti à mes parents, j'avais menti à mon ami, je m'étais menti à moi-même.» (14) Autant les enfants apparaissent sensibles à l'injustice d'une punition pour une faute qu'ils n'ont pas commise, autant ils expriment leur honte d'eux-mêmes devant un acte qu'ils estiment répréhensible, même et plus encore s'il demeure ignoré et non sanctionné : « A présent que je revoyais la scène, c'était moins le vol qui m'emplissait de honte, que la sale comédie dont je l'avais entouré. Comme elle m'avait été facile. Comme elle était née spontanément ! Comme elle était une part de moi-même»(1)

LA CRUAUTE A L'EGARD DES ANIMAUX

Les relations des enfants et des animaux s'établissent autant sur le mode de la tendresse que sur celui de la cruauté. On retrouve, chez Pagnol (14) en particulier, le plaisir de faire ou de voir souffrir les bêtes :« La mise à mort des porcs me faisait rire aux larmes parce qu'on les tirait par les oreilles, et qu'ils poussaient des cris stridents.» Quant aux canards de l'étang, « lorsque ma tante ne me regardait pas, tout en leur disant, d'une voix suave, des paroles de tendresse, je leur lançais aussi des pierres, avec la ferme intention d'en tuer un.» Marcel Arland, (1) lui, tente d'expliquer sa cruauté à l'égard du chat, par le refus de l'animal de se laisser appeler et caresser : « A mon premier geste, le chat se débattit et me griffa la main. — Sale bête ! je la pressai plus fort contre moi ; le chat, affolé, me laboura la joue. Cette fois une lutte rageuse s'engagea ; j'étais saoul de colère et de vengeance (...) Pourtant, tandis que dans le sac, le chat faisait sous mes coups des soubresauts désespérés, il ne s'agissait plus de vengeance ni d'inconscience, mais de pure cruauté. Et je le sentais si bien que je fermais les yeux et me hâtais de frapper, pour devancer en moi toute question.» Là encore, le petit garçon exprime sa honte pour lui-même et sa terreur de ce qu'il nomme « de mauvais instincts » : « Je marchais les jambes raides, la gorge nouée, moins de pitié pour le chat, et moins de remords peut-être que d'effroi. Je me sentais coupé du monde et d'autant plus bas que mon action s'était accomplie dans la solitude.» « Mais un instant plus tard, je dus sortir. Une joie trop violente m'avait pris. Rien n'était tout à fait perdu, puisque le chat vivait encore.»

III - L'ENFANT AMBIGU

Quelques récits expriment l'ambivalence des affects de l'enfant qui alterne entre un besoin sincère de tendresse et un sentiment de haine ou de révolte : « Aujourd'hui, si j'évoque un arbre, un grenier ou une fontaine, il me faut résister à mon plaisir ; je crains de donner à mon enfance l'apparence d'une longue idylle, alors qu'elle fut à peu près l'opposé. (...) Ma véritable image, je la connais ; — celle d'un gamin inquiet, violent et timide, qu'un rien bouleverse, qui appelle d'un visage fermé l'affection, saute de la détresse à une joie intolérable, et se débat et tente en vain de s'arracher à cette ombre, à cette gangue où il étouffe.» (1) L'auteur fait ici allusion à l'atmosphère d'un foyer sans père et au caractère des relations affectives qu'il y nouait avec sa mère.

La description, par R. Martin du Gard, du visage de Jacques Thibault, (13) reproduit le caractère contrasté et tout en opposition de sa personnalité : « Dans cette figure plutôt ingrate, enlaidie par un semis de taches de son, les yeux d'un bleu dur, petits, encaissés, volontaires, avaient une vie saisissante ; et leur regard était si changeant qu'il était quasi indéchiffrable, tantôt sérieux, puis aussitôt espiègle ; tantôt doux, même câlin, et tout à coup méchant, presque cruel ; quelquefois se mouillant de larmes, mais le plus souvent sec, ardent, et comme incapable de s'attendrir jamais.» Dans la suite du récit, le garçon fugue pour Marseille où il est retrouvé ; il pense d'abord à cet échec intolérable sur le plan narcissique, puis à ceux qu'il a lui-même voulu provoquer par son départ ; la modification de ses réactions selon l'angle sous lequel il examine la situation, permet de mieux comprendre les modifications de son humeur : « Jacques serrait les dents, et, songeant à son flacon d'iode, à son poignard, il crispait désespérément les poings au fond de ses poches vidées. Vingt projets de vengeance et d'évasion s'échafaudaient dans sa tête. A ce moment, l'officier ajouta : "Vos parents sont dans le désespoir." Jacques lui jeta un regard terrible ; et soudain son visage se crispa, il fondit en larmes. Il apercevait son père, Mademoiselle, et la petite Gise ... Son cœur débordait de tendresse et de remords.» Le même attendrissement mêlé de douleur envahit l'enfant à son retour du pénitencier : « En effet, resté seul, il se sentit comme allégé. Il eut l'idée de faire le tour de l'appartement. Mais dans l'antichambre, devant les portes closes, il fut pris d'une angoisse inexplicable, revint chez lui et s'enferma ... Tous les détails de la journée s'enchevêtraient dans sa mémoire, l'accueil du père, la conversation d'Antoine. Il s'allongea sur le canapé, et recommença à pleurer ; sans aucun désespoir : non, il pleurait d'épuisement surtout, et aussi à cause de la chambre, (...) Il pleurait parce qu'on semblait de toutes parts vouloir l'aimer ; parce qu'on allait maintenant s'occuper de lui, et lui parler, et lui sourire ; parce qu'il faudrait répondre à tous, parce que c'en était fini pour lui d'être tranquille.» L'auteur explique cette réaction par ce qui la précède : le séjour du jeune garçon au pénitencier, isolé, coupé de toutes communications, déshabitué du monde, comme il le dit à son frère : « Je t'assure que je n'ai à me plaindre de rien, que le régime est très doux pour moi, qu'on ne fait rien pour m'être désagréable, au contraire. Mais c'est justement cette douceur, tu comprends ? ... Et puis, rien à faire ! Toute la journée, attaché là, et rien, absolument rien à faire ! » « Jacques ne prêtait aucune attention à la somptuosité du paysage. Il paraissait surtout préoccupé de fuir les endroits où il y avait du monde.»

IV - L'ENFANT PRESENTE COMME "MAUVAIS PAR NATURE"

Enfin, certains auteurs, Gide (8) en particulier, nous présentent une image dévalorisée de leur enfance : « L'air maladif et méchant, le regard biais. (...) A cet âge innocent où l'on voudrait que toute l'âme ne soit que transparence, tendresse et pureté, je ne revois en moi qu'ombre, laideur, sournoiserie. » « Je ne me charge point. Je suis prêt à dire bientôt quels éléments en moi, inaperçus encore, devaient rallier la vertu. Cependant mon esprit désespérément restait clos. En vain cherché-je dans ce passé quelque lueur qui pût permettre d'espérer quoi que ce fût de l'enfant obtus que j'étais.» Il nous rapporte plusieurs anecdotes à l'appui de cette image négative : son plaisir à détruire les constructions de sable des petits enfants, ses « plaisirs défendus », ses crises d'évanouissement mi-feintes, ses étranges désirs : « Devant l'éclat de cette chair, je ne sais quel vertige me prit : au lieu de poser mes lèvres sur la joue qu'elle me tendait, fasciné par l'épaule éblouissante, j'y allai d'un grand coup de dents. La cousine fit un cri de douleur ; j'en fis un d'horreur ; puis je crachai, plein de dégoût.» En fait, comme il le reconnaît : « Il m'apparaît que j'ai obscurci à l'excès les ténèbres où patientait mon enfance.» Il reconstruit un passé honni parce que son enfance n'a pas été vécue comme le moment le plus heureux de sa vie.

En conclusion, là encore, l'observation de certains comportements enfantins nous permet une meilleure compréhension de ceux auxquels nous sommes confrontés en pratique. L'enfant, dans la mesure où il ne passe pas ses affects au crible de la rationnalisation, exprime ses sentiments tels qu'il les ressent, sans tenir compte, au moins dans un premier temps, des conséquences de ses réactions pour son entourage. Il connaît ainsi la souffrance du fait de son vécu très aigu des évènements qui mettent en question sa conception du monde : il est particulièrement sensible à l'injustice et à la violence qu'il découvre et dont il est la victime, directe ou indirecte, alors que ses mécanismes défensifs ne sont pas encore mis en place. Les variations brutales de son humeur apparaissent liées à deux facteurs essentiels : un vécu affectif revêtu d'une lourde charge émotionnelle, et un fonctionnement par associations libres : nous l'avons ainsi vu passer de l'indifférence à la souffrance, de la haine à un sentiment de compassion, selon l'angle de sa vision d'une même situation.

* * *

CONCLUSIONS

En conclusion, il apparaît que la connaissance de la littérature consacrée à l'affectivité de l'enfant constituerait un appoint considérable à la formation du praticien.

1 – Si les ouvrages théoriques nous renseignent abondamment sur le développement affectif de l'enfant, c'est le plus souvent dans la perspective d'une étude de ses perturbations. Par contre, certains auteurs ont su se pencher sur l'enfance qu'on peut désigner comme « normale », mêlant leurs propres souvenirs à l'observation souvent aiguë des comportements enfantins ; ils nous proposent des descriptions de « cas cliniques », dont beaucoup ont pu échapper à l'expérience personnelle.

2 – Ces observations apparaissent libres d'une volonté consciente d'interprétation.

a) Elles montrent l'influence du personnage chargé du rôle maternel sur l'orientation affective de l'enfant, telle qu'elle est exprimée notamment par M. Arland et M. Gorki.

b) Le travail d'identification aux images parentales constitue un facteur structurant pour l'enfant, à travers les crises qu'il traverse ; le processus selon lequel il se déroule nous semble développé avec une remarquable exactitude par Simone de Beauvoir.

c) Les relations enfant-enfant s'établissent d'abord selon les mécanismes du narcissisme secondaire.

α Le caractère secret des attachements affectifs de l'enfant tel qu'il apparaît dans nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons les « Enfantines » de V. Larbaud, permet une meilleure compréhension de ses réticences à ce sujet, par crainte d'être l'objet de moqueries.

β Ces attachements sont vécus dans l'imaginaire, excluant toute réalisation dans la réalité ; ils constituent un des thèmes principaux des rêveries, et pourraient rendre ainsi plus compréhensibles certains comportements de réserve de l'enfant, tels qu'on les retrouve dans « Le couperet » de V. Larbaud.

d) En outre, l'analyse des états de rêveries permet de dégager deux notions essentielles :

α Au niveau du processus : le mode de pensée magique de l'enfant confère à sa perception des êtres et des choses une réalité immédiate et absolue, par un mécanisme de fusion de l'imaginaire et de la réalité objective. Ils constitue le thème de « Une heure avec la Figure » de V. Larbaud.

β Au niveau de la fonction : une identité à celle du rêve nocturne : desinhibition de l'agressivité (R. Rolland), et de l'angoisse, réalisation des désirs (M. Proust), etc...

e) L'étude des relations enfants-adultes nous apporte des notions complémentaires : l'enfant perçoit avec angoisse les difficultés de communication, mais autant il cherche à être compris (H. Bosco), autant il craint d'être découvert (V. Larbaud).